
3 1761 07588202 7

PQ 2447 do

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
U of T
27/7/25

LES DON JUANES

ROMAN



201413
19.3.26

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier du Japon numérotés de 1 à 12.

Cinquante exemplaires sur Hollande Van Gelder (13 à 62).

Et deux cent-vingt exemplaires sur papier pur fil Lafuma-Navarre (63 à 282).

PQ
2383
P6D6

Copyright 1922 by Marcel Prévost.

AU LECTEUR

* *Sur la valeur française du mot* Don Juanes, *le lecteur trouvera, page 56, le sentiment de l'auteur.*

** *L'étape digne de curiosité, dans le voyage voluptueux de Don Juan, ce n'est pas quand il passe d'Elvire à Charlote et de Charlote à Mathurine : c'est la dernière étape, la rencontre avec le Convive de pierre. A plus forte raison s'il s'agit d'une don Juane. Qu'on ne s'étonne pas si l'auteur a expressément limité son étude, pour les quatre héroïnes du livre, à ce moment fatidique.*

LES DON JUANES

PREMIÈRE PARTIE

I

Quand, aux quatre coins du monde, sur tous ces peuples que la guerre avait bouleversés, ruinés, affamés, décimés, l'acier des canons et le bronze des cloches lancèrent en ondes sonores la nouvelle de l'armistice, prélude certain de la paix, le monde connut un instant de stupeur.

Courbés durant cinquante-deux mois sous le destin, les peuples, à la longue, s'étaient faits à leur servitude; à demi hallucinés, à demi anesthésiés, ils cheminaient dans le noir, ne demandant même pas où ils allaient, ni combien de temps durerait encore un voyage dont les périls et les douleurs ne comptaient plus. On vivait, on mourait; un jour était supportable, un autre horrible : fallait-il s'en inquiéter par avance ou s'en souvenir après, puisque l'on ne pouvait rien changer à rien ?

Cependant, quelques gestes de joie s'ébauchaient çà et là, parce que l'humaine volonté de jouir et de vivre est plus forte que tout; mais ces gestes cherchaient le mystère, ou l'excuse de distraire ceux qui allaient mourir... Un plaisir qui ne se masquait pas d'hypocrisie était réputé criminel, et la saveur en devenait à la fois plus amère et plus voluptueuse. Délié de toutes les règles sociales ordinaires, mêlant les races, les castes et les âges dans une farandole macabre et sadique, l'amour se déguisait en pitié. Proche du front, il restait du sang aux mains chaudes de caresses, et le goût de l'iodoforme empoisonnait les baisers; à l'arrière, ceux qui joignaient leurs lèvres n'osaient souvent pas unir leurs regards, tant certaines trahisons leur semblaient aggravées de sacrilège.

Ainsi recrue de fatigue et tenaillée de convoitise, gorgée de fatalisme et de rancune, résignée à tout malgré des sursauts de révolte, s'échappant du désespoir tantôt vers l'ivresse des sens, tantôt vers l'héroïsme du sacrifice, l'humanité s'en allait cahincaha à la rencontre de l'avenir, avec cette conviction de damnée qu'il n'y avait aucune raison pour que cela finît, et que, sans doute, cela ne finirait jamais.

Soudain les gargousses explosèrent à l'air libre des villes, non plus pour la mort, mais pour la joie.

Par les abat-sons des clochers, la gueule ronde des cloches déversa sur les places publiques, au lieu des tocsins ou des glas, des volées d'allégresse. Le moteur formidable qui entraînait les peuples dans la guerre

cala d'un seul coup; la bousculade de l'arrêt se propagea parmi les clameurs; puis tout mouvement cessa; et le monde, un temps, demeura stupide.

La guerre, ce fléau organisé, cette catastrophe durable, continue, méthodique, dont les peuples mouraient, mais dont ils vivaient aussi depuis près de cinq années; qui assignait à chacun sa place et sa pitance; qui avait balayé tous les anciens tracas de dettes, de gloire, d'amour, pour leur en substituer un seul : ne pas mourir; la guerre, moratorium suprême de la volonté et de la liberté des humains, ne fonctionnait plus, n'existait plus. On redevenait libre et responsable : par-dessus les années de vertige, la vieille personnalité de jadis, la personnalité oubliée ou reniée, vous ressaisissait. On avait été tout le monde; de nouveau on était soi. Le premier sentiment, après la stupeur, fut l'angoisse d'esclaves brusquement affranchis ou d'oiseaux nocturnes tout à coup jetés dans la lumière.

Chacun était libre, mais aussi privé de tutelle. De plus, chacun était libre devant des ruines. Ruines de logis, ruines d'usines et de chantiers; ruines d'entreprises; ruines de patrimoine; ruines aussi de ce qui, dans le foyer, ne se répare pas au moyen de briques et de pierres. Parentés, amitiés, amours, la guerre avait taillé dans tout cela avec une férocité aveugle; ou bien, elle avait soudé ensemble des choses disparates, et *cela tenait*, la guerre finie, comme parfois au cours de la guerre on avait vu, après un bombardement, un bibelot de prix incrusté dans le torchis d'une masure.

L'énormité de l'œuvre nécessaire pour réparer le monde et l'organiser apparut à ces libérés de la veille. Comment l'entreprendre avec leurs bras mutilés ou rompus de fatigue, avec leurs cerveaux où retentissait encore douloureusement le fracas des marmites? Et puis, cette campagne pacifique, qui la commanderait? Quel généralissime choisirait le plan, préparé par des états-majors? Où étaient les chefs d'armée, de corps d'armée, de division, de tous les groupes décroissants jusqu'à l'escouade? Où était le sergent qui dirait : « Toi, prends la truelle; toi, amène ce moellon! » Une intendance civile fournirait-elle le couchage, les outils, et servirait-elle, comme par enchantement, n'importe où le travail vous aurait établi, la soupe chaude à l'heure de manger? Les chefs d'hier ne commandaient plus, et les soldats de la veille ne savaient toujours qu'obéir, gardant le pli d'irresponsabilité et de fatalisme! La formule leur remontait aux lèvres, hier héroïque, lâche aujourd'hui : « Ne pas s'en faire! » Cela avait réussi dans la tourmente. On allait continuer, l'orage fini. On verrait bien. Arriverait-il jamais quelque chose de pire que ce qui s'achevait? Non, n'est-ce pas? Alors?...

Alors, tout souci résolument jeté aux chiens, tout projet renoncé, tout effort refusé, les peuples s'aventurèrent dans la paix avec leur fatalisme et leur irresponsabilité de guerre; mais ce qui coordonne la guerre avait disparu : le sens du danger et la discipline. Des écoliers sortent de classe et s'échappent sur le préau; ils ne se soumettent pas aussitôt à des jeux réglés: d'abord, ils crient, dansent, gambadent

au hasard. Au hasard, les peuples libérés crièrent et gambadèrent. Les gestes de l'humanité lâchée dans la joie libre sont les mêmes depuis toujours : du bruit, du mouvement, de la bombance, des caresses. Plus tout cela tend à être unanime et public, plus les peuples déchaînés sont joyeux. Or, malgré la haine de la guerre qui fermentait encore dans les cerveaux révoltés, l'alcool de la Victoire enivrait les vainqueurs. Il y eut du paroxysme dans leur déchaînement. Une incroyable agitation s'empara des foules. Sur la foi d'un traité obscur, on se disait riche des dépouilles du vaincu ; en fait, chacun avait ses poches gonflées d'un papier-monnaie qui ne se dépréciait pas encore. Donc, aucune entrave : la prodigalité du permissionnaire. La joie de la dépense accélérait, enfiévrait celle de se mouvoir, de ripailler, de s'étreindre. S'il existait au monde des lieux où pût faire éruption cette triple frénésie, et que, par surcroît, l'on y payât cher jusqu'au cynisme, jusqu'à la bravade, jusqu'à la folie, il fallait s'y ruer.

On s'y rua. Ce furent les dancings.

Le mot était exotique, la chose n'eut rien de français. Comme la musique et la poésie, la danse s'adapte au tempérament de chaque peuple. De notre passé royal, comme de nos provinces fidèles à leurs vieux usages, nous est venue et s'est établie une manière de danser bien française : les qualités et la mesure de la race s'y reconnaissent. Danse ordonnée et décente, rythmée sans fracas ; le corps-à-corps est rare et bref ; les attitudes expriment la politesse

plus que le désir. Contre-danse, plutôt que danse, depuis la pavane des courtisans jusqu'au quadrille des villageois. Même, quand Vienne et Varsovie, au XIXe siècle, nous eurent envoyé leurs mazurkas et leurs valses, elles durent s'adapter à ce goût français, perdre en volupté, gagner en modestie : ainsi transformées, elles ne conquirent pourtant jamais le peuple. Nos provinces gardèrent leurs vieilles contredanses, et, le dimanche, des ajoncs de Bretagne aux pampres du Midi, garçons et filles continuèrent de danser plus par groupes que par couples et en se tenant plus souvent par la main que par la taille.

La guerre changea tout, nivela tout, et, mélangeant dans la vie et dans la mort les tuniques jaunes et les capotes bleues, fit de tous un seul peuple pour le plaisir. La douceur des danses nouvelles fut révélée aux Français, qui par nature n'aimaient guère la danse, mais qui goûtèrent dans celles-ci, — plus même que les étrangers, — une poignante sensualité. Ce n'était plus l'enlacement distrait de la valse, où les hanches à peine se frôlent : c'était l'attitude de deux êtres que l'amour jette aux bras l'un de l'autre. La femme, vaincue, livre son corps détendu et sa tête renversée; l'homme victorieux, savourant sa victoire, l'entraîne à petits pas, cherchant de sa bouche fiévreuse l'oreille pâle entre les cheveux moites. Importation d'Amérique latine ou d'Amérique anglaise, fox-trot ou tango, shimmy ou paso-doble, rythme de soupirs ou rythme de râles, c'était, au fond, toujours la même chose : cela illustrait tou-

jours un épisode de la conquête amoureuse, entre les premiers pas côte à côte et la possession. Et c'était bien cela qu'il fallait à ces peuples décimés, broyés, énervés par la guerre, à ces deux sexes séparés cinq ans par une muraille de terre, de fer et de feu, et qui se retrouvaient enfin, impatients de se reconnaître, de s'enlacer. Comme un défi au destin et comme une revanche, il leur fallait un symbole public de la liberté, de la joie, de l'amour reconquis.

Le dancing fut ce symbole, avec son champagne amer et ses nourritures épicées, avec sa musique de nègres déments, avec son luxe insultant de fourrures, de perles, de diamants, avec sa promiscuité cynique de courtisanes et d'honnêtes femmes, pareillement dénudées, d'hommes mondains ou célèbres et de jeunes ruffians, les uns et les autres vêtus et coiffés selon le même style; le dancing, avec tout ce qu'il résumait, — public, affiché, provocant, — de licence victorieuse, d'argent par la fenêtre, de bruits excessifs, et discordants, de clarté trop crue, de ripailles et de boissons autour de la névrose commune : la revanche de l'amour sur la mort.

Vers le milieu de décembre 1919, le dancing à la mode, à Paris, s'appelait *Celtic's*. De telles modes duraient peu, comme tous les engoûments de ce monde en délire. Un noyau de fêtards, où des personnages de la vraie société s'aggloméraient avec de hauts profiteurs de guerre, des artistes, des professionnels de la danse et des filles de théâtre, adoptait un établissement, sans autre motif qu'une lubie

soudaine. Chaque soir, cette troupe disparate y tenait ses assises, dînant, dansant, soupant, jouant à l'amour. La masse des étrangers, des nouveaux riches, des désœuvrés, plus tous les couples de hasard temporairement unis pour les plaisirs chers, s'y ruaient à leur suite. Pendant quinze jours, c'était une fureur. Il fallait retenir sa table dix jours à l'avance ; l'entrepreneur pouvait décupler les prix de l'entrée et des soupers, compter 150 francs une bouteille de champagne et 500 francs une corbeille de raisin : chaque soir il refusait de quoi remplir une autre salle. Puis, tout d'un coup, le groupe de fêtards prenait en dégoût le décor, la salle, la chère, la musique, l'endroit. Un autre dancing était subitement élu, très différent ou tout pareil, il importait peu. La solitude et la faillite s'installaient dans celui de la veille ; celui du moment connaissait à son tour l'invasion de la foule parée et la pluie d'or... Caprices de fiévreux.

Donc, la mode avait élu le *Celtic's* au milieu de décembre 1919. Le *Celtic's* est une cave, dans un immeuble commercial ordinaire, voisin des grands boulevards. Une cave, mais immense : tout le souterrain de l'immeuble. On y pénétrait de dehors par un étroit vestibule, de plain-pied avec la rue : aussitôt un large escalier courbait vers l'hypogée sa volée descendante. De la lumière, du blanc et de l'or, des balcons autour d'un patio supportés par des colonnes de stuc ; des tables dressées autour d'un espace central en contre-bas, réservé pour la danse, et qui avait l'air d'une piscine sans eau. Cette fois, le groupe des animateurs n'avait pas mal choisi.

Outre la surprise de la cave, évocatrice de beuveries, l'agencement était ingénieux. Les dîneurs ne perdaient rien du spectacle. D'un regard on avait tout l'orchestre de déments en habit noir, les convulsionnaires de la piscine sèche, les tables avec leurs bouquets de bustes féminins, et surtout l'escalier tournoyant en haut duquel se succédaient les couples d'arrivants, noir et blanc du smoking, apparition de la femme, debout, ouvrant sur le trésor de son corps, moins vêtu que paré, le double battant d'un écrin de chinchilla ou de vison... Oui, c'était un spectacle, même pour le curieux de sang-froid qui le contemplait sans se mêler à l'action. Nulle beauté. Même pas de luxe, à moins que l'on appelle luxe un palace, un pullmann-car, la toile du fond d'un palais de théâtre : mais ce quelque chose de « classé » que donne l'excessive cherté même à ce qui n'est pas vraiment précieux. La plus petite table à quatre couverts représentait un repas de cinquante louis ; la plupart des femmes qui descendaient l'escalier avec une lenteur savante avaient payé quelque 5000 francs la robe qui moulait leur poitrine et leurs jambes. On guettait, on évaluait des colliers de perles et des rivières de diamants. « Celle-ci a sur elle un million de bijoux... Ce manteau de fourrure a été payé 300 000 francs chez Pergolet. » Et, comme réplique : « Un tel vient de gagner 3 millions sur le Galicia ; un tel va être poursuivi pour avoir dissimulé 7 millions de bénéfices de guerre. » Ces chiffres hallucinants volaient dans l'atmosphère azurée par l'haleine des cigarettes, corsée de miasmes humains et de

relents de parfums, déchirée par les cuivres, les tambours, les cris gutturaux du lot de possédés, nègres pour la plupart, auquel était dévolu le rôle de mener le sabbat. Oui : un spectacle, et qui avait sa signification profonde, et que ses spectateurs attentifs n'oublieront jamais, surtout s'il se superposa, dans leur mémoire, à la vision récente encore des champs planétaires ravagés par les offensives, des chicots de villages, des hôpitaux sanglants et hurlants, des chevaux couchés sur le flanc, les pattes raides, des bleu-horizon et des feldgrau endormis tout vêtus aux creux des entonnoirs, et qui jamais ne se réveilleraient.

***

C'était un samedi, le soir chic du lieu. Vers les dix heures et demie, dans le fracas exaspéré des bugles, des trompettes, des violons, des tambours de bois et des clameurs des nègres, l'équipe des dîneurs tardifs fumait en entonnant des liqueurs; l'équipe des soupeurs commençait d'affluer, guettant les tables que la fin d'un dîner rendrait vacantes. Mais les dîneurs tenaient bon, soldant la rançon de l'occupation prolongée par des bouteilles de champagne, que souvent ils entamaient tout juste.

La jeunesse provocante et fugace que dispense la chimie des fards étincelait sur les visages et les bustes des arrivantes; elle se fanait, après moins de deux heures de surchauffe et de ripaille, sur les joues de bien des dîneuses. Des orbites se creusaient, des cols se fripaient, une transparence cou-

perosée ou tannée dissolvait le rose et le blanc superficiels. En s'asseyant, on avait remarqué, à la table derrière soi, une belle créature débordante de gaîté. Le dîner fini, on se retournait pour la revoir : une caricature sinistre de la même femme occupait sa place. Ces fleurs regommées et repeintes étaient la parure féminine la plus commune des tables : leurs commensaux les regardaient à peine, figurantes d'une scène qu'ils revivaient tous les soirs. Pourtant, çà et là, quelques vraies filles-fleurs s'épanouissaient, défiant la touffeur de la salle, l'épice des mets, l'alcool des vins, plus charmantes lorsque, regagnant leur table après une danse, des gouttelettes de sueur embuaient leurs fronts, leurs bras, leurs dos graciles, bravant insolemment les coups d'œil haineux des autres femmes et les appels cyniques des regards d'hommes.

Et puis, il y en avait aussi de cet âge émouvant où la beauté jalousement ménagée et surveillée par une âme ferme a vraiment tenu sans tricherie, sans débauche de fard, par la sobriété, l'hygiène, l'attention qui ne se relâche ni jour ni nuit, disputant à l'implacable rongement des minutes la boursouflure de la graisse, le pli de la ride, l'usure de la peau, et cette véracité affreuse que l'âge écrit dans les sclérotiques ternies, dans les prunelles brouillées, dans la chevelure pâlie. Hardies lutteuses qui ne rusent pas, le matin, avec leur miroir, qui ne se réfugient pas dans l'illusion de la céruse, du carmin ou de l'oxygène; qui, prévoyantes, ont commencé dès la vingtième année la lutte contre

le temps, et qui, vingt années après, ayant dépensé là plus d'énergie et d'intelligence qu'il n'en faut pour conquérir la fortune ou la gloire, montrent des visages unis, des yeux éclatants, des chevelures substantielles, des dents impeccables, avec en plus ce rayonnement qu'une âme chaleureuse fait émaner du corps, avec je ne sais quoi d'ardent et de prometteur que dédaigne l'insouciante jeunesse, — surtout avec le pathétique rayonnant d'une belle chose encore intacte, mais menacée. Comme ces lourdes roses rouges des jours immobiles de juillet, plus somptueuses, plus chargées de parfums qu'une rose naissante, mais qui ont déjà duré plus que leur vie de roses et dont le premier vent de sud ou l'averse légère d'un matin feront un objet sans forme et sans nom...

A cette heure, les danses commençaient. Le contre-bas de la salle, réservé à la danse, évoquait plus que jamais l'idée d'une piscine où se trémoussaient un trop-plein de baigneurs. Le public, dansant ou non, qui emplissait le *Celtic's*, se partageait en deux catégories qu'un observateur avisé discernait aisément.

Il y avait la bourre des curieux, des passants, de tous ceux, hommes et femmes, qui ne sont pas vraiment de Paris, qui, venus à Paris et aux dancings de Paris comme au spectacle, en comprenaient ce qu'un étranger moyen comprend d'un spectacle parisien. Étrangers du commun, ceux qui ne comptent pas dans la société de leur pays et, par consé-

quent, ne pénètrent pas dans celle des autres pays ; nouveaux riches, trop nouveaux, ayant franchi l'étape : argent, mais pas encore l'étape : relations; bourgeois français rassis qui voulurent, une fois en passant, constater ce que sont ces lieux de plaisir et qui, rechignés, ahuris, prononcent déjà des jugements définitifs qui longtemps après alimenteront encore leurs entretiens ; couples de jeunes chercheurs d'aventure, débutant dans la carrière des affaires et de la galanterie, couples au visage aigu, aux yeux fouineurs, qui guettent l'occasion dans ce remous propice et qui, l'occasion venue, demain, ce soir peut-être, démarreront du lot des badauds pour s'enrôler dans l'autre, le lot des acteurs.

Les acteurs, ce ne sont pas seulement ces professionnels trop jeunes, trop beaux, trop élégants, qui, payés à la soirée, encadrent les danseurs bénévoles et mettent dans la cohue disparate et désordonnée un peu de discipline et de rythme. Ce ne sont pas non plus les mannequins aux formes parfaites, aux toilettes audacieuses, aux danses longuement répétées, qui s'agrègent au personnel de l'établissement, comme les maîtres d'hôtel et les hurleurs du jazz-band. Les acteurs, les premiers rôles, c'est ce caricaturiste Whip au physique de jockey génial ; c'est son commensal, le directeur du plus grand quotidien littéraire ; c'est son autre commensal, le propriétaire des bazars de la rive gauche, le commanditaire de cinq ou six périodiques ; c'est aussi les trois « poules » classées qu'ils entrelardent, l'une vedette pour pièce

moderne, l'autre danseuse de ballet russe, la troisième simple débutante, mais déjà signalée dans la troupe galante. C'est encore, à une table plus nombreuse, qui occupe tout le fond d'un des plateaux, ce prince africain dont le vaste ventre de potentat s'accommode mal du pantalon et du smoking européens, et dont le visage de clair bronze, casqué de cheveux crépus, se superpose étrangement au faux col, à la cravate noire, au plastron. Trois de ses fils sont avec lui, vont et viennent de la piscine dansante à la table, minces, bruns et beaux, ceux-ci, et excitant la curiosité des danseuses qui ne dissimulent pas leurs avances. A la droite du prince est l'archiduchesse Hilda de Finsburg, Allemande d'origine, mais que la paix a faite Danoise ainsi que son époux le grand-duc Otto, lequel, d'ailleurs, fut toujours francophile et s'exila volontairement pendant la guerre plutôt que de servir contre la France. Hilda est haute et maigre, avec des bras et des jambes trop longs et trop musclés, un visage sans date, étroit comme un livre entr'ouvert, des yeux bleus un peu ternes, une toison fauve sans finesse, mais d'une nuance admirable. Hilda a beau être venue au monde en Germanie, elle est de Paris, tout comme le potentat africain, et son goût pour les artistes, particulièrement pour les musiciens, l'a rendue célèbre ici bien des années avant la guerre. La paix signée, elle est aussitôt revenue en ce Paris pour lequel « elle brûle », dit-elle *(Ich schwärme für Paris!)*, et les dancings l'ont sans retard soudée à leur noyau essentiel. La voilà qui se pâme

entre les bras d'un danseur mondain, Ramon Genaz, vaguement suspect à tout le monde et qui pourtant reçoit la meilleure compagnie dans son petit hôtel de Passy. Et tous les convives du potentat sont pareillement des Parisiens, même ceux qui ne sont nés ni à Finsburg, ni en Mozambique, même ce vieux fils de famille normande qui vit de comptes rendus mondains dans les gazettes et d'installations d'appartements pour métèques de marque ; même cette authentique comtesse de Verzieux, d'ancienne noblesse angevine; même cet aviateur si glorieux qu'il dédaigne de porter le ruban de sa croix de guerre, même Mercueil, le Tallemant des Réaux de ce temps, venu, dit-il, pour « documenter » son œuvre prochaine, et dont l'œil lentement promené sur les choses, le pli attentif qui barre le front, la distraction qui lui fait oublier les autres convives et se pencher en avant sans souci d'incommoder sa voisine, accusent, en effet, le souci et le labeur professionnels.

A une autre table, diagonalement opposée à celle du prince, c'est encore des premiers rôles de la comédie humaine de Paris, ces quatre femmes, supérieurement habillées toutes les quatre, qui n'ont pour chaperon masculin qu'un sous-lieutenant bleu-horizon, visiblement le fils de l'une d'elles, jeune figure à bandeaux gris dont il est le portrait rajeuni. Des trois autres dîneuses, deux ont justement cette beauté des roses trop épanouies que menace un jour de soleil ou un matin de pluie; elles contrastent autant par la taille que par le type, l'une grande et

châtain, l'autre menue et rousse. La troisième accuse un type sémite assez caractérisé et montre, au-dessus d'un buste admirable et merveilleusement jeune, un visage étrange, dont la pâleur morbide apparaît sous le fard, tandis qu'un diadème noir trop large, juste au-dessus de ses yeux d'Ouled-Naïl, barre le front. Autour de cette table, où les maîtres d'hôtel s'empressent plus encore qu'autour de celle du prince, plusieurs jeunes gens se groupent peu à peu, selon la coutume nouvelle : danseurs amis, convoqués par les dîneuses pour la fin du repas. Ils entraînent tour à tour Camille Engelmann, la dame au bandeau noir, fille de l'ancien directeur du Crédit Général, mort durant la guerre : elle-même « homme d'affaires » qualifié et qui, depuis des années, est la véritable directrice de sa banque. Ils entraînent Mme de Trévoux, la mère du sous-lieutenant, lequel danse presque exclusivement avec la délicieuse poupée rousse, mince et cambrée, dont le caricaturiste Whip a dit justement : « Elle ressemble au cavalier des échecs. » Tous les regards suivent alors le couple enlacé, tandis que le nom de la femme est chuchoté, parmi les deux catégories de spectateurs, parisiens et non parisiens. Berthe Lorande n'est pas moins connue par sa grâce, son esprit, son éloquence coutumière et le mystère de sa vie sentimentale que par son œuvre d'écrivain, laquelle a fait d'elle, en quatre petits volumes publiés à longs intervalles, et dont chacun a pour titre un simple prénom masculin, l'un des plus illustres romanciers de son pays.

Seule des quatre dîneuses de cette table guettée,

la plus éclatante des quatre et vraiment la seule très belle, ne quitte pas sa place. Elle contemple d'un air absent le grouillement humain où peu à peu s'abolit l'ordonnance factice qu'imposait le service des dîners, et où s'installe le laisser-aller d'un casino ou même d'un promenoir de music-hall. Des tables en vrac avec les verres entamés et les serviettes jetées sur la nappe; des colloques frôleurs dans les passages et sur les escaliers; la cohue des trémoussements dans la piscine sèche. L'air s'alourdit et s'enfièvre; des voix, suscitées par les stridences de l'orchestre, soutiennent la clameur du jazz-band : c'est, coordonné par une sorte de génie du bruit, le fracas de vingt musiques de foire. Immobile, répondant à peine aux invites des jeunes gens qui papillonnent autour de la table, la haute silhouette assise à la table vide demeure le point de mire des regards, sans en marquer ni gêne ni plaisir. Un de ses beaux bras au poignet encerclé de perles s'accoude au bord de la nappe, tandis que l'autre, demi-allongé, laisse mourir le feu d'une cigarette aux doigts de la plus admirable main patricienne. Sauf cette retouche moderne de la cigarette, la comtesse Anderny évoque ces ladies Waldegrave, ces Mrs. Braddyl dont Reynolds a immortalisé les nobles traits, les calmes attitudes, les visages pleins à la fois de santé et de dignité. Seulement, ces modèles du peintre anglais décèlent une profonde paix de l'âme, un contentement serein de la vie qui les a comblés, tandis que l'immobilité songeuse de la comtesse Anderny n'empêche pas le feu de ses

yeux châtains de luire sous les sourcils étroits et longs comme deux coups de pinceau, ni la gorge de palpiter plus vite par instants aux rythmes accélérés du cœur, ni l'âme ardente et bouleversée d'affleurer au visage et dans l'attitude du corps. Pour mieux étudier cette silhouette et cette attitude, Merceuil a quitté sans façon la table du potentat africain, et, dissimulé à demi derrière un des pilastres de stuc, ne quitte plus du regard la comtesse Anderny. Il note une fois pour toutes, dans son infaillible mémoire d'anecdotier, le geste du bras, l'abandon du buste, le corsage de tulle noir orné de jais bleu de nuit, le dessin pur et généreux du visage en ovale renflé, les traits bien accusés, mais sans lourdeur, l'extraordinaire clarté des prunelles... Il pense aussitôt : Reynolds... et ce terme de comparaison, lui aussi, se logera dans sa mémoire jusqu'au moment où il aura besoin de l'y repêcher. Attentivement, il suit ce merveilleux regard, le voit errer avec une dédaigneuse curiosité sur l'ensemble du décor et du spectacle, répondre parfois d'un sourire à un salut au vol, s'attacher un instant sur les visages des passants empressés qui viennent baiser la main et murmurer de vagues politesses et, après hésitations, se poser enfin sur une table située dans le même axe et à une faible distance, une table où quatre convives, dont une seule femme, occupent les côtés.

Merceuil en connaît trois sur quatre, précisément les trois que, face ou profil, peut apercevoir la comtesse Anderny. A des titres divers, ces trois-là tiennent, eux aussi, des rôles dans la comédie humaine de Paris.

Il y a là le ménage Saulnois : la femme fine, gracieuse, avec quelque chose de puéril dans sa maturité commençante, vêtue avec une sûre élégance d'une robe de crépon noir sans un bijou, sans autre parure que les ondes de sa chevelure cendrée... Le mari est mince et long, le cheveu d'un blond plus foncé et déjà rare au milieu du crâne, un pince-nez d'or tout petit allumant des reflets dans sa figure pâle d'intellectuel, d'ailleurs élégant de manières et habillé chez le bon faiseur. Mercueil repasse instinctivement son répertoire de types parisiens :

« Saulnois, professeur au Collège de France, philosophe pour les gens riches et pour la haute, beaucoup de talent d'écrivain et d'orateur, un peu facile, un peu gâté par le succès. Très répandu dans la société, grâce à l'habileté de sa délicieuse femme, qui est née Jeanne de Gueyse et qui l'a introduit partout... Elle « sait y faire », la mâtine, et il doit un joli cierge à cette madone du Gers, belle comme Corysandre et fidèle comme Pénélope, malgré les toquades mondaines du mari. Après tout, elle les ignore peut-être... Le jeune homme vif et élégant qui les sépare, qui donc est-ce? Je connais sa silhouette, son joli museau pointu. Ah! c'est Guilloux. Maurice de Guilloux, avant la guerre attaché à Vienne, conduite honorable pendant la guerre, maintenant grosse prébende dans les commissions de réparations, ou dans la Société des Nations, je ne sais plus, enfin dans les succédanés profitables de la ruine nationale. Il courtise manifestement la petite Saulnois... Rien à faire, mon garçon! Il n'y en a pas des masses d'inflexibles, ici :

tu as buté sur l'une d'elles, peut-être sur la seule. Mais qui diable Guilloux a-t-il donc pour vis-à-vis? Ce jeune homme vêtu d'un smoking d'avant Charleroi, belle figure ravagée avec, au-dessus, une chevelure qui a l'air en astrakan? Mauvais perruquier, mauvais tailleur. Costaud, du reste... un mélange de race et de bohème sans gaîté... Qui ça peut-il être? Et pourquoi la comtesse Anderny inspecte-t-elle son dos avec tant d'attention, car elle ne voit pas autre chose de lui, et elle ne le quitte guère des yeux. D'ailleurs, les « poules » qui passent lui jettent toutes un regard : on dirait qu'il les aimante. Moi, je ne le trouve pas séduisant avec sa tête d'astrakan, sa cravate mal nouée, son faux col mal blanchi... Quelque professeur de province, ami de Saulnois. Guilloux et lui ont pourtant l'air très copains...

A la table des Saulnois, de Guilloux et de l'étrange jeune homme à chevelure d'astrakan, on n'avait pas été sans remarquer la persistante attention de la comtesse Anderny.

— Guilloux, c'est à vous qu'elle en a, avait plaisanté Jeanne Saulnois.

— Ma foi non ! Elle a à peine répondu à mon salut discret quand je suis entré. Surveillez donc plutôt mon ancien professeur des Hautes Études, votre illustre époux. Albine Anderny est tout à fait un type à se toquer d'un philosophe. C'est un numéro qui doit manquer à sa collection.

— Oh ! je la connais, dit Saulnois. Je l'ai rencontrée plusieurs fois chez Berthe Lorande.

— Vous laissez votre mari fréquenter Berthe Lorande ? releva Guilloux en regardant Jeanne Saulnois d'un air ambigu.

Mais cette suggestion n'eut d'effet qu'un tendre regard jeté par Jeanne sur son mari :

— Je laisse mon mari voir qui il lui plaît, et surtout une femme de génie comme Mme Lorande... D'autant plus, ajouta-t-elle avec une spirituelle contraction des lèvres, qu'on la dit sans péril.

— C'est un bruit qu'elle répand, grommela Guilloux. Mme Récamier numéro 2 ! Très habile. J'ai connu comme ça à Londres une dame qui, d'accord avec un beau gynécologue, avait persuadé à son mari qu'un quart d'heure d'amour la tuerait.

Le convive au visage ravagé, à la toilette désuète, aux cheveux trop drus, qui écoutait cette conversation sans rien dire, cessa de gratter machinalement la nappe de son couteau d'argent et releva la tête.

— C'est une femme galante, cette comtesse Anderny?

Guilloux affecta plaisamment d'être choqué.

— Oh! mon pauvre Vaugrenier, quelle façon de dire! Une femme galante! L'authentique moitié de feu le comte Anderny, magnat moldave, qui fut diplomate, tout comme moi! La fille de Pierre de Mestrot, excellente famille du Périgord, compatriote ou peu s'en faut de Mme Saulnois, ici présente!

— Compatriote et même parente, interrompit Jeanne : nos grand'mères étaient cousines.

— Ah! cela, je ne le savais pas... Enfin, une femme bien née, naguère bien mariée, aujourd'hui veuve et d'esprit supérieur, artiste (elle a peint de fort

jolis paysages) et qui est reçue à peu près dans toutes les sociétés.

— A peu près, interrompit Saulnois, c'est le mot.

— Bah! répliqua le diplomate, cet à peu près-là, c'est ce qui compte... Le groupe qui s'en écarte et s'isole, personne ne tient à s'y agréger. Quand vingt personnes en mettent cinq cents en quarantaine, la vraie quarantaine est pour les proscripteurs.

— Même dans ce groupe large et facile qui est en effet la société de Paris, — conclut Saulnois en s'adressant cette fois à Roger Vaugrenier, et de ce ton péremptoire que donne aux professeurs, même mondanisés, l'habitude de parler sans contradicteurs, — la comtesse Anderny est considérée non certes comme une femme galante, car elle est désintéressée et pratique l'aventure discrète, mais comme hors cadre de la morale courante. Elles sont ainsi quelques-unes à Paris, et nous en avons ici plusieurs échantillons ce soir : la grande-duchesse Hilda, cette Camille Engelmann qui danse en ce moment avec Dutrier, son chef du Service des titres, sa créature à la banque ; Camille Engelmann qui est une espèce de Catherine II ou de Queen Elisabeth de la finance, ayant d'un homme le cerveau, l'énergie, le tempérament...

— Berthe Lorande, interjeta Guilloux d'un ton moitié affirmatif, moitié interrogatif.

Saulnois protesta sèchement.

— Ceux qui disent cela savent que c'est une calommie. Qu'on cite le nom d'un homme qui ait été l'amant de Berthe Lorande.

— Bon ! bon !... fit Guilloux. Vous êtes mieux renseigné que moi.

Et de nouveau, de son air d'ironie corrosive mais correcte, il regarda Jeanne Saulnois. Celle-ci rit gaîment de toutes ses dents saines.

— Qu'est-ce que vous avez contre Mme Lorande ? Elle m'est très sympathique, parce qu'elle admire sincèrement Albert et le proclame partout avec éloquence... Et puis, cessons cette conversation, car nous allons exaspérer Roger Vaugrenier, qui a une âme bolchevico-puritaine et qui est en train de fermenter intérieurement, en attendant qu'il explose.

Le jeune homme aux cheveux d'astrakan redressa sa tête fine et ravagée. Comme il avait trop de cheveux, il avait aussi trop de sourcils, et ses yeux marrons, sous les deux circonflexes drus et noirs, avaient le luisant de l'agate. De ces beaux yeux brillants, un air de jeunesse s'épandait sur tout le visage; il s'exhalait aussi de la fraîche bouche aux lèvres rasées, et cela faisait contraste avec les rides précoces du front et surtout avec deux longues dépressions qui ravinaient obliquement l'intervalle entre les deux maxillaires. Le teint était brouillé et bilieux, les dents larges et saines sous les fortes lèvres qu'on eût dit passées au carmin. Était-il beau ? Tous les hommes répondaient « non » avec sincérité. Mais pour aucune femme cette étrange physionomie ne passait inaperçue.

Il répondit à Mme Saulnois, d'un ton calme où se percevait la contrainte :

— Exploser, moi ? A propos de ces pintades ? Elles

peuvent bien caqueter et coqueter à leur aise, cela ne me gêne point... Au contraire, cela me ravit!... Tout ce que je vois ici, tout ce que vous me dites... orgies, gaspillage, krach de la morale convenue, est-ce qu'on s'est battu pour autre chose, voyons? Guilloux peut vous dire que je le prévoyais quand nous faisions ensemble de la philosophie troglodyte à la cote 307. Pas vrai, Guilloux? Quand ce grand benêt de lieutenant Septier, qui est mort, nous assurait que l'héroïsme, l'abnégation, la fraternité et la décence allaient régner au lendemain de la paix, et que ce n'était pas trop cher de payer cet âge d'or de nos humbles abatis, qu'est-ce que je lui répondais? Je lui répondais : « Jobard!... tu te bats, je me bats, nous nous battons pour que la société de demain soit un peu plus pourrie, un peu plus près de crever que celle d'hier. Toutes les catastrophes mettent les survivants en folie!... » Ça y est... Regardez!

D'un geste simultané du menton et de la main, il montrait l'ensemble de la scène qu'abritaient maintenant les souterrains du *Celtic's*. La chaleur des vins et la musique aidant, peu à peu le vernis de bon ton qui tenait encore après les premières danses commençait à s'écailler. Un désordre de cabinet particulier dévastait les tables : les bouteilles de champagne entamées oscillaient sur la glace des seaux, voisinant avec des fleurs flétries, des écharpes jetées, des journaux, des petits sacs oubliés, des cendriers où agonisaient des bouts de cigares. Ceux qui ne dansaient pas s'entassaient sur les escaliers pour regarder ceux qui dansaient. Des femmes s'asseyaient sur

les marches, insoucieuses du geste provocant de leurs jambes ployées, gainées de clair. Dans la piscine sèche, les couples maintenant étaient si nombreux que l'on ne pouvait plus donner le nom de danse à cette trépidation sur place; mais comme, en même temps, la frénésie de l'orchestre s'exaspérait, cette tornade d'êtres humains enlacés prenait de plus en plus l'aspect d'une cohue en délire. Et combien disparate, la cohue! Des couples en veston gris et chemisette montante voisinaient avec d'autres habillés chez Poiret et chez Bender. Un gros homme chauve, moustachu, brouettait une courte midinette dont les cheveux fous lui venaient au menton. La grâce d'un Jean de Trévoux enlaçant de ses bras de page bleu la féerique silhouette d'une Berthe Lorande coudoyait un adolescent suspect, trop jeune, trop joli, étreignant une longue femme décharnée au visage de goule percé d'yeux hystériques. De grosses mains viriles aux ongles rongés pétrissaient les plis gras des dos féminins. Les visages, instinctivement, se soulevaient pour chercher l'air respirable; des couples s'évadaient de cette cuve d'haleines et de sueurs vers les balcons moins encombrés, vers les tables vides. Là, les chaises rapprochées, chacun penché vers l'autre, on devinait qu'ils achevaient en confidence frémissante les propos commencés dans le balancement du tango. Tels Camille Engelmann et son correct et élégant partenaire à l'allure à la fois satisfaite et volontairement déférente, qu'elle tenait sous son regard doré et dont elle semblait sonder l'âme. Tels la grande-duchesse Hilda et Ramon Genaz. Ceux-ci, plus familiers et

moins soucieux de forme, avaient volontairement émigré de la table du prince à une table de balcon où on les montrait, elle appuyant contre l'épaule du smoking la solide jointure nue de sa propre épaule et, par moments, effleurant d'une caresse de ses belles mains sèches les petites mains brunes et potelées de l'Espagnol. Cependant, les maîtres d'hôtel faisaient dégorger sans cesse la mousse pâle de nouvelles bouteilles; ailleurs ils recevaient dédaigneusement les paquets de billets de 100 francs qui soldaient le moindre repas... Les nègres en folie tapaient sur leurs peaux de tambour, soufflaient dans les cuivres, fustigeaient les touches du piano comme un jockey cravache un cheval près du poteau; l'odeur vineuse du champagne se combinait avec l'odeur mielleuse des cigarettes d'Égypte, avec les parfums concentrés des cheveux, des éventails, des écharpes, avec le relent des aisselles féminines soulevées, où parfois, sur la conque épilée, une toison obstinée repoussait.

— Voilà, conclut Vaugrenier, pourquoi le lieutenant Septier a évacué ses entrailles, un soir, dans l'abri nº 21. Voilà pourquoi j'ai eu un tendon sectionné à Souain. Et toi, Guilloux, qui as été le plus veinard, voilà pourquoi l'on t'a gazé à Montdidier, ce qui t'a privé pour la vie de cette belle voix de baryton dont tu étais si fier. Tout va bien!

Ces mots tombèrent dans le silence. L'orchestre s'était tu subitement; la piste des danses se vidait vers les tables, au commandement des professionnels qui dirigeaient la fête. La grande-duchesse Hilda,

suivie de Ramon Genaz, ralliait la table du prince. Elle salua en passant la comtesse Anderny dans le jargon polyglotte qu'elle affectait :

— *Dear!* que vous êtes donc ravissante ! Surtout ne vous dérangez pas pour voir danser cette attraction, comme ils disent, ce Links avec cette Tanagrette. M. Ramon Genaz, qui est un grand artiste lui-même, *ach ! wunderbar !*... (elle fit un geste de présentation) m'assure que ce sont de simples mannequins que l'on paye, comme les nègres du jazz... Vous verrez bientôt M. Genaz danser avec la Vitzina chez lui, dans son jardin de Passy, pour quelques *happy few*... Ramon, vous devrez inviter la comtesse!

— Madame peut être certaine... Je serai très honoré, fit Genaz en s'inclinant.

Albine ne remercia pas. Elle dit :

— Je ne vois pas la bonne Mme Lelièvre avec Votre Altesse. Est-elle souffrante ?

— Oui... grippée un peu, *poor thing !* Et puis, elle s'assomme à la danse... Ramon! Ils ont commencé. *Komm schnell !*

Et, sans prendre congé d'Albine, avec une impertinence de souveraine, elle entraîna son Espagnol vers ce spectacle « qui ne valait pas la peine d'être vu »...

En haut d'une perche, un groom exhibait une pancarte avec ce mot en grosses capitales rouges : « Attraction ! » Docilement, les danseurs avaient repris chacun sa place. Les maîtres d'hôtel en profitèrent pour recueillir impérieusement les com-

mandes de bouteilles nouvelles. Tandis que l'orchestre reprenait en sourdine, un couple s'avança sur la piste déblayée : spécialistes tous deux de la danse en public et de plus mannequins, l'un de tailleur, l'autre de couturière, avec une souplesse nerveuse de panthères dressées, ils offrirent à la curiosité des assistants le spectacle de leur virtuosité voluptueuse, la femme ondulant comme une écharpe au bout des bras de l'homme et tantôt enroulée ou collée à lui, tantôt tournoyante, parfois glissée jusqu'à terre, parfois soulevée en oriflamme.

On les applaudit, on les regarda quelque temps; puis on se désintéressa d'eux et, tandis qu'ils continuaient leur performance, les conversations reprirent autour des tables regarnies.

Celle de la comtesse Anderny avait récupéré ses convives, d'abord Camille Engelmann qui avait présenté son danseur : « M. Max Dutrier, chef des titres à la Banque ». Assise un peu à l'écart, elle continuait à converser avec lui sans cesser de le sonder des yeux. Jean de Trévoux s'était réinstallé entre sa mère et Berthe Lorande : subitement pâle et ne dissimulant pas son angoisse, il regardait la romancière sourire à distance à Albert Saulnois, qui la saluait. Berthe s'en rendit compte ; soudain, elle éteignit son sourire, puis ramena sur l'officier bleu un regard d'une si tendre ardeur, et tellement chargé d'offrande qu'un plus expérimenté eût senti fondre sa jalousie. Elle le tint sous ce regard juste le temps qu'il fallut pour qu'elle fût certaine de l'avoir de nouveau assoupli et asservi; puis elle interpella la comtesse Anderny, qui

n'avait guère modifié son attitude depuis que la table s'était regarnie. Elle avait seulement allumé une autre cigarette : mais, indifférente apparemment à ce qui se passait autour d'elle, elle guettait toujours la table de Jeanne Saulnois. Berthe Lorande saisit l'occasion de dissiper tout à fait les susceptibilités du lieutenant bleu.

— Albine chérie, dit-elle de sa belle voix de contralto voilé, ne trouble pas, je t'en supplie, le ménage de mon ami Saulnois. Sa femme est exquise. Elle est fidèle et lui, dit-on, n'est pas sans faiblesse...

— Ce n'est pas lui que je regarde, répondit Albine, avec un rayonnement de tout son visage qui la rajeunit soudain et en fit, pour une seconde, une très jeune femme... Figure-toi, ajouta-t-elle en se retournant vers le groupe de Trévoux et de Berthe, que depuis plus d'un quart d'heure j'exerce vainement cette influence du regard à distance que tant de médecins disent infaillible. J'ai voulu fortement faire retourner vers moi ce jeune homme mal habillé qui est assis en face de Mme Saulnois...

— L'homme à tête de caracul ? fit Mme de Trévoux.

Et l'ayant observé à travers son face-à-main, elle murmura :

— Il a une silhouette intéressante.

— Il a une silhouette intéressante, répéta Albine. Le profil est énergique. La façon d'alterner l'immobilité et la gesticulation décèle un tempérament tourmenté. Mais ce n'est pas seulement pour cela que je voulais le suggestionner. Tu connais, Berthe,

cet agacement de se dire : J'ai déjà vu ailleurs cet homme, ou cette femme... et je ne puis me rappeler ce qu'ils sont ni où je les ai vus. Or, cette toison de caracul, ce buste carré d'épaules qui s'amincit vers la taille, cette alternance d'immobilité et d'exaltation, j'ai déjà vu tout cela. Mais où? Mais quand?

Juste à ce moment, l'orchestre, de nouveau, s'arrêta. Le couple de danseurs professionnels saluait, sous les applaudissements. Le jeune homme chevelu aux larges épaules et à la taille étroite se leva, se pencha pour apercevoir les danseurs. Avant de se rasseoir, il se retourna, et, malgré son dédain affecté pour le monde qui l'environnait, il eut la curiosité de jeter un coup d'œil aux tables alignées derrière lui.

— Ah! murmura la comtesse... je sais!...

— Quelqu'un que tu connais? questionna Mme de Trévoux.

— A peine. Une rencontre d'hôpital, quand j'étais sur le front des Flandres.

— Quand tu étais Mrs. Sanders? dit Berthe en souriant.

— Quand j'étais Mrs. Sanders.

De nouveau, l'appel du jazz-band retentissait. Berthe repartit avec Trévoux. Mme de Trévoux fut enlevée par M. Dutrier, tandis que Camille Engelmann s'envolait au bras d'un ami de ce dernier, élégant jeune homme dont le frais visage contrastait avec des cheveux grisonnants qui lui donnaient l'apparence d'être poudré. Dutrier l'avait présenté : « M. Laurent Sixte, de la Banque des Vosges ». Une

vive curiosité guettait le prince, que Mme de Verzieux avait fini par entraîner dans la piscine et qui, guidé par elle comme un éléphant par un cornac minuscule, piétinait à contre-temps en bousculant les couples amusés.

— Vous allez bien me donner ce shimmy? demanda Guilloux à Mme Saulnois.

Celle-ci consulta du regard son mari, qui répondit par un signe d'acquiescement. Roger Vaugrenier resta seul à la table avec Saulnois. Saulnois suivait des yeux le couple de sa femme et du diplomate.

— Gentil, Guilloux, n'est-ce pas ? fit-il, ramenant son regard vers Vaugrenier.

La clameur du jazz-band, soutenue par les notes basses d'un bugle sinistre, fut un instant si violente que Vaugrenier dut attendre pour répondre :

— Il y a beaucoup de choses que je n'aime pas en lui, répliqua-t-il, avec ce ton de contradiction désobligeante qui lui était ordinaire. Il est snob ; il est ambitieux et profiteur... mais il est intelligent et il a du cran. Et puis, les amitiés de guerre, je crois que c'est encore mieux cimenté que les amitiés de collège. Pendant plusieurs mois, lui et moi ne nous sommes pas quittés.

— Vous étiez médecin auxiliaire? m'a dit Guilloux.

— Oui. La guerre m'a pris à la fin de mon externat.

— Mais comment viviez-vous avec Guilloux, qui était lieutenant d'artillerie?

— Notre poste de secours était juste à côté de sa cagna. Et nous faisions popote ensemble.

A ce moment, un maître d'hôtel, s'approchant de la table, interrompit leur conversation. Prononçant le nom avec hésitation et le déformant un peu, il murmura :

— Monsieur Vandrenier?

— C'est moi.

— Il y a une dame qui prie monsieur Vandrenier de venir lui parler... cette dame toute seule, à la table, là, derrière vous.

— La comtesse Anderny? questionna Saulnois.

— C'est cela. Elle prie monsieur Vandrenier de venir à sa table... Elle dit qu'elle connaît Monsieur.

La peau bistrée et bilieuse du médecin militaire prit un ton de brique, et ses yeux, dont frémirent les paupières, jetèrent vraiment du feu, comme quand on tisonne brusquement une cendre ardente.

— Vous direz à cette dame que je ne la connais pas et que...

Saulnois l'interrompit et lui posant la main sur le bras :

— C'est bon, dit-il au maître d'hôtel, Monsieur va y aller... Pardonnez-moi, ajouta-t-il, en se tournant vers Vaugrenier, tandis que le maître d'hôtel s'éloignait. Vous ferez, bien entendu, ce que vous voudrez : mais Mme Anderny est une femme de la société, connue personnellement de nous tous ; il n'y a pas la moindre raison pour que, l'ayant

déjà rencontrée, vous lui fassiez l'affront de ne pas répondre à son appel.

— Je ne l'ai jamais rencontrée.

— Raison de plus, fit Saulnois, l'œil égayé derrière son binocle d'or... La comtesse Anderny fait savoir par un maître d'hôtel au docteur Vaugrenier qu'elle veut lui parler, dit-il à sa femme et à Guilloux qui revenaient, la danse achevée. N'est-ce pas qu'il doit y aller ?

— Mais naturellement ! s'écria Guilloux. Allons, Roger, ne te rends pas et surtout ne nous rends pas ridicules. Dépêche-toi. Ça va être amusant.

— Guilloux a raison, allez, monsieur ! conclut Jeanne Saulnois, que Vaugrenier interrogeait des yeux.

Il se décida de mauvaise grâce. Les Saulnois et Guilloux le regardèrent s'approcher avec une gaucherie impertinente de la table où la comtesse demeurait seule, saluer à peine, échanger quelques répliques debout, et enfin, sur un geste d'Albine, s'asseoir avec hésitation, de biais, à côté d'elle. C'était elle qui parlait ; elle racontait quelque chose et, peu à peu, Roger détendait sa résistance et semblait s'intéresser.

— Drôle de bonhomme, murmura Guilloux ! Il n'est pas beau, il n'est pas élégant, il est à peine poli, et toutes les femmes « tiquent » sur lui. Il ramasserait les bonnes fortunes à la pelle s'il n'était pas insupportable et, avec cela, farci de scrupules.

— Eh bien ! il me plaît beaucoup, votre ami, fit Jeanne Saulnois. C'est évidemment un homme ombra-

geux, un peu toqué, mais intelligent et plein de feu... Nous adorons ces types-là.

— Voilà! fit Guilloux, affectant une comique résignation. Il « vous a eue », vous aussi, avec ses airs de justicier et ses grands mots. Ah! mais il m'embête... je ne le sortirai plus qu'entre hommes, l'animal!

Ils se remirent, tous trois, à guetter l'entretien. La comtesse n'était plus seule à parler ; Roger, moins crispé, plus à l'aise, faisait de longues répliques et, par instants, s'animait. Berthe Lorande et les Trévoux, par discrétion, ne s'étaient pas assis à leur table et s'étaient joints à Camille Engelmann, que Dutrier et son ami Sixte encadraient. La salle, autour d'eux, commençait à se vider, car l'autorisation de la nuit était alors mesurée aux dancings avec parcimonie.

— Est-ce qu'elle va le garder jusqu'à la fermeture? grommela Guilloux, qui, délicat des bronches depuis qu'il avait été « gazé », ménageait sa santé et s'efforçait de rentrer toujours chez lui avant minuit. Que diable peuvent-ils se dire tous les deux?

— Oui, répéta Jeanne pensive. Que peuvent-ils se dire et pourquoi votre cachottier d'ami prétendait-il ne pas la connaître?

Voici ce qu'ils se disaient :

La comtesse Anderny avait accueilli Roger en le regardant bien dans les yeux et en lui tendant sa main droite, qui était nue et ne portait point de bagues.

— Vous ne voulez point me reconnaître, docteur?

Il la reconnut aussitôt et, comme il avait pris son élan pour protester contre l'offensive d'une inconnue, il se sentit désemparé. Il murmura :

— Mrs. Sanders !

— Oui, Mrs. Sanders, votre infirmière major de l'hôpital Jellicoe, celle qui a fait les premiers pansements de votre tendon sectionné... Les premiers seulement, car j'ai quitté l'hôpital si vite, après.

— Mais on me disait tout à l'heure...

— On vous disait que je m'appelle la comtesse Anderny ? C'est mon nom, en effet. D'accord avec mon chef anglais, j'avais trouvé plus commode, à l'hôpital, d'être tout simplement Mrs. Sanders. Il n'y a là rien de romanesque, et beaucoup de femmes de la société britannique ont fait comme moi. Sanders a été simplement, c'est le cas de le dire, mon nom de guerre.

Elle s'interrompit, se mit à rire, et son rire fut jeune comme son regard.

— Ah ! je retrouve votre air de fausse méchanceté de Jellicoe. Qu'est-ce que vous avez à froncer vos gros sourcils noirs ? Je vous ai aperçu, je vous ai appelé pour vous dire bonjour et avoir de vos nouvelles, voilà tout. Si cela vous ennuie, je vous rends à vos amis...

Elle devint un peu plus grave, un peu plus distante, sur ces derniers mots. Vaugrenier perçut le ridicule de sa situation. Il protesta.

— Mais, madame, je suis au contraire extrêmement heureux...

— Alors, asseyez-vous là et contez-moi ce que vous êtes devenu... Je vous ai perdu de vue depuis mon

départ de Jellicoe, trois jours après votre entrée.

— Oui, je me souviens, répliqua Roger dont les traits se détendaient, et qui, comme un enfant, passait d'un coup de la contrainte à la confiance... J'ai même demandé pourquoi notre infimière avait été remplacée.

— Ça, c'est gentil, d'autant plus que j'avais une charmante remplaçante, Miss Ada Briggs.

Roger hésita à dire ce qui lui venait aux lèvres, ne le dit pas et se contenta de faire une moue.

Albine eut encore son rire clair.

— Miss Ada Briggs n'était pas jolie, mais elle était le dévoûment personnifié... Quant à moi, j'ai dû aller prendre quelques mois de repos chez mon amie Mme de Trévoux, dans le Midi. J'étais à bout de forces.

— Vous n'êtes, en effet, plus la même qu'alors, fit naïvement Vaugrenier.

Son visage exprimait une admiration qui n'échappa point à la comtesse. Elle répliqua :

— Passé la jeunesse, une femme ne se surmène pas impunément.

Roger pensait : « Passé la jeunesse?... Quel âge a-t-elle donc? Trente ans, peut-être trente-cinq... Elle est bien belle ! » Et quelque chose en lui s'irritait contre cette beauté dont tout le monde parlait, à laquelle il était résolu de ne pas céder, et qui déjà ne le laissait pas tout à fait libre.

— Mais vous, reprit Albine, comment avez-vous fini la guerre?

Étonné du plaisir qu'il avait à lui répondre et de

l'aisance avec laquelle il parlait, lui, d'ordinaire silencieux et distrait lorsqu'il ne discutait pas, Vaugrenier répliqua :

— J'ai été évacué de l'hôpital au bout de dix-sept jours. Je boitais encore et je croyais que je boiterais toute ma vie.

— Mais vous êtes absolument guéri, maintenant?

— Absolument. Mes deux jambes se valent. Donc, j'ai obtenu de passer mon mois de convalescence dans le pays de Cornwall, où habite mon tuteur... Je crois que je vous en avais parlé.

— En effet, je me rappelle... Vous avez de la famille en Angleterre?

— Plus de famille proprement dite depuis que j'ai perdu ma mère... Mais ce tuteur qui est mon parrain et qui m'a élevé : le docteur Hobson.

— *I remember. You speak english perfectly, exactly as an Englishman.* Et après?

— Après, j'ai repris mon service à la troisième armée, au commencement de 1918... J'ai fait les deux retraites après les offensives de Ludendorff, puis l'avance finale.

— Vous n'avez plus été blessé?

— Non... Ensuite de l'occupation à Mayence. Je viens de rentrer à Paris en congé d'un an, avec l'intention de quitter l'armée et de devenir un simple médecin civil.

— A Paris?

— A Paris probablement. Je ne sais pas.

Il baissa les yeux en disant : « Je ne sais pas », et les releva aussitôt, irrité contre lui-même.

Albine attachait sur lui ses prunelles d'un brun tirant sur le roux, ses prunelles attentives : et ce regard, loin de le troubler, l'apaisait.

— Vous n'avez pas changé du tout, vous, fit-elle. Vous étiez seulement un peu plus pâle. Mais je vous aurais reconnu entre mille, rien qu'à vos cheveux, à vos sourcils, et à cette taille mince avec ces épaules de champion... Vous connaissez les Saulnois? ajouta-t-elle après une brève pause, désorientant brusquement l'entretien.

— Depuis ce soir seulement. C'est Maurice de Guilloux qui m'a invité avec eux... Nous avons fait de la tranchée ensemble en 1915 et 1916.

Tandis que sa bouche parlait, ses yeux, comme s'ils lui désobéissaient, prenaient possession du visage d'Albine, de ses cheveux, de ses oreilles, de ses traits, et aussi de ses épaules nues, des bras, des côtés nus du buste, juste assez couverts pour que le renflement des seins commençât d'être entrevu.

« Eh bien! pensa-t-il, elle est très belle, c'est entendu. Qu'est-ce que ça me fait? »

— Vous n'avez pas dansé?

— Je ne danse jamais, répliqua-t-il, mettant un peu de rudesse dans sa réplique.

Autour d'eux, c'était l'agitation du départ. Camille Engelmann, Mme de Trévoux et Berthe demandaient leurs manteaux. Un soliste de violon jouait devant l'orchestre. La piste était vide, les maîtres d'hôtel commençaient de ranger.

— Tu me reconduis, chère? vint demander Berthe Lorande à la comtesse.

— Avec joie... Je te présente le docteur Vaugrenier, que j'ai connu au front.

Les lueurs bleu vert des prunelles de Berthe effeurèrent le visage et la silhouette du médecin, puis se posèrent une seconde sur les yeux d'Albine : ce regard, qui dura le temps d'une étincelle électrique, contenait pour les deux amies une question et une réponse. Berthe rejoignit alors Mme de Trévoux. Albine, se levant, dit à Vaugrenier :

— Puisque vous voilà installé à Paris, venez me voir, 40, rue Raynouard.

— Je ne suis guère mondain, objecta Roger redevenu maussade, et content, au fond, d'avoir récupéré sa maussaderie.

— Il ne s'agit pas de mondanité. Venez de bonne heure... vers quatre heures... Pas demain, je m'absente. Après-demain lundi, voulez-vous? Vous ne trouverez que moi. Adieu!

Elle lui tendit la main, qu'il serra assez gauchement, et s'irritant de cette gaucherie dont il se rendait compte. Et, soudain, il se vit seul, debout sur place, comme figé. Avec le lieutenant bleu, avec les deux financiers, les manteaux de loutre, de taupe et d'hermine s'éloignaient.

— Eh bien! la belle Anderny t'a changé en statue de sel.

Guilloux lui frappait sur l'épaule. Il ajouta :

— Si tu veux passer la nuit ici, à ton aise! Nous, nous rentrons.

Les lustres multiples déjà s'éteignaient. Des ser-

veurs impudents bousculaient les attardés en rassemblant les chaises et en poussant les tables. L'atmosphère écœurait, gorgée de vin, de sueur humaine, de mangeaille, et tout obscurci de poussière fumeuse. Le grand sous-sol parut immense.

— Allons! dit Roger.

Ils rejoignirent Saulnois et sa femme qui, déjà descendus, les attendaient : tous sans plus rien se dire, — car cette salle désertique invitait au silence, — se dirigèrent vers la sortie. Lorsqu'ils passèrent devant l'orchestre, ils virent les diables fous qui, tout à l'heure, menaient la danse, occupés, les noirs et les blancs, à ranger leur matériel avec des précautions de bureaucrates. Le violoniste installait son violon dans la gaine, presque tendrement, comme une nourrice couche son poupon. Le cor anglais vidait l'haleine condensée dans la spire nickelée. Le pianiste essaya discrètement, à plusieurs reprises, une note désaccordée, puis laissa retomber le couvercle qui, dans la sonorité de la salle, émit un long retentissement grave.

Comme la foule dispersée ne faisait plus tampon entre la rue et le vestibule, les Saulnois, Roger et Guilloux, abordant l'escalier tournant, reçurent en bouffée un souffle d'hiver.

II

Chez Albine Anderny, dans la salle à manger oblongue, pareille à une rouge boîte de laque

chinoise avec des personnages et des décors d'un or bruni, les radiateurs invisibles entretenaient une chaleur égale. Un léger feu de bois, dont les flammes soubresautaient mollement, égayait ce lundi de décembre, sans pluie ni neige et pourtant si brumeux que sa morne clarté combattait à peine, sur les murs, les meubles et les visages, le reflet des bûches.

Les invités d'Albine : Berthe Lorande, Guilloux et Jean de Trévoux, achevaient avec elle un lunch à la mode anglaise : des œufs mollets au jus, de fines côtes d'agneau flanquées de pommes au beurre, un entremets. Tout cela vivement servi par un seul maître d'hôtel; une natte vert d'eau couvrait la table, les assiettes posées sur des napperons à jour ; un vin blanc excellent et de l'eau très fraîche dans de beaux cristaux... L'hôtel entier, de dimensions moyennes, situé dans la partie de la rue Raynouard qui avoisine Auteuil, avait cette allure de simplicité opulente. Nul excès de luxe, rien de provocant; des meubles et des bibelots de choix, quelques tableaux de maître, un style rigoureux dans la tenue de la maison et dans le service.

Tout en pelant des pommes, des bananes, des poires et des mandarines, les convives s'entretenaient de Camille Engelmann. Guilloux, son fin museau de renard rosi par la chaleur du repas, daubait à son ordinaire :

— Le premier bonhomme avec qui elle a tangué, Dutrier, ce gars costaud d'une quarantaine d'années, qui a un certain chic sportif, elle l'a recruté chez

elle, dans les réserves masculines de sa propre banque. Avancement rapide, naturellement ; passé en sept mois de douze mille à trente-huit. J'ai eu affaire à lui plusieurs fois : j'ai quelque argent dans la banque. Intelligent, le mâtin. L'autre, le danseur plus jeune, plus fin, c'est un certain Laurent Sixte de la Banque des Vosges, ami de Dutrier. Bizarre, tout de même, que Dutrier, si matois, ait commis l'imprudence de présenter un rival possible.

— Avez-vous fini de déchiqueter mon amie Camille? interrompit vivement Berthe Lorande, posant sur une assiette de la Compagnie des Indes sa fourchette d'or?

— Mais je ne dis rien que tout le monde ne sache... Et vous-même, madame, qui êtes son amie...

— Justement, parce que je suis son amie, je proteste contre le droit qu'on s'arroge d'inventorier et de critiquer sa vie privée. Elle a dansé avec un de ses chefs de service, puis avec l'ami de celui-ci : quoi d'étonnant? Ce ne sont pas des gens de la société, mais ils avaient l'air parfaitement corrects, et elle a dansé avec eux très correctement. De ce qui s'est passé entre eux avant et après la soirée du *Celtic's* nous ne savons rien, et cela ne nous regarde pas.

— Bravo, madame, fit Jean de Trévoux, qui contemplait la romancière avec une ferveur adoratrice.

Il était aujourd'hui vêtu en civil, et ses vêtements s'assouplissaient autour de ses gestes avec la grâce

qu'ils ont sur les femmes, et qu'ils n'ont déjà plus sur l'homme de trente ans le plus élégant.

Albine semblait absente de l'entretien. Guilloux, agacé, protesta :

— Aimez Camille Engelmann, vantez-la, défendez-la : vous ne changerez pas l'opinion du monde sur elle. Oh! des qualités magnifiques! Un homme par l'intelligence, l'énergie. Je l'ai vue à l'œuvre, jeune fille de vingt-trois ans, quand elle venait de passer sa licence ès sciences et qu'elle commençait à aider, puis à suppléer le père Engelmann, après sa première attaque. Elle peut dire que le Crédit est son œuvre, et c'est une œuvre.

— Et sa conduite pendant la guerre? insista Berthe Lorande.

— La conduite d'un brave, d'un homme brave. Là aussi elle fut un homme. Beaucoup d'hommes n'auraient pas eu le cran qu'elle a montré, à Souilly, quand elle a évacué ses blessés sous les avions et qu'elle a reçu deux horribles blessures, l'une au ventre et l'autre à la tête.

— Alors?

— Alors tout ça n'empêche pas qu'ayant un génie d'homme, une volonté d'homme, une conscience d'homme et un courage d'homme, elle a aussi un tempérament d'homme. Messaline, non. Mais Élisabeth ou Catherine II. Elle m'inspire le même mélange d'estime, d'admiration et de crainte naïve que ces historiques consommatrices de mâles. Quand je la rencontre, je la salue et je me dérobe le plus vite que je peux.

— Rassurez-vous, fit Berthe. Vous n'êtes pas son type.

— Je le sais et je m'en réjouis : mais cela m'humilie tout de même. Et voilà pourquoi je l'évite.

Albine demeurait toujours à l'écart de l'entretien. Ayant essuyé le bout de ses doigts qui avaient effleuré l'eau odorante d'un bol, elle se leva. Les trois convives, avec elle, passèrent dans un petit salon-bibliothèque, sa pièce de prédilection. La conversation se désarticula pendant que le café était servi et que les cigarettes ambrées s'allumaient. Guilloux, fureteur, amateur d'éditions rares et de reliures anciennes, inspectait à travers les grillages dorés une charmante collection d'in-seize du XVIIIe siècle, tous de même taille, mais diversement vêtus de veau, de parchemin, de maroquin.

— Vous n'aviez pas ce petit Crébillon rouge, il me semble? demanda-t-il à la comtesse.

— Non. C'est Genaz qui me l'a déniché. Il est prodigieux. Pas un marchand professionnel ne lui va à la cheville. Il a suffi que je lui dise : « Je cherche le petit Crébillon in-seize de 1773. » Quatre jours plus tard, je le recevais.

— Cher?

— Naturellement!

— Il « sait y faire », le monsieur. Il vient de dénicher pour son propre compte un bibelot moins agréable à voir et à manier que votre Crébillon, mais qu'il tâchera de garder pour lui. L'avez-vous observé samedi au *Celtic's* pendant que Links et Tanagrette faisaient des ronds de jambe au milieu

de l'inattention générale? L'affichait-il assez cyniquement, sa grande-duchesse?

Berthe et Trévoux s'étaient rapprochés. Tous quatre s'assirent. Des cendres pourpres dormaient dans la cheminée; dehors, le jour était si bas qu'on eût dit du crépuscule. Cette pénombre resserrait l'intimité du coin intime. Jean de Trévoux, assis tout contre Berthe dans un étroit canapé, demanda :

— Qui est-ce donc, cette grande-duchesse Hilda?

— Une Schwerin, qui a épousé le duc Otto de Finsburg, n'est-ce pas, Guilloux? dit la comtesse.

— Oui, répliqua Guilloux. Elle l'a épousé à dix-neuf ans : il en avait vingt-huit.

Et, content de parler, content de montrer sa parfaite connaissance des hautes familles d'Europe, il continua :

— C'était alors, je l'ai connue, une longue fille osseuse avec ce même nez chevalin et ces mêmes gros cheveux dorés... enfin, ce que les gens du peuple appellent une grande bringue. Mais de fines attaches, un assez noble port du buste et de la tête, et puis, le sortilège d'avoir moins de vingt ans... Je vous assure qu'elle n'était pas offusquante. On assure que Otto en fut très épris.

— Oh! protesta Trévoux.

— Oui, jeune néophyte, très épris. Vous n'y entendez rien encore. (Trévoux sourit; la main de Berthe Lorande s'appuyait sur la sienne.) Otto en fut très épris, et bien que depuis lors elle n'ait point embelli, elle devait susciter par la suite beaucoup d'autres engoûments sincères. On m'a assuré d'ailleurs qu'elle

est mieux à son avantage dans la tenue idoine à ses exercices préférés. Une sorte de long adolescent au buste à peine gonflé, au ventre plat, aux muscles bien placés et bien dessinés. Elle est de ces femmes dont Franklin a dit qu'elles sont désirables à condition qu'on leur mette un panier sur la tête.

— Franklin a dit des horreurs pareilles? fit Berthe étonnée.

— Oui, à peu de chose près. Je reprends l'histoire de la grande-duchesse, pour l'édification de Trévoux. Donc, après son mariage, amour réciproque. Pour elle, le mariage avait été la révélation même de la vie. Elle adora son Otto avec une telle fougue que, vers la fin de la première année, Otto profita de la première grossesse de sa femme pour s'installer dans la partie du château la plus distante de la chambre conjugale. La maternité n'ayant d'ailleurs nullement calmé Hilda, et le duc Otto lui ayant fait comprendre qu'il verrait surtout en elle la mère de ses enfants, il arriva ce que chacun pouvait prévoir...

— Le divorce? fit Trévoux.

— Mais non, guerrier naïf! Elle chercha un autre objet à ses transports, et le trouva à la cour ducale même dans la personne du lieutenant chef des écuries, célibataire d'une trentaine d'années. Elle lui fut impérieusement fidèle, et le trop heureux officier n'eut d'autres ressources, pour échapper à son tour à l'excès du bonheur, que de se marier à Berlin. C'est de cette époque que date la conviction de la grande-duchesse que les hommes ne valent rien, et qu'ils ne comprennent rien au cœur des femmes.

— Elle appelle ça le cœur! murmura Berthe.

— Elle est sincère, répliqua Guilloux. C'est bien le côté le plus curieux de son caractère: elle se juge sentimentale, et, au fond, elle l'est. De même qu'elle a adoré Otto, elle adore tous ses... maris successifs. Dans chacun d'eux elle poursuit la recherche de son idéal. Elle le cherche avec sa sensibilité d'Allemande, avec des paroles de lune et de rêve, avec des échanges de billets versifiés, des rendez-vous dans les ruines, des étoiles qu'on regarde à la même heure lorsqu'on est séparé. L'émoi de ses sens concorde exactement avec son émoi poétique. Pour elle, la subtile distinction, si chère aux femmes, entre l'amour idéal et l'amour physique, ne signifie rien. Après tout, c'est peut-être elle qui a raison.

Les doigts de Berthe Lorande et ceux de Trévoux, comme par une gêne instinctive, se désenlacèrent dans l'ombre. Berthe, d'une voix un peu altérée, questionna le diplomate qui jouissait de son effet.

— Et le duc Otto, comment s'arrangeait-il de tout cela?

— Il s'était confortablement établi dans une liaison avec une dame de la société finsbourgeoise, d'appétits plus raisonnables que la duchesse. Grâce à cette mutuelle tolérance, le ménage alla son tran-tran, tellement qu'en dix ans quatre petites duchesses sont nées au palais de Finsburg. Une seule a l'impertinence de ne pas ressembler au duc, mais l'adresse de ressembler à la duchesse. Riches, désœuvrés, les deux époux voyagent beaucoup, souvent ensemble, parfois chacun de son côté. Quand c'est à Paris qu'ils

arrivent en ménage, le duc mène la vie traditionnelle d'un grand-duc, tandis que sa compagne se consacre particulièrement aux artistes. Les musiciens d'abord : elle-même est *musikalish* et joue de la harpe en virtuose. A défaut des musiciens, les peintres. Faute de mieux, les littérateurs. La littérature l'ennuie, elle lit peu et se fait renseigner sur les écrivains et les livres français par sa dame d'honneur luxembourgeoise, Mme Lelièvre, qu'on assure être sa demi-sœur naturelle. (Au fait, Mme Lelièvre n'était pas au *Celtic's* l'autre soir.) Mais elle brouille tout, et, avec l'impertinence des grands, elle complimente celui-ci pour la pièce d'un autre et débine à l'auteur son propre bouquin.

La comtesse, qui, pendant cette conférence de Guilloux comme tout à l'heure pendant le déjeuner, semblait absente, fit un effort pour rentrer dans la conversation.

— Je ne m'explique pas comment cette femme, qui est Allemande, s'exhibe en ce moment à Paris ?

— Elle n'est pas la seule, à ce qu'on assure, dit Trévoux.

— Madame, reprit Guilloux, le traité de Versailles a fait des habitants du Finsburg de paisibles Danois, donc nos amis. Au surplus, soyons justes : Hilda a toujours eu pour la France une galante prédilection, et on doit savoir gré au duc son mari d'avoir nettement refusé de porter les armes contre notre pays. Il a failli lui en cuire, et, à un certain moment, il a dû se réfugier en Suisse.

Sans trop s'expliquer pourquoi, Trévoux ressentait une gêne étrange à cette démonstration précise d'un cas féminin, précise comme une fiche médicale. Fils de famille, élevé par une mère mondaine mais irréprochable, il s'était engagé à seize ans, passant du collège à la guerre, puis de la guerre à l'occupation, officier fervent comme il avait été studieux élève. Encore pieux et pratiquant, l'amour n'était pas seulement, pour lui, une crise sensuelle, mais une crise de conscience. Il ne savait rien de la vie, mais, intelligent et artiste, il savait qu'il n'en savait rien. Et il savait qu'il importe de savoir. Les propos de Guilloux suscitaient en lui une curiosité méprisante.

— Et quels sont, demanda-t-il, les Parisiens que cette personne a distingués?

— Ils ne s'appellent pas légion, bien qu'elle ait souvent comblé des militaires, mais ils pourraient s'appeler Comédie-Française, École des Beaux-Arts, Conservatoire, Institut. L'âge du sujet n'est pas un obstacle; pourtant elle préfère les trente ans d'un Genaz. A Paris, elle a eu pour sujets un maître du bistouri comme Decanet, ce roué de Mercueil, qui l'a courtisée juste le temps de documenter un de ces bouquins à clef où il excelle, et tout récemment ce jeune compositeur que vous avez connu, madame (il s'adressait à la comtesse), Frédéric Dugor, dont elle a bouleversé le charmant ménage, et qui, après avoir pensé se tuer, a dû faire deux ans de maison de santé pour retrouver l'équilibre...

— Elle est donc méchante? dit Trévoux.

Ce fut Albine qui répondit :

— Oh! nullement!

— La comtesse a raison. Hilda n'a pas pour deux sous de méchanceté, comme on dit. Mais il faut imaginer le bouleversement qu'apporte dans un intérieur d'artiste l'amour d'une Hilda! Ignorante des réalités pratiques, comme la plupart des personnes royales, elle ne s'inquiète jamais des ressources de ses partenaires. Elle trouve tout naturel qu'un Frédéric Dugor lui offre une perle de trente mille francs qu'elle a admirée avec lui rue de la Paix, ou loue pour elle un palais à Venise. C'est la ruine qui a détraqué le pauvre garçon. Elle l'a su après ; elle en a eu un vif chagrin... Et depuis cette triste aventure, on m'a assuré que Mme Lelièvre est chargée, au cours des préliminaires, de s'informer aussi exactement que possible des ressources de l'élu. C'est comique et touchant.

— Si elle l'a renseignée sur les ressources de Ramon Genaz, dit en riant Berthe Lorande, elle est bien fûtée.

— Rien n'est plus sot, plus borné que Mme Lelièvre, répliqua Guilloux. D'ailleurs, qui donc à Paris, en ce moment, met en doute la fortune de ce brillant exotique, dont personne ne connaît même le vrai pays d'origine? Il a un petit hôtel à Passy, où il reçoit somptueusement, une auto de cent mille francs, beaucoup de cheveux noirs rejetés en arrière. un masque et un teint d'hidalgo, et il danse... Ah! çà, pas moyen de lui contester ce mérite... Il danse comme jamais on n'a dansé depuis Vestris.

— Enfin, dit la comtesse, c'est un professeur de danse, et rien de plus.

— Il s'en défend. De fait, il n'a pas d'heure de cours, il ne va pas en ville sur commande, on ne saurait dire ce que coûte une de ses leçons. Quand on le supplie, quand on le conjure de daigner communiquer à autrui un peu de sa maîtrise, si le suppliant ou la suppliante en valent la peine, il consent parfois. Mais il n'est pas question d'argent.

— Seulement, dit Berthe, il propose ensuite une affaire admirable... un bibelot de cinquante louis qu'il fait payer dix mille francs, et on en passe par où il veut.

— Je vois que vous êtes renseignée, dit Trévoux.

— La chose est arrivée à ma petite amie Courtessin... Voilà mon renseignement. Mais ne trouvez-vous pas que nous avons suffisamment parlé de ce jeune couple?

— Non, madame, fit Guilloux, avec ce rebondissement offensif qui lui était naturel, dès qu'une critique amicale légère piquait son amour-propre de causeur. Nous n'avons pas tiré la morale de cette fable ou plutôt de ce conte galant : « la Grande-Duchesse et le Danseur ».

Berthe et Albine, qui connaissaient Guilloux par le menu, échangèrent un de ces coups d'œil qui leur servaient de télégraphie secrète. Trévoux questionna :

— Il y a une morale?

— Voilà la morale, fit le diplomate. Hilda est ce que Mercueil appelle une « don Juane », et il sait fort bien que c'est un mot poussé comme un cham-

pignon, étymologiquement indéfendable, mais épatant tout de même, parce qu'il dit tout ce qu'il veut dire, et qu'il cingle comme un coup de fouet. Hilda est une don Juane : elle a passé outre la morale des sexes, elle s'est satisfaite dans le plaisir aussi ingénument, aussi cyniquement, si vous voulez, qu'on se satisfait à table, à beaucoup de tables. Elle a appelé ça aimer. Parfait ! Mais voici que, ayant passé de peu la quarantaine, elle s'aperçoit aujourd'hui qu'aimer c'est autre chose.

Il se leva comme pour parler de plus haut et, la main droite sur le bord de la cheminée, continua :

— Ramon Genaz n'est plus pour elle un divertissement purement physique comme furent le grand-duc, le capitaine aux écuries, tant d'autres... Ni même un divertissement de corps et d'esprit comme Mercueil, Dugor, Decanet, snobisme intellectuel et joie des sens mêlés. Son danseur aux cheveux bleus et aux paupières de bistre, elle l'aime... Oh ! j'ai des intelligences dans la place, pas chez elle... chez lui : voilà pourquoi je suis tellement sûr... Le malin danseur l'appelle « ma souveraine » et joue l'extase devant cette face de jument à crinière d'or ; il la comble d'attentions et de présents, mais, — ceci est le bouffon en attendant le tragique, — il se défend d'elle comme une jeune fille timide, au nom du respect et au nom de l'amour. Minos, déférent et pudique : concevez l'effet sur cette Pasiphaé ! Bref, elle l'aime ; elle connaît enfin le besoin impérieux de la présence, l'obsession, la jalousie, l'inquiétude. Elle est bouleversée : elle souffre, et la souffrance

fait luire devant son rêve un bonheur inouï. Pour celui-ci, elle se revoudrait vierge. Elle entrevoit la béatitude de consacrer sa vie à un être unique, de tout lui sacrifier...

— On a déjà vu cela chez des princesses, fit Trévoux.

— On le reverra... Bref, l'amour absolu se révèle à Hilda de Finsburg pour la première fois, au lendemain de la quarantaine. Et avec lui surgit, barrant la route, cette bonne vieille loi morale, qu'elle croyait avoir supprimée depuis vingt ans... La loi morale, c'est la vieille idole de pierre, c'est la statue du commandeur pour la « don Juane ». Elle s'écroule toujours sur elle et l'écrase. Lisez l'histoire... Mais je deviens ennuyeux, je le sens. Pardonnez-moi. A m'écouter discourir, j'ai oublié l'heure. Voilà déjà vingt minutes que le directeur politique m'attend au quai d'Orsay.

C'était sa manie d'ironiser sur lui-même, parade préventive contre l'ironie des autres. A vrai dire, depuis qu'abandonnant l'anecdote il s'était lancé dans des développements à prétention philosophique, il sentait son auditoire quelque peu rebroussé... Au milieu d'un silence assez froid, il baisa les mains de la comtesse et de Mme Lorande.

— Je vous emmène comme c'était convenu, Trévoux, dit-il. Vous m'avez dit que vous aviez affaire aux Colonies?

— Oui, répliqua l'officier après avoir cueilli un consentement dans les yeux de Berthe. Puisque vous êtes pressé, laissez-moi quai d'Orsay.

Ils quittèrent ensemble le salon, suivis par le regard des deux femmes.

— Vraiment, fit la comtesse, après un court silence, il est délicieux.

— Guilloux?

— Ce bavard? ce faux ironiste? Non pas! Il y en a un ou deux comme ça par ambassade, dans toutes les capitales d'Europe. Je parle de Trévoux.

— N'est-ce pas qu'il est charmant ? répliqua Berthe.

D'un mouvement d'envol, vraiment le mouvement de la mésange qui saute d'une branche à une autre, elle vint s'asseoir sur un pouf à côté de la bergère où était Albine. Elle prit ses longues mains dans les siennes, et, les rapprochant sur les genoux de la comtesse, posa son menton dessus, les yeux levés, offrant sa figure rayonnante d'un souriant génie.

— Tandis que ce beau parleur nous imposait ses improvisations méditées, dit-elle, j'ai souffert parce que j'ai compris que Jean souffrait. C'est un tel cœur de cristal! Si droit! si confiant!... Il sentait obscurément qu'on voulait nous éclabousser un peu, toi et moi, et il a pour moi tant de respect.

— Mais, petite Berthe, dit Albine en souriant, tu mérites tous les respects.

— Il me semble bien, fit-elle avec une naïveté exquise. J'ai été mariée six mois à un mari qui... passons! Depuis la séparation j'ai observé la chasteté d'une moniale. Et ma réputation est équivoque! Qu'est-ce qu'il leur faut, mon Dieu?

— Il faut moins de beauté, moins de génie, moins de succès... Dieu! que tu es belle aujourd'hui! ajouta la comtesse, en éloignant un peu d'elle, de ses deux mains sur les épaules, le buste fragile de Berthe, et en contemplant ses traits comme on regarde à loisir une belle miniature, un émail de prix. Il y a en toi un éclat pathétique qui n'y était point avant, il y a un mois, quand cet enfant n'était pas encore revenu du Rhin et que tu gardais de lui le souvenir d'un adolescent.

Un grand soupir gonfla le sein de Berthe Lorande, et ses paupières s'abaissèrent avec une pudeur vraie.

— Ah! reprit la comtesse, j'ai calomnié tout à l'heure l'esprit de ce Guilloux. Quelle affreuse perspicacité! Ce n'est pas au hasard qu'il a commenté l'apparition tardive de l'amour absolu dans la vie d'une femme depuis longtemps affranchie. Il voulait nous épouvanter l'une et l'autre.

Berthe rouvrit tout grands ses yeux, où une surprise sincère apparut.

— Qu'il ait parlé pour moi, c'est certain. Il voit bien que Jean et moi... Mais pour toi?

— Pour moi aussi. As-tu remarqué, pendant le déjeuner et tout à l'heure, ici, qu'en causant avec nous du *Celtic's* et de la soirée de samedi, il a nommé tout le monde, daubé sur tout le monde, et qu'un seul nom n'a pas été prononcé par lui, justement celui de quelqu'un qui était assis à la même table que lui, qui était son invité, qui est son copain de guerre, à lui?

— Monsieur... comment donc? Valgrenier?...

— Roger Vaugrenier. Guilloux attendait que je lui en parle la première, que je lui demande des renseignements, que je marque ma curiosité. Mais j'ai tenu bon, comme lui.

— Il ne suppose pas que tu sois l'amie de ce passant?

— Non, mais sans doute le passant lui a parlé de moi, l'a interrogé. Il a su que je dois le recevoir aujourd'hui.

— Ah! tu dois?...

— Oui. A quatre heures.

Berthe Lorande se remit sur ses pieds avec une prestesse gracieuse d'acrobate; elle consulta l'hexagone de diamants qu'un ruban en mailles de platine fixait à son poignet menu, puis la pendule Louis XVI sur la cheminée, cadran d'albâtre entre deux amours dorés.

— Il va être quatre heures, fit-elle. Je te laisse.

Albine se leva à son tour. Elle était à ce point la plus grande que, debout auprès de son amie, elle sentit monter à ses narines l'odeur corsée des cheveux roux.

— Viens à l'Opéra, ce soir, lui dit-elle. Je ne voudrais pas être seule.

— Entendu.

Elles marchèrent de front, silencieuses, traversant un grand salon assez obscur. Elles s'arrêtèrent à la double porte de celui-ci, qui donnait sur l'escalier de l'hôtel.

— Oui, murmura Berthe Lorande comme si elle se parlait à elle-même... Voir naître la passion dans un

cœur humain... le pénétrer ainsi peu à peu jusqu'à ses derniers replis, car tous les masques tombent quand on aime... C'est le beau voyage d'aventure. Et tu vas le faire une fois de plus! La vie ne vaut d'être vécue que pour de tels voyages. Heureuses celles qui abordent... Moi... jamais...

— Jamais?

— Tu le sais bien! j'aime l'amour éperdument, et j'ai dépéri de ne trouver à l'amour aucun support humain. Ils disent que je suis coquette et barbare : nul n'est plus sincère que moi ; je ne demande qu'à m'accorder. Mais on dirait que je suis exilée d'une planète où résident mes vrais pareils, les hommes de la femme que je suis... Une apparence me trompe un instant ; puis l'évidence s'impose. Je vois des hommes pour les autres femmes, non pour moi. Saulnois, par exemple.

— C'est fini?

— C'est fini de mon côté, bien sûr! Lui s'efforce encore.

Elles ne dirent plus rien, debout l'une devant l'autre, un long moment. Berthe rompit le silence.

— Te rappelles-tu, fit-elle presque à voix basse (et ses yeux pers demeuraient immobiles, comme si elle suivait au fond de sa mémoire le dessin d'un souvenir), te rappelles-tu le couvent de Maorta?

— En Corse, quand nous revenions de notre croisière en Méditerranée?

— La chapelle?

— Oui... Les deux nonnes qui priaient devant le Saint-Sacrement exposé... L'une cachait sa

figure dans ses mains. L'autre avait un beau visage jeune, qui reflétait l'illumination blanche de l'hostie.

— Tu m'as dit en sortant : « J'ai senti le frôlement d'aile de l'ange! Un jour, je reviendrai ici. »

Albine sourit.

— On dit ces choses-là en sortant d'une chapelle recueillie, dans un paysage émouvant. Pour le moment, j'avoue que je ne songe guère à la retraite. Mais toi? qu'est-ce qui ramène ta pensée à Maorta? Ta vieille bonne Clarisse est-elle en train de te convertir?

— Non. La piété de Clarisse est discrète. Elle se contente de prier pour moi. Mais Trévoux a été élevé pieusement. Il a encore un directeur de conscience.

— Tu seras la plus forte, si tu l'aimes vraiment. Seulement, l'aimes-tu?

— Je tremble de découvrir qu'il n'est pas non plus de ma planète, répliqua-t-elle, retrouvant son rire puéril... Pourtant, cette fois, il y a en moi quelque chose de nouveau.

— Quoi?

— L'effacement soudain de ce qui n'est pas lui.

Albine insista, grave et attentive :

— Et encore?

— Le désir de ne pas le quitter, de n'être à aucun moment libre de lui.

— Et encore?

Elle murmura très bas :

— La douleur de n'être point de son âge, de ne pas pouvoir donner toute sa vie. Les années vécues avant

semblent des années perdues. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Albine ne répondit pas. Elle se pencha sur Berthe, la prit dans ses bras, l'embrassa deux fois.

— A ce soir, fit-elle.

— A ce soir.

III

— Qu'êtes-vous devenu depuis samedi ? Avez-vous continué à fréquenter les dancings?

— Oh ! Dieu... non ! Je m'y étais laissé traîner par Guilloux.

Albine avait repris sa place dans la bergère auprès du feu. Vaugrenier était assis en face d'elle : un pouf bas les séparait, celui-là même sur lequel Berthe Lorande s'était posée tout à l'heure, comme aux genoux d'Albine. Vaugrenier portait un complet de cheviote bleue évidemment coupé par un tailleur militaire, des gants brun foncé, de forts brodequins très bien cirés, une cravate de grand magasin. Mais la noblesse de son visage, la force tranquille de sa structure, le paraient cependant d'une élégance étrange que toute femme raffinée eût reconnue. C'étaient ses vêtements qui avaient tort, pas lui. Ulysse, sortant des roseaux en son accoutrement de feuillages, n'apparaît point risible à Nausicaa.

Entre les bras dorés des deux amours, la pendule d'albâtre marquait quatre heures dix.

Ayant dit : « Je m'étais laissé traîner par Guilloux », Vaugrenier s'était tu subitement. La comtesse, qui

ne le quittait pas des yeux, devina qu'il avait ravalé des mots de critique violente qui lui brûlaient les lèvres. Elle dévia la causerie.

— D'ailleurs, vous devez être un homme très occupé. Avez-vous déjà une clientèle à Paris?

— Non. Quelques amis d'autrefois, quelques étrangers amenés par Guilloux, qui vraiment est obligeant et adroit. D'autre part, j'examine des propositions de médecin de quartier, qu'une agence m'a transmises. Il y en a une qui me tente assez, parce que le médecin me laisserait son appartement... Rue Montparnasse, dans le XIVe arrondissement.

Tout en parlant il pensait : « Pourquoi est-ce que je lui dis cela? C'est idiot. Et d'ailleurs, pourquoi suis-je venu? »

Presque rien n'échappait à Albine, de ces fluctuations de pensée. Elle jugea qu'il fallait le laisser quelque temps encore à son embarras et se contenta de répondre par un signe de tête qui marquait l'intérêt. En se gourmandant intérieurement de ne pas oser se taire, Vaugrenier reprit :

— Alors... n'ayant guère de clients, et me souciant peu des plaisirs de Paris, je consacre à travailler pour moi le loisir que me laissent toutes ces démarches ennuyeuses.

— Des études de laboratoire?

— Pas en ce moment. Un livre.

— Oh! fit la comtesse en marquant un intérêt sincère, sur quoi?

Il allait le dire, quand une pudeur soudaine figea

les mots sur ses lèvres. Non... pas possible dans ce boudoir « dix-huitième », tête à tête avec cette élégante créature, d'énoncer même le titre du manuscrit sur lequel il peinait chaque jour avec une sorte d'ardeur rageuse.

— Une question purement médicale, et qui n'intéresse que les spécialistes.

Malgré son grand esprit, Albine était femme et curieuse. Que pouvait bien être l'inavouable titre de ce mystérieux bouquin? Elle faillit insister, mais elle ne commit pas cette maladresse et affecta l'indifférence.

— J'ai, reprit-elle, beaucoup parlé de vous hier au soir avec quelqu'un qui vous connaît et qui vous estime. Chez les Artaud de Léon. Pas ceux du faubourg Saint-Honoré... ceux de la rue Saint-Dominique.

— Je ne connais d'Artaud de Léon dans aucun faubourg et dans aucune rue, coupa sèchement le médecin.

Et intérieurement il pensait : « Qu'est-ce qui me prend d'être désagréable? Elle est charmante et pleine de bonne grâce. » Albine n'accusa pas le coup et poursuivit :

— C'est le général Helgot Desmarais, votre chef, notre chef des Flandres...

Le visage de Roger s'anima.

— Un vrai chef, dit-il. De la tête et du cœur. S'il y en avait eu beaucoup comme cela!...

Il ne dit pas ce qui se serait passé.

— J'ai appris par lui sur vous, reprit Albine, beau-

coup de choses que j'ignorais... L'affaire du Moulin-Corbin, l'incendie du poste de secours n° 203, le sauvetage du brigadier à la sape du Caméléon... Le général, qui s'y connaît, a prononcé le mot d'héroïsme.

— Madame, interrompit brusquement Vaugrenier (et toute sa timidité parut soudain tomber de lui comme un manteau que le vent arrache, et il reconquit l'aisance, l'autorité, je ne sais quelle grâce violente), je vous en prie, laissons ce sujet. Je n'ai jamais été héroïque; jamais je n'ai voulu l'être. J'ai fait la guerre comme le plus stupide de nos paysans l'a faite, parce que j'ai été mobilisé. On m'a dit : allez là! j'y suis allé; faites ceci! je l'ai fait. Si j'avais refusé, j'aurais été fusillé. Quelques-uns l'ont été pour de tels refus, que je regarde comme bien autrement héroïques. Maintenant, que j'aie subi, à certaines heures, l'entraînement collectif de la guerre, que j'aie senti dans l'action s'annihiler en moi la raison lucide et s'anesthésier l'instinct de la conservation, c'est possible! La bataille vous grise comme l'alcool ; est-on brave parce qu'on est ivre? Ce genre d'héroïsme est commun à l'homme et à la plupart des animaux :j'ai eu une jument héroïque, à Vauquois. Il n'en demeure pas moins qu'à toutes mes heures de sang-froid, avant, pendant et après la guerre, je n'ai pas varié dans la haine, dans l'horreur que la guerre m'inspire. Je la trouve détestable et infâme. Une seule campagne, je la ferai volontiers : celle dont l'objectif serait de tuer les misérables qui rendent la guerre possible, qui la préparent, qui rêvent de la faire encore!

Albine observait le jeune homme, qui parlait maintenant sans la voir, sous une impulsion passionnée. Ainsi ne pouvait-il apercevoir une sorte de complaisance, à la fois admirative et un peu ironique, qui dessinait à peine un sourire sur les traits de ce beau visage. Comme il reprenait haleine, elle murmura seulement :

— Oui, la guerre est affreuse.

— Moins encore que ce qu'elle fait pousser après elle, murmura Vaugrenier, de plus en plus âpre. J'aime mieux notre guerre que ce qu'on appelle notre paix. « Les horreurs de la paix! »... Voilà un titre, pour un pamphlet à la Paul-Louis Courier! Je les ai vues samedi dans cette cave du *Celtic's*, les horreurs de la paix; je m'en suis empli les yeux. Ce mélange de jouisseurs, d'intellectuels, de nobles, de ruffians et de filles... Cette pluie d'or pour des plaisirs de Peaux-Rouges et des mangeailles de cantine, alors que des maisons françaises sont en ruines et que des peuples ont faim. Ce culte grotesque pour des souverains de carton, pour des acrobates comme Links, pour de prétendues femmes du monde qui ne sont que des courtisanes, pires que les professionnelles, et qui n'ont même pas pour excuse la jeunesse et la pauvreté...

La salive et le souffle lui manquèrent. Il s'arrêta net. Albine, devenue grave, pensait : « Guilloux a fait son ouvrage ordinaire, mais pourquoi ce que me dit cet enfant passionné me fait-il tant de peine? » Sur son cœur si libre et si ferme, elle avait senti peser un deuil. Dans le silence qui suivit, tous deux

se regardèrent. Vaugrenier ne put se méprendre à l'expression douloureuse qui transparaissait sur ce visage immobile. Et tout à coup tomba son ardeur coléreuse : il se détesta pour avoir causé du mal à un être qui l'avait soigné de ses mains, qui, le retrouvant, lui avait marqué de la sympathie, et contre lequel il s'irritait à cause même de son attrait.

— Vous avez, dit simplement Albine, des jugements bien durs et bien absolus.

Elle exerçait sur elle-même une maîtrise trop inflexible pour laisser échapper des larmes : mais les larmes retenues, gonflant leurs sources mystérieuses, changeaient son regard, et même, de façon tout juste perceptible, le dessin de ses yeux. Or, le fougueux théoricien qui l'affrontait était de ces hommes qui ne peuvent, sans fléchir, voir pleurer une femme, comme il n'avait pu, malgré sa haine de la guerre, voir le danger sans foncer dessus. Et tout son cœur, tout son être, étaient faits de ces contradictions.

Il se mit à balbutier, au hasard des mots qui lui venaient :

— Je dis cela... vous comprenez, madame... parce que nous en causons. Autrement... cela ne m'occupe guère, et cela ne me regarde pas. Je n'y connais rien. Et je ne veux pas dire du tout qu'on ait tort d'aller au *Celtic's*. Mme Saulnois, qui est une femme extrêmement respectable, assure Guilloux, y était bien...

— Et si une femme aussi respectable que Mme Saulnois peut dîner au *Celtic's*, dit Albine,

à plus forte raison mes amies et moi-même, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, je me suis mal exprimé, je voulais dire...

Il ne trouva pas ce qu'il voulait dire, se tut, devint tout rouge. Mais il ne pouvait détacher son regard du visage d'Albine, anxieux de la voir rassérénée. Elle le contempla un long moment, sans nulle colère. Elle avait trop l'expérience des hommes et de son pouvoir pour ne pas être certaine que la brutale maladresse de Roger, dont il souffrait lui-même à présent, les avait mieux approchés l'un de l'autre que dix conversations correctes selon la formule mondaine. Voilà qu'il était tout désemparé devant elle, alors qu'elle avait reconquis son sang-froid. Elle lui dit doucement :

— Pour qu'un homme de votre âge, de votre force de corps et d'esprit, et dont Helgot Desmarais pense ce qu'il pense, pour qu'un tel homme ait des sursauts de colère aussi violents et tant de rancune exaspérée, il faut qu'il ait lui-même souffert de la vie, de l'injustice de la vie.

— J'en ai souffert, murmura Roger Vaugrenier.

Mais cet aveu même, comme par le jeu d'un réflexe, piqua aussitôt son amour-propre. Il avait horreur de se plaindre et d'être plaint.

— J'en ai souffert, continua-t-il (et son verbe reprit peu à peu sa sonorité agressive) à peine plus que tout le monde. Juste assez pour être averti que la société n'est pas parfaite, et que seuls ceux qui en profitent peuvent l'admirer en bloc. Je suis un

enfant naturel. Ma mère, institutrice en Angleterre, a été séduite, je crois, par le père de son élève, gentleman respectable. Mon nom est celui de ma mère! Oh! je ne prétends pas que ce soit là un accident effroyable : nous n'en sommes plus au temps de Dumas fils; ma bâtardise ne m'a jamais entravé. Un homme de cœur, un médecin anglais, qui était l'ami discret de ma mère, s'est chargé de mon éducation... car ma pauvre maman est morte quand j'étais encore très petit. Je n'ai donc ni à me plaindre ni à me louer de la destinée. Je suis dans la moyenne. Les hommes m'ont fait du mal et du bien, plus de mal que de bien, naturellement. Je n'en veux même pas à ceux qui m'ont fait du mal, par exemple à mon père que j'ignore. La société étouffe dans des lois absurdes; il en résulte une bousculade où les petits et les faibles sont écrasés par les forts et les gros. C'est tout simple.

— Mais vous croyez qu'on peut changer ces lois dit Albine, très attentive.

— Certes, puisqu'on a pu les faire et les imposer.

— Par exemple, en punissant sévèrement la séduction d'une jeune fille sans défense?

— Punir? aggraver le poids des lois? Jamais! jamais!... Nous crevons de trop de règles, de trop d'entraves. Lisez-vous saint Paul, madame? Saint Paul a très bien vu que c'est la loi qui crée le délit; il ne s'est pas gêné pour le dire aux pharisiens de son temps. Si mon père et ma mère s'aimaient, ils ont eu mille fois raison de s'appartenir, quelles que fussent leurs conditions réciproques! C'est la loi

imbécile et funeste, la loi pharisienne de la morale des sexes, loi qui ne s'appuie sur rien, sinon sur l'égoïsme et la cupidité, qui a fait un crime de leur acte libre et légitime.

— Je suis sûre, dit Albine, que votre livre est là-dessus.

— Oh ! vous l'avez deviné?...

— On ne parle avec tant de chaleur et de précision que des sujets pour lesquels on se passionne. M'en direz-vous le titre, à présent?

— Oui, cela s'appelle : *Contre la Morale des Sexes.*

Ces mots qui, tout à l'heure, s'étaient arrêtés dans sa gorge, il semblait maintenant tout naturel à Roger de les dire. Cependant leur résonance même, dans ce salon, tête à tête avec une femme, le gêna.

— Excusez-moi, madame, fit-il, de vous parler de ces choses... Je vous l'ai dit, je suis tout le contraire d'un mondain. Je suis un homme d'étude, et au besoin, peut-être, d'action. Mais je sais que je suis gauche et ennuyeux. Pardonnez-moi.

La comtesse sourit. Les femmes restées tardivement belles et sensibles, lorsqu'elles s'éprennent de jeunes hommes, mêlent à l'amour un profond sentiment maternel. Les derniers mots du médecin émurent en Albine cette sensibilité attendrie. Elle eut envie de prendre ce grand garçon dans ses bras, de le consoler, de le calmer. « Comme il est attachant! » pensa-t-elle.

— Gauche, répondit-elle, vous ne l'êtes nullement. Vous êtes violent et brusque, ce n'est pas la même

chose. Quant à être ennuyeux, vous êtes tout le contraire : les passionnés blessent parfois... (elle fit une courte pause), ils n'ennuient jamais. Ce que vous dites sur les lois, en général, et particulièrement sur celles qui régissent les rapports des hommes et des femmes, c'est peut-être la vérité. Mais les hommes ont fait les lois : à eux de les changer ou de les détruire. Nous autres femmes, condamnées à subir des lois que nous n'avons ni faites ni même acceptées, et qui par conséquent n'obligent point notre conscience, nous avons toujours usé vis-à-vis d'elles des moyens de défense qu'ont les faibles contre les forts. Nous n'avons pas résisté de front ; nous avons tâché d'accorder les exigences de notre cœur avec le respect des règles sociales... Oh ! ce n'est pas très reluisant, je le sais. Mais entre ce compromis et l'esclavage moral, nous n'avions pas le choix.

La porte s'ouvrit à ce moment et livra passage à un valet de pied qui apportait le thé, tout servi sur un guéridon mobile. Il le déposa provisoirement. Puis il vint ôter le pouf entre Roger et Albine et le remplaça par le guéridon. Ces préparatifs suspendirent l'entretien. Roger pensait :

« Tout ce que m'a raconté Guilloux est donc exact. Fille de Pierre de Mestrot, gentilhomme artiste, et d'un modèle ; adolescence libre, voyage suspect à l'étranger, dès dix-huit ans, avec une amie douteuse, cette Henriquette Dupont qui lui enseigna la peinture. Au cours de la randonnée, mariage soudain avec un grand seigneur moldave, le comte Anderny, mort depuis... Veuve, des années galantes à Paris et en

Europe. C'est ce qu'elle appelle un compromis entre les exigences de son cœur et les règles sociales. Elle ne joue pas à la vertu avec moi. Elle a du cran! c'est bien... »

Ainsi songeait-il... Mais, ténèbres intérieures! Pourquoi l'aveu d'Albine, si hardi dans sa forme discrète, crispait-il douloureusement les fibres de son cœur?

Quand l'homme en livrée eut quitté le salon, Albine tendit un verre de porto à son hôte et se versa une tasse de thé. Les répliques d'usage, offres, refus, remercîments, voltigèrent autour des accessoires. Aucun des deux adversaires ne perdait un geste de l'autre. Roger scrutait le visage, la chevelure, le col largement ouvert sur les épaules et la poitrine de Mme Anderny, les bras à demi nus, les mains... D'aussi près, et malgré une bizarre envie jalouse qu'il avait de repérer les marques de l'âge, il n'en trouvait aucune et s'en irritait presque, comme d'une impénétrable énigme.

« Guilloux prétend qu'elle s'est fait remodeler le visage aux États-Unis par un chirurgien génial... Si c'est vrai, voilà un beau travail. Mais ce n'est pas vrai. Elle est simplement un magnifique spécimen humain, qui a tendu toute son énergie et use de tous les moyens que donne l'argent pour conserver sa beauté. »

Il remarqua qu'elle n'avait pas effleuré les gâteaux et qu'elle ne sucrait pas son thé.

« Avec l'hygiène moderne, une femme de plus de

quarante ans, comme celle-ci, peut gagner dix ans d'apparence sur la précédente génération... »

Ainsi ratiocinait-il, quand soudain son regard d'observateur critique rencontra celui d'Albine. Il se sentit deviné, il en eut honte. Dans les larges yeux bruns qui accueillaient les siens, nulle duplicité, nulle coquetterie : on y lisait au contraire, comme à fleur des prunelles, cette intense volonté de plaire, de capter, qui rend la maturité d'une femme éprise presque irrésistible pour un très jeune homme. Une vague de bonheur souleva la poitrine de celui-ci. La vanité de ses propres theories, la misère de son propre orgueil le choquèrent, et soudain il eut peur que la présente réalité fût mensongère, il eut peur de se leurrer... Quel attrait pouvait-il bien exercer, chétif toubib, sans argent, sans notoriété, sans élégance, sur cette créature exceptionnelle, riche, belle, reçue partout malgré les cancans de Guilloux, courtisée par des rois et qu'un duc anglais avait voulu épouser l'an dernier ?... Il est vrai que d'autres femmes, déjà, l'avaient distingué, lui Vaugrenier, qui pourtant se jugeait sans beauté. Il avait cueilli ainsi des fortunes subites, qu'il avait d'ailleurs toujours maladroitement gâchées... Pour la première fois de sa vie, il voulut plaire, enflammer le désir d'une femme.

Avec sa science du cœur des hommes, la comtesse Anderny démêla ce trouble ; elle mesura le pouvoir qu'elle exerçait déjà. Elle ne douta plus de l'avenir. L'adversaire aurait encore de méchants retours, des sursauts ombrageux ; il essaierait encore de se débattre

et se ferait mal en se débattant ; mais chaque fois, après, il serait moins capable de s'affranchir. Car, malgré ses grands airs de justicier, Albine le devinait sensible à l'extrême. D'autres contradictions de sa nature lui apparaissaient : « Il a un tempérament de croyant et une morale de décroyance ; la nature a mis en lui tous les scrupules bourgeois, et il s'entraîne au nihilisme depuis l'âge de raison. » Ah ! c'était contre cette nature qu'elle avait à lutter, non contre les doctrines ! La difficulté prévue de la conquête suscita en elle une sorte de souhait éperdu, un souhait vraiment idéal, où la chair ne participait point : le besoin de courber tendrement une volonté rebelle. Toutes ces pensées, les deux combattants les agitèrent tandis qu'ils se reprenaient à causer ensemble selon la règle du jeu mondain, fatigués de la passe d'armes de tout à l'heure et d'accord, implicitement, pour ne pas la recommencer. Le dangereux thème de la guerre écarté, il ne leur restait comme sujet d'entretien que le groupe restreint de leurs relations communes. Ils l'abordèrent avec cette ironie aisée qui est la formule ordinaire de semblables conversations. Albine observa que Vaugrenier tenait sa partie sans effort.

— Le professeur m'a paru trop satisfait de lui-même, disait-il. Il est pourvu d'un certain don verbal, mais l'esprit reste un peu court. La femme est supérieure.

Il parlait des Saulnois.

— Vous avez bien jugé, répondit Albine. Ma petite-cousine Jeanne de Gueyze est exceptionnelle-

ment douée; son caractère vaut son intelligence; le succès de son mari est une œuvre bien à elle. Mariage d'amour. La jeune fille de province, noble et pauvre, épousant le professeur de philosophie du lycée. En ce temps-là, Albert Saulnois commençait de fabriquer de savants bouquins intitulés : *Infini et Infinité*, que personne ne lisait. Elle l'a mis au pas. Elle lui a inspiré sa série : *Psychologie d'une Province française*, qui s'est vendue comme un roman. Elle l'a présenté dans la meilleure compagnie. Il est devenu le philosophe des gens du monde. Il est des Sciences morales; elle le fera entrer sous la Coupole. Leur maison est simple, mais très agréable.

— Guilloux prétend que le ménage n'est pas des plus solides.

Albine s'anima.

— Guilloux! Vous prenez au sérieux les potins de Guilloux, qui ne pardonne pas à la société les deux ou trois mariages brillants qu'il a manqués lui-même?

Plus calme, elle reprit :

— Jeanne Saulnois est une épouse fidèle, elle n'aime que son Albert; on dirait qu'elle ne voit pas les autres hommes. Votre ami Guilloux est en train d'en faire l'expérience; c'est ce qui remue sa bile. Toutes ses grâces de séducteur, toutes ses roueries de diplomate échouent contre la tranquillité conjugale de cette blonde potelée. Alors, en ce moment, il tente une diversion et tâche d'exciter la jalousie de ma cousine contre

son mari en publiant partout qu'il la trompe.

— Mais ceci est vrai, du moins?... La jolie Mme Lorande?

— Encore du Guilloux! interrompit Albine. Saulnois a eu quelques aventures dans le monde; il y a à Paris des femmes qui s'éprennent des célébrités en série. Mais pour Berthe Lorande : écoutez-moi, monsieur Vaugrenier, et regardez-moi dans les yeux. Berthe Lorande est mon amie. Je la connais depuis son premier livre, lorsque Paris découvrit un grand écrivain dans cette ravissante fille d'un petit mercier de Jouy-en-Josas. Sa vie m'est aussi familière que la mienne. Eh bien! je vous affirme que Mme Lorande n'a jamais eu recours au fameux compromis entre les mœurs et les lois, et qu'il n'est pas de femme plus honnête.

— Cependant, Saulnois...

— Saulnois s'en est toqué, comme bien d'autres, et il en est pour ses hommages. Ignorez-vous que Berthe est irrésistible, quand il lui plaît?

— Guilloux lui reproche de s'y plaire trop souvent.

— Reproche-t-on au diamant de jeter des feux? Berthe Lorande est le plus magnifique foyer d'éloquence, de lyrisme, de passion... La flamme et la chaleur de ce foyer attirent les hommes et les femmes; les hommes se brûlent. Est-ce la faute de Berthe? D'ailleurs, vous la jugerez par vous-même, car je veux que vous la connaissiez. J'arrangerai un petit déjeuner, ici, avec elle et mes amis Trévoux, mère et fils, qui sont charmants l'un et l'autre.

Encore une fois, ne froncez pas vos gros sourcils et ne remontez pas le ressort de votre misanthropie. Fréquenter Maurice de Guilloux, c'est bien, mais ne fréquenter que lui... vous deviendriez enragé. Un homme de votre âge et de votre mérite ne doit pas s'isoler. Avez-vous donc si peu de foi dans vos doctrines que vous n'osiez pas les confronter avec la vie?

Roger, se levant lentement, répondit d'un air soucieux :

— Bien franchement, madame, et doctrine à part, je sens que tout m'éloigne d'une société comme la vôtre. Ma pauvreté, mon origine, mon caractère.

— Voilà des mots de romans! La société la plus riche de Paris se dispute les hommes de votre espèce, sans lesquels elle périrait par ennui, par disette d'idées. Et elle sait bien qu'elle reste leur débitrice! Pour la naissance... je suis moi-même une enfant reconnue, née d'un modèle parisien; je n'en ressens aucune vergogne, et je vous assure que cela n'a jamais fermé une porte devant moi... Enfin, puisque vous voulez absolument qu'on vous le dise, vous êtes un homme très agréable et je vous prédis beaucoup de succès. Soyez courageux.

Ces derniers mots, qui, dans toute autre occasion et venant de toute autre personne, eussent fait cabrer l'ombrageux médecin, furent dits avec une si gracieuse intonation et parés d'une telle pudeur (il n'y a pas d'autre mot) que Roger en éprouva comme le plaisir d'une caresse inaccoutumée. Il balbutia :

— Comment n'aurait-on pas de courage, madame, quand c'est vous qui encouragez?

Elle s'était levée à son tour. Dégagés de la table à thé, ils se trouvaient face à face, tout proches l'un de l'autre.

— Madame, reprit Roger d'une voix plus basse et qui se trouait, j'ai été ridicule et incorrect au début de ma visite. Ma nature est ainsi : quand certaines idées me possèdent, je ne sais plus où je suis ni à qui je parle. Mais je partirai d'ici désolé si vous ne me dites pas que vous me pardonnez.

Une main longue se posa sur la manche foncée du complet, et, tandis que cette chose vivante et parfaite hypnotisait ses yeux, Roger entendit Albine répondre :

— Naturellement, je vous pardonne. Vous êtes arrivé ici tout fiévreux des poisons que Guilloux vous avait inoculés. L'accès était inévitable et je le prévoyais. Ce qu'il vous a dit, je ne le sais pas et je ne vous le demande pas. Beaucoup de venimeuses calomnies, sans doute, avec juste assez de vérité pour entraîner votre bonne foi. C'est si commode, ces accusations contre des femmes. Par leur nature même, elles sont invérifiables.

— Oui, dit Vaugrenier. On devrait avoir honte de les proférer et de les écouter. Je dirai à Guilloux ce que je pense là-dessus.

— Gardez-vous-en ! Que ce soit notre secret. De vous à moi, il ne me déplaît pas de bafouer ce méchant renard. Il a déjeuné ici aujourd'hui et j'ai goûté le divertissement de lire dans son jeu tout en lui cachant le mien.

Mais Roger n'entendait plus. Le contact de cette

main qui, au rythme des paroles, lui pressait le bras, bouleversait tous ses nerfs. Rien de brutal dans cet émoi : le besoin de tomber aux pieds de celle qui lui parlait ou de se réfugier contre son épaule. Malgré tout l'encouragement reçu, il n'imaginait pas qu'il pût un jour l'enlacer, approcher son visage. Il en eut de la peine. Sur le point de la quitter, saisi d'une étrange détresse, il ne trouva à dire, lui si orgueilleux et si brave, que ces mots à peine masculins, ces mots qui jaillissent de la bouche des femmes au bord du consentement :

— Vous m'abandonnerez, un jour !

Elle les attendait si peu, ces mots puérils et passionnés, qu'elle en fut remuée. Elle se recula et passa nerveusement sur ses yeux son petit mouchoir roulé en pelote. Dans un trouble égal et qu'ils se renvoyaient, on eût dit, comme par des effluves magnétiques, le tic tac de la pendule aux amours dorés leur dispensa, seconde par seconde, une minute inoubliable.

Albine se ressaisit la première.

— Ceux qui me connaissent bien, dit-elle (je ne parle pas de Guilloux), savent que je n'ai pas le cœur infidèle. A bientôt.

Elle tendit sa main, qu'il baisa, cette fois. Mais ce baiser de convention ne lui valut aucun bonheur. Elle le regardait et pensait :

« Comme tous ses gestes ont de la grâce ! Même troublé, il n'a point de gaucherie… »

Il avait déjà gagné la porte quand elle dit :

— Revenez bientôt me voir. Un coup de télé-

phone le matin... je fermerai ma porte, sauf pour vous.

Elle vit un instant repasser sur ce masque tourmenté un reflet de l'âme hostile qu'il lui avait d'abord opposée. Puis la lueur mauvaise s'éclipsa. Il baissa le front et murmura d'un ton résigné :

— Mais oui, je reviendrai. Je le sais bien!

DEUXIÈME PARTIE

I

Entre Saint-Philippe-du-Roule et l'avenue de Friedland, le faubourg Saint-Honoré gravit une courte pente, assez forte. Au milieu de la montée, sur le trottoir de droite, on remarque une porte en forme d'arche de dimensions énormes. S'appuyant de part et d'autre sur des pavillons dépourvus de style, elle donne accès dans une vaste cour. Longtemps cette cour fut encombrée de vieilles constructions disparates, poussées sur les ruines de cette petite maison dont Casanova évoque dans ses mémoires le souvenir galant. Quelques années avant la guerre, le Crédit Général acheta le tout, pour y installer le Service des titres et les coffres-forts. On ne laissa debout que l'arche massive avec les deux pavillons, et sur le territoire déblayé surgit un véritable immeuble américain, un gratte-ciel réduit aux proportions permises par notre édilité, mais pourvu

de tout ce qu'on peut nommer le confort industriel : lumière, chaleur, eau froide ou chaude en abondance, téléphonerie, fils télégraphiques spéciaux, tapis roulant, monte-charges ; enfin des ascenseurs qui furent bientôt connus dans le monde des affaires comme les plus vites de Paris ; on y éprouvait, disait-on, la sensation de voyager dans un obus.

Lorsqu'un visiteur, admis à être reçu par la mystérieuse souveraine de ce palais de briques, de fer et de verre, débarquait de l'obus sur le palier le plus élevé, et qu'un chasseur violet et argent le conduisait au bureau de Camille Engelmann, il admirait le soudain changement du décor : une certaine porte franchie, des tapis de Turkestan s'allongeaient sur les parquets à compartiments, des boiseries moulurées par des maîtres ouvriers du temps passé habillaient les murailles, des meubles, des tableaux peu nombreux, mais choisis et rassemblés par le goût le plus sûr, composaient les salles successives d'un musée. On traversait deux de ces pièces renommées parmi les collectionneurs. Au seuil de la troisième, le chasseur violet et argent consultait un cartouche encadré, en façon de vieil émail, contre le montant de la porte. Ce cartouche portait, au gré d'une commande électrique venue de l'intérieur, l'un des trois monosyllables : *in*, *out*, *wait*. Si c'était : *in*, le chasseur, sans frapper, introduisait le visiteur dans le bureau de Mme Engelmann ; si c'était *wait*, on attendait que *wait* fût remplacé par *in*. Si c'était *out*, le chasseur décrochait un téléphone tout proche et s'informait.

Un des premiers matins de février, moins de deux mois après la rencontre d'Albine et de Roger, Camille Engelmann, dès neuf heures, était assise à sa table de travail, dans ce bureau bien défendu. La pièce, de proportions moyennes, s'orientait de façon à prendre vue, par de larges baies, sur les jardins d'un bel hôtel voisin. De sa table (sœur jumelle de celle de Sieyès, qui décore le cabinet du ministre de l'Intérieur, place Beauvau), Camille ne voyait que des cimes d'arbres profilées sur un large espace de ciel. Point de casiers, point de cartons, point de classeurs; rien qui rappelât l'ordinaire style bureaucratique. Cette pièce élégante, salon Louis XV où les dimensions de la table à écrire et d'une bibliothèque occupant tout un panneau, face aux fenêtres, évoquaient seules l'idée du labeur, eût pu tout aussi bien servir d'atelier intellectuel à un homme de lettres ou à un savant. C'était là, cependant, que Camille Engelmann étudiait et traitait les affaires de la banque, là qu'elle dictait ses lettres et signait son courrier. Mais toute trace d'une affaire terminée, d'un dossier examiné, d'une lettre écrite, — c'était la règle, — disparaissait aussitôt. Un gouffre élégant en bronze ciselé et doré, sur un guéridon voisin, avalait ces résidus qu'à l'étage inférieur un secrétaire recueillait, classait, distribuait.

Dans son bureau vide et silencieux (un seul des employés supérieurs, dont c'était la fonction spéciale, avait mission de lui téléphoner, et l'ordre de ne le faire, hors certaines heures fixées, qu'en cas de nécessité pressante). Camille Engelmann, vêtue d'un

tailleur gris foncé qui étoffait sa maigreur, — droite sur son fauteuil, bien qu'appuyée des coudes au bord de la table, méditait. Un dossier très mince : deux rapports dactylographiés et une lettre manuscrite sortie de son enveloppe, était ouvert devant elle. Camille méditait. Son visage ravagé, barré au front du bandeau qui masquait la brûlure glorieuse de Souilly, son visage, que seule avec elle-même elle ne surveillait plus, dont elle ne tendait plus les muscles, apparaissait tel que l'avait fait la longue maladie consécutive à ses blessures de guerre. Outre la brûlure à la face, elle avait reçu un éclat dans le ventre; une péritonite aiguë n'avait été enrayée qu'après dix jours de fièvre : et, guérie définitivement, Camille s'était retrouvée comme une sorte d'ombre effrayante d'elle-même. Justement fière de sa taille autrefois, elle n'était plus maintenant qu'une silhouette osseuse. Jamais elle n'avait été jolie : aucun de ses traits n'était régulier ni gracieux. Mais son teint uni et mat, sa chevelure somptueuse, l'éclat de sa bouche et le feu intense de ses yeux foncés lui avaient toujours valu, naguère, l'attention des hommes. Et si, trop impérieusement tyrannique, elle n'avait pas rencontré l'amour, du moins était-elle certaine d'avoir suscité des désirs passionnément sincères. La violence stupide d'une bombe d'avion, après avoir mis ses jours en péril, avait comme desséché tout cela et n'en avait laissé, pour ainsi dire, que l'armature. Camille était d'esprit trop lucide et d'âme trop haute pour ne pas se rendre compte du ravage. Elle luttait de son mieux

pour le réparer et le dissimuler. Elle s'appliquait ensuite à l'oublier, comme elle écartait tout souci de choses irrémédiables, tout souci qui diminue l'énergie utile au présent. Mais la réalité lui en imposait parfois le rappel. C'était, d'abord, l'indifférence des hommes sur son passage, si cruelle à son amour-propre qu'elle avait, marcheuse naguère infatigable, presque renoncé à se promener à pied dans Paris. C'était l'étonnement lu dans les yeux de ceux qui l'avaient connue avant la guerre, et qui, la revoyant pour la première fois, hésitaient à la reconnaître. C'était les « comme elle est changée! » surpris dans les chuchotements d'un salon...

Cette fois, le choc du réel la heurtait encore plus dur. Et elle relisait la lettre manuscrite avec une âpre attention, comme pour se pénétrer de tous les mots et se discipliner aux faits.

Elle la rejeta brusquement, fit quelques pas vers la bibliothèque, rebroussa chemin, regarda par l'une des fenêtres les cimes nues des arbres voisins et le clair ciel, pâlement ensoleillé, de cette journée d'hiver déclinant... Mais son vrai regard était tourné vers le fond de son propre cœur. Elle en contempla le désarroi. Alors, comme un lutteur qui pressent la défaillance, elle rallia toutes ses forces, par les procédés de volonté qu'elle exerçait depuis l'adolescence.

« Eh bien, quoi? Je ne suis plus ce que j'ai été, il n'y a pas à se leurrer. Je serai une blessée et une mutilée ma vie durant. S'il y a des drôles pour en

bouffonner, il y a des cœurs bien nés pour l'admirer. Ce charmant Laurent Sixte, par exemple, me dit, à toutes nos rencontres, et sans la moindre galanterie, des choses qui m'exaltent. Son admiration pour ma conduite de guerre n'est pas feinte. Quelle chaleur dans ses paroles!... »

Sa pensée dévia, elle n'en fut plus maîtresse; quelque chose de fort et d'amer comme un sanglot souleva sa poitrine.

« J'ai sacrifié la femme que j'étais, j'ai sacrifié ce qui était l'équilibre et la joie de ma vie à une impulsion obscure que j'ai appelée mon devoir. Fut-ce une duperie? La renommée de s'être conduite comme un brave attire parfois l'amour à un homme, jamais à une femme... »

Pourtant, Laurent Sixte? Elle se rappelait les yeux de ce galant homme attachés sur elle, toutes les fois qu'elle le rencontrait, avec une sorte de curiosité tendre.

« Peut-être, se dit-elle, chez certains hommes d'élite, l'admiration crée-t-elle le désir, comme chez nous autres femmes. »

Ayant pleinement récupéré la maîtrise de soi, elle revint s'asseoir à sa table. Une plaque d'ivoire, munie de commutateurs dorés, était fixée sur le bord de cette table; Camille tourna l'un d'eux; une voix dont la source était invisible prononça :

— Madame?

De sa place, comme à une personne présente, Camille répondit :

— Marguerite, je recevrai à dix heures et demie.

par conséquent dans une demi-heure, Mme Lorande. Qu'on la fasse monter et rentrer tout de suite; donnez les ordres.

— Oui, madame.

— Maintenant, faites appeler M. Dutrier; qu'il soit ici dans cinq minutes.

— Oui, madame.

Le commutateur, actionné en sens inverse, coupa la mystérieuse communication entre les deux interlocutrices. Camille en manœuvra aussitôt un autre, celui qui faisait apparaître le monosyllabe *in* sur le cartouche de l'antichambre. Après quoi elle replia le dossier ouvert et alla s'asseoir entre la bibliothèque et les fenêtres, sur un canapé à coussins, tendu de soie violette à chinoiseries d'or. Elle roula une cigarette, l'alluma, attendit tranquillement. Un instant après, la porte s'ouvrit, et Dutrier entra, correct, un peu cérémonieux.

— Madame, je vous présente mes devoirs...

— Fermez la porte et donnez *out*, répondit-elle.

Dutrier, de l'air d'un homme à qui de tels ordres étaient familiers, poussa un verrou, puis, venant à la table, fit jouer le mécanisme du cartouche. Camille le regardait faire : beau gars de quarante-cinq ans environ, solide et souple, l'allure sportive, très soigné, des cheveux drus et ondés, les ongles bien taillés ; linge fin, bon chemisier, bon tailleur. Tandis qu'il se penchait sur la table, les yeux de Camille rencontrèrent la perle en poire de sa cravate, une perle de mille louis. Elle eut un arrière-sourire.

Dutrier s'approchait, souriant aussi ; son attitude

composait assez adroitement la galanterie et le respect. Camille lui montra, du bout de sa cigarette, un fauteuil en face d'elle. Il prit la main au vol et la baisa avec une lenteur calculée. Elle se laissa faire.

— Tu es bonne, dit-il, d'une voix contenue, de me convoquer ce matin. Cela me rappelle nos premiers temps...

Camille Engelmann frémit de façon imperceptible sous le tutoiement, mais elle ne dit rien. Alors l'homme commença de s'étonner, et l'ombre d'une inquiétude frôla sa figure de satisfait. C'était un de ces caractères qui n'ont de force et d'audace que dans le succès. Troublé, il dit aussitôt ce qu'il ne fallait pas dire :

— Mais je te trouve singulière... On croirait que tu as quelque chose contre moi?

Comme elle jetait sa cigarette sans répondre, il rapprocha son siège et prit les deux longues mains maigres dans ses doigts gras.

— Quelque chose contre toi? dit enfin Camille, d'un ton si naturel qu'il fut rassuré. Pourquoi?

Elle regardait ce visage plein de santé, qui se levait vers elle, animé de la plus ardente expression de tendre désir. « Et l'on dit, pensa-t-elle, que les femmes sont meilleures dissimulatrices!... » Elle se laissait cependant caresser les mains, les poignets, les bras jusqu'aux coudes.

— J'ai idée, fit Dutrier, que tu me gardes rancune, à cause des offres que m'a faites la Banque Provinciale?

Camille haussa les épaules. Il continua :

— Évidemment, j'aurais pu refuser sans te le dire, puisque je suis décidé à refuser. Mais, Cam chérie, on a son petit amour-propre! Le voisin m'offre moitié plus d'appointements pour faire la même chose qu'ici. Dame! cela me flatte, et je suis bien aise de montrer à ma jolie patronne qu'elle n'a pas à son service un margoulin...

« Qu'il est commun! pensait Camille. Et comment ai-je pu?... » Humiliation fréquente chez les hommes, à constater que la tyrannie des sens les asservit à une maîtresse vulgaire. Elle se contint encore et se força à parler.

— Alors, tu n'as pas répondu?

Il accentua l'amoureuse pression de ses doigts sur les muscles de l'avant-bras. Camille pensait : « Bien!... sa caresse me répugne. J'avais peur d'être troublée, et je suis dégoûtée. »

Elle était si peu troublée qu'elle suivit sur les traits de ce bas serviteur l'espérance joyeuse que son but était atteint, et qu'elle allait dire, comme elle l'avait dit deux fois déjà en un an : « Ici aussi, tu auras désormais moitié plus. »

— Je n'ai pas répondu, fit Dutrier.

Les deux bras minces de la patronne lui glissèrent des doigts comme deux couleuvres.

— Eh bien! réponds que tu acceptes.

La face colorée blêmit soudain, et, l'émotion lui faisant remonter le parler populaire de sa jeunesse, il dit :

— Plaît-il?

— Je te dis d'accepter, fit Camille, prenant du champ et s'éloignant sur le canapé.

Il eut la soudaine intuition des coupables quand ils sentent leur secret menacé.

— Ah! fit-il... on m'a calomnié !

— On ne t'a pas calomnié. Les allégations plus ou moins voilées, les dénonciations anonymes, si j'avais voulu en tenir compte, il y a lontemps que... enfin, n'importe! j'aimais mieux avoir confiance. Aujourd'hui... tiens! va... Sur ma table!... Ce dossier, ouvre-le... Mais va donc! répéta-t-elle brusquement en se levant et en frappant du pied.

Moitié par pli d'obéissance, moitié par curiosité angoissée, il exécuta l'ordre. Camille Engelmann le laissa faire. Elle le vit, chancelant comme s'il avait le mal de mer, se jeter sur la lettre manuscrite, sans même parcourir la page dactylée, et, l'ayant comme bue d'un trait par les yeux, hésiter, puis, reprendre son aplomb, le sang inondant de nouveau ses joues.

— Eh bien?

— J'ai écrit cette lettre, c'est vrai, répliqua-t-il, mais j'étais contraint de l'écrire. Une contrainte Morale... plus pressante qu'un browning appuyé sur le front. Et je l'ai écrite pour... vous (il n'osa plus dire : pour toi). Oui, pour vous, Camille...

Elle l'interrompit dans un éclat de rire :

— Vrai? C'est « pour moi, Camille » que vous assurez Mlle Juliette Combier, mannequin chez Lenter, de votre fidélité essentielle, que vous lui dépeignez l'horrible servitude que vous impose, dans l'intérêt de votre avenir à tous les deux, mon amour

de haridelle en folie... car c'est dans la lettre, ces jolis mots-là.

Un sanglot sec lui coupa la voix.

— Goujat! murmura-t-elle. Et je t'ai aimé!

Il n'accusa pas le coup; il n'abandonna pas sa chance.

— J'ai écrit cette lettre, et d'autres pareilles, je l'avoue... Je les ai écrites pour vous éviter un gros ennui, peut-être un attentat. Cette fille était ma maîtresse depuis cinq ans. J'ai d'elle un enfant. On l'a avertie de notre liaison. Elle en a la tête perdue. Elle menace. Elle veut tout tuer. Dame! je la calme comme je peux. Tout vaut mieux qu'un scandale...

Camille l'interrompit :

— Lisez les deux rapports du dossier, concernant Mlle Julie Combier, et épargnez-vous ces pauvres inventions. Vous la connaissez depuis trois mois. Elle était honnête. Elle est votre maîtresse depuis six semaines. Elle sait ce que vous êtes pour moi; elle compte y trouver son intérêt, comme vous. Vous marchez d'accord.

Cette fois, Dutrier fut désarçonné. Il ne trouva plus que des balbutiements.

— Eh bien!... c'est vrai... j'ai été indigne. J'ai été fou... Est-ce qu'on est le maître de son tempérament? Il y a des moments où je ne sais pas me gouverner, je suis comme un homme ivre... j'agis, je parle, j'écris au hasard. (Il se rapprochait d'elle.) Tu sais bien que je suis une brute à ces moments-là...

Il lui parlait dans les yeux; il voulut la saisir. Un

coup de poing à la naissance du nez le fit reculer en titubant, un coup qui décelait l'entraînement sportif d'une femme pourvue depuis longtemps de tous les moyens de défense personnelle.

— Ruffian ! murmura-t-elle.

Dans le silence horrible qui suivit, tous deux se maîtrisèrent. Dutrier reprit sa distance et resta debout. Camille se rassit sur le canapé. D'un petit portefeuille à portée de sa main, elle tira une glace, de la poudre, et s'arrangea lentement le visage et les cheveux. Ensuite elle dit :

— Monsieur Dutrier, vous quitterez le Crédit aujourd'hui même.

— Mais mon contrat...

— Votre contrat, que j'ai relu tout à l'heure, me donne le droit de me séparer de vous dès qu'il me plaira, sous condition de vous payer six mois d'appointements. Cela fait vingt-cinq mille francs. La caisse a l'ordre de vous en verser cinquante mille.

Elle eut un petit silence et ajouta, debout :

— Vous les avez bien gagnés !

Elle tenait le regard de l'homme sous le sien ; elle y lut comme sur un écran le film des pensées successives : « Cinquante mille... Fichtre ! elle va fort !... Mais j'y perds tout de même... et, en somme, je la tiens, je peux l'embêter. Bah !... elle est trop solide, je ne l'aurai pas... »

Cela finit par une belle attitude de dignité offensée. Le rose du sang anima de nouveau les joues rebondies ; le buste se redressa, la voix se fit émue :

— Madame, je n'ai qu'à me soumettre. Pendant trois ans, j'ai donné à cette maison tout l'effort de ma pensée et de mon travail. Je constate que je suis congédié pour des raisons qui ne devraient avoir aucune influence sur les...

Camille, passant brusquement devant lui, coupa net sa phrase. Elle-même alla tirer le verrou, ouvrit la porte :

— Fous le camp ! dit-elle.

Il balança un moment, mais il obéit.

La porte refermée, Camille Engelmann consulta sa montre. Le poignet cerclé de platine tremblait un peu. Elle lut sur l'étroit cadran ovale : dix heures douze. Avant l'arrivée de Mme Lorande, il lui restait plus d'un quart d'heure de répit. Il fallait le mettre à profit pour se calmer tout à fait. Reprenant place à sa table, elle s'occupa méthodiquement à glisser le dossier Dutrier dans une enveloppe qu'elle scella elle-même de plusieurs cachets; besogne minutieuse qui détend les nerfs. Mais on ne scelle point la pensée avec de la cire. Sa pensée rebelle s'obstinait autour de Dutrier, non pour le regretter, mais pour s'étonner et se gourmander... Les sens peuvent-ils donc à ce point asservir, aveugler ? « Oui, c'est honteux, se dit-elle : mais pareille chose arrive à tous les hommes... » L'excuse lui semblait suffisante tant elle avait accoutumé de s'attribuer les droits, les devoirs, la fonction sociale d'un homme.

« Et je ressens en ce moment, — continua-t-elle

à penser, en respirant l'aromatique odeur de la cire en fusion — je ressens ce dégoût de soi-même dont certains hommes m'ont fait la confidence. *Animalis homo!* D'ailleurs, soyons sincère. Est-ce que j'estimais Dutrier, avant? Est-ce que je ne savais pas ce qu'il vaut? Ah! s'il est désormais sans pouvoir sur moi, si je ne regrette rien de lui, ce n'est pas à cause de son indignité : c'est parce que je sais que son désir mentait! »

Ayant vérifié que les cachets étaient refroidis, elle se leva et alla enfermer l'enveloppe dans un coffre-fort à secret masqué par une tenture. Ensuite elle médita debout, les mains pendantes : pour la première fois, elle souhaita d'échapper à un esclavage dont la douceur se payait si cher. Traiter « cela » à la manière des hommes avait été jusqu'ici sa doctrine. Un appétit vous aiguillonne; si on le laisse croître jusqu'au malaise, il altère votre équilibre, brouille votre lucidité, vous empêche de travailler utilement. On le satisfait comme on satisfait la faim par un repas; c'est la doctrine masculine vulgaire. Le fait, pour une femme, de remplir dans la société les fonctions d'un homme, d'assumer la tâche et les responsabilités d'un homme, lui donne-t-il le droit de s'approprier la doctrine mâle et de la pratiquer? Hier Camille Engelmann se fût répondu : « Oui » sans balancer. Aujourd'hui, elle hésitait. « C'est le dégoût que j'ai de ce valet chassé, » se dit-elle. Et cependant, non! l'hésitation morale, le trouble de conscience, Dutrier en était une cause, mais pas la seule cause. « Cela m'est né

bien avant que l'ignoble lettre ne tombe sous mes yeux. Ah ! n'ayons pas peur d'y voir clair. Cela m'est né depuis que j'ai rencontré ce Laurent Sixte. Son admiration respectueuse me gêne. Il me semble qu'il s'abuse sur mon compte. Cela m'embarrasse et m'humilie... Je voudrais lui dire : Je suis comme ceci et comme cela... Et je n'ose pas... Quel gâchis dans mon pauvre cœur ! »

Le roulement discret d'un timbre feutré lui annonça qu'on franchissait le seuil de l'antichambre. « C'est Berthe, » pensa Camille. Et contente de cette visite, elle fit ce qu'elle faisait rarement, elle accourut à la porte et l'ouvrit.

Elles étaient maintenant assises côte à côte sur le canapé violet aux Chinois d'or. Camille, d'un regard plein d'admiration tendre pour ce charme surprenant, fait du rayonnement de l'esprit autant que de l'attrait physique, couvait son amie, qui disait :

— Oui, voilà... je me suis brusquement réveillée, coquette, éprise de parure pour mon logis et pour moi-même... Oh! je souhaiterais les perles les plus parfaites sur ma gorge, et les saphirs, les émeraudes les plus rares à mes doigts. Je fréquente les couturières. Elles m'exhibent triomphalement des oripeaux de sauvage; je me rappelle aussitôt leurs « modèles » sur la belle Mme Jeumont ou la comtesse de Nivernois, et je me sauve, désespérée. Pareillement, chez moi, tout mon petit quatrième que j'aimais, que j'avais arrangé à mon goût...

— Et délicieusement, fit Camille.

— Maintenant, cela me semble pauvre, disparate, dépourvu d'harmonie et de style. Jean a tant de finesse. Tu ne peux pas imaginer... et son goût est tellement sûr. Je n'ai pas eu encore le courage de le recevoir chez moi, et il m'en supplie.

— Alors, c'est la passion?

— Incrédule! tu souris en disant ce mot, tout plein de signification divine! Sais-tu donc ce qu'il veut dire! Moi, il me fait peur et excite mon désir; mais son vrai sens, je l'ignore. Aimer, être aimée?... Ce sont pour moi des verbes mystérieux, que je ne comprends pas.

— Ingrate! Tant d'hommes t'ont suppliée!

— Belle affaire! Qu'est-ce qu'ils risquaient? Je me suis amusée à leur plaire; ont-ils perdu le temps que je leur ai donné? Je veux te plaire aussi, à toi : me le reproches-tu? N'est-ce accorder rien que de dépenser pour un homme cette volonté de séduire? Et je leur ai donné davantage, par exemple à ce Saulnois qui commence à protester, qui devient insupportable. Je leur ai donné le loisir et la licence de me séduire eux-mêmes. Si l'un d'eux avait réussi, va! je ne me serais pas marchandée. Tout moi! Toute ma vie!...

Elle éclata d'un rire puéril :

— Hélas! ils abandonnent la course, et après ils me haïssent et me vilipendent. Ils devraient me remercier à genoux de les avoir sortis un temps de leur platitude, de les avoir exaltés au-dessus de leur misérable nature...

— Et ce Jean de Trévoux à qui tu donnes aujourd'hui toute ta pensée, interrompit Camille, il en sera de lui comme des autres. Voilà qu'il commence à te plaire. Bientôt il te plaira davantage. Un jour il te plaira moins que la veille... Et tu ne seras pas séduite. Et il te maudira.

— Lui, ce n'est pas la même chose.

— Tu le crois.

— Ce n'est pas la même chose !

Son joli visage devint méditatif, et tout brillant de la pensée qui cherchait à luire dans les mots.

— Je cherche à lui plaire, comme aux autres. Mais les autres..., tous les autres..., j'étais sûre de leur plaire. Et lui, j'ai peur de ne pas lui plaire.

— Allons donc, il est fou de toi, c'est visible.

Elle hocha doucement sa tête rousse :

— Il est fou d'une image de moi qu'il a dans son esprit. Mais cette image n'est pas moi.

— Je ne te comprends pas.

Berthe enlaça son amie et l'embrassa, restant un moment suspendue à son cou.

— Ne me demande pas de t'expliquer, pas encore... un jour tu comprendras; je te dirai tout. Aujourd'hui, je n'ai pas le courage. Laisse-moi me griser du présent, qui est délicieux. Oui... Jean m'adore. Si je lui disais demain : épousez-moi ! cet enfant de vingt ans, ce fils de famille correct et pieux, qui a un confesseur, n'hésiterait pas. Il sait mon incroyance; et il sait mon âge, qui est dans le petit Larousse. Ah! pourquoi l'ai-je avouée, cette date de ma naissance, à l'âge où, de la voir imprimée, c'était

pour moi comme de regarder mon visage, jeune fille, dans un miroir ! Je voudrais brûler les dictionnaires... Mes traits, mes cheveux, mon corps... je sais bien que le temps les épargne par miracle ; mais la course du temps est implacable, et les hommes s'acharnent à en publier les étapes ! Tiens, tous mes livres, et ce que tu appelles ma célébrité, je les donnerais pour avoir l'âge que je parais. Mais je ne suis pas venue te déranger dans ton labeur pour te conter ces rêvasseries.

— Tu ne me déranges pas. Ta visite me fait du bien, j'étais sombre.

— Oh ! tu as des soucis ?

— Non... des tristesses qui vont et viennent, et que seuls le travail ou l'amitié conjurent. Ne me quitte pas trop tôt ! Nous déjeunerons ensemble, veux-tu ? Moi aussi je te conterai des choses. Mais d'abord... L'objet précis de ta visite ?

— C'est une visite à mon banquier... Qu'est-ce que j'ai de disponible, ici ?

— Nous allons le demander, si tu y tiens. Plus simplement, quelle somme te faut-il ?

Berthe eut une mine d'enfant inquiète :

— Écoute : mon prochain volume va paraître chez Naudin... et puis j'ai accepté une chronique par mois, payée très cher, dans le *Wide World*, une grande revue américaine... cela fera vite une cinquantaine de mille francs.

— Je n'ai aucune peur d'un découvert, fit Camille en riant. Dis-moi donc la somme qu'il te faut, tu l'emporteras.

— Non! Tu sais, je tiens de mes parents, qui furent d'honnêtes petits commerçants, la peur de la dette... Mais, sûrement, je suis bonne pour une centaine de mille francs, d'ici à la fin de l'année... Si tu veux bien me les avancer, tu seras remboursée.

Baissant la tête, et charmante de confusion, elle avoua :

— Je vais acheter une belle auto et m'en aller aux pays rhénans... Oui... naturellement, pour voir Jean et vivre un peu dans son air... Mais je veux lui faire honneur... Je veux du luxe autour de moi, je veux l'éblouir. Ah! tu penses que je suis folle... dis-le, va, c'est vrai!

Toutes deux riaient franchement, et leurs mains se caressaient, avec cette grâce tendre qui vaut aux amitiés entre femmes le brillant et la fragilité de l'amour.

— Tout ce que tu voudras, chérie, fit Camille. Achète des perles et des autos ; mon crédit ici couvre le tien. C'est tellement amusant de te voir faire des folies, toi si sage! Mais crois bien que je t'envie.

— Je suis enviable, c'est vrai, dit Berthe. Avant-hier, après une fugue de deux heures, Jean et moi, dans les bois de Saint-Cloud, les bois déserts, couleur de suie et de rouille, sous un pauvre soleil convalescent, je me sentais quelque chose de léger, de vaporeux, de pur... Une promenade d'enfants épris. Pas une caresse au delà des baisers... des baisers où je me sens plus timide que lui.

Camille écoutait avidement; Berthe se serra contre elle et chuchota.

— Figure-toi que je n'ai pas eu le courage, en le quittant, de rentrer dans mon logis de *bachelor*. Parler, parler de lui à quelqu'un qui me comprendrait, qui ne se moquerait pas de moi... J'en avais besoin. C'était l'heure où tu es inaccessible, l'heure des grandes affaires, la fin de l'après-midi. J'ai couru chez Albine Anderny. Et la merveille, c'est que j'ai trouvé en Albine non seulement une oreille complaisante, mais la compréhension d'une autre femme-ange... Oui (elle riait de son rire puéril). Une femme-ange, avec des ailes en train de pousser, comme moi...

— Comme toi!... Tu exagères. Malgré ce qu'on dit de toi, tu es la pureté même, et tu as gardé tes ailes d'ange. Tandis qu'Albine... il y a longtemps que les siennes ont brûlé leurs plumes à toutes les flambées.

— Je te dis qu'elles repoussent! Et puis, tiens!... ne plaisantons pas. La crise que traverse Albine est grandiose, comme tous les mouvements de son âme. Albine est un des plus rares et des plus parfaits exemplaires de femme que je connaisse. D'abord, la beauté : aujourd'hui encore, nulle jeune femme ne lui est comparable. Son esprit est profond, sa culture dépasse la mienne, moi dont le métier est d'être cultivée. Elle sait tout, elle comprend tout. Les arts qu'elle a abordés en amateur, musique, peinture, poésie, elle a montré qu'elle y excellerait, si sa discrétion de grande dame ne lui défendait pas de concourir avec les artistes. En amour...

Berthe Lorande eut un instant d'hésitation, comme chaque fois qu'elle voulait mouler sa pensée en des mots strictements exacts.

— En amour, interrompit Camille, elle a fait plusieurs expériences.

— Plusieurs... mais jamais rien de vulgaire, répliqua Berthe, — sans s'apercevoir que Camille pâlissait comme si elle recevait un choc dans le sein.

Camille murmura :

— Hélas ! il y a un fonds de vulgarité dans l'amour de tous les hommes.

— Un cœur comme celui d'Albine arrive à sublimer ce résidu, cette gangue, tant il a de feu!... Écoute... tu vas me comprendre... Guilloux, le diplomate... tu sais? Maurice de Guilloux s'amuse à répandre le mot inventé par Mercueil, les don Juanes. Il l'applique d'ailleurs à tort et à travers, à toi, à moi, à la grande-duchesse Hilda, à Albine... Peu nous importe, n'est-ce pas? Le mot, s'il a un sens, ne convient réellement qu'à Albine. Elle seule est une don Juane. Don Juan aurait été femme, il était Albine. Comme don Juan, je la sens victime d'une sorte de fatalité impérieuse. Elle poursuit un idéal fugace à travers des tentations décevantes : mais rien de bas, rien de matériel dans son ardent souhait. Nulle ressemblance entre cette grande angoissée et une Messaline lasse et non repue. Albine, évidemment créée par la nature pour inspirer l'amour, tend vers sa fin naturelle comme tous les autres êtres organisés. Ce n'est point sa faute si l'amour des hommes ne l'a pas comblée ; la faute

en est à la disproportion morale entre ces hommes et elle-même...

Tous ces mots chaleureux, prononcés par Berthe Lorande, blessaient un point douloureux dans le cœur de Camille, et, bien que celle-ci aimât assez Mme Anderny et dédaignât les médisances, l'agacement lui suggéra :

— Si elle n'a pas atteint l'amour, elle a, du moins, dans ses expériences, trouvé l'argent.

— L'argent ! protesta Berthe. De femme moins vénale qu'Albine, il n'en existe pas. Tu sais bien que, jeune fille, elle était riche. Le second mari de sa mère lui a légué au moins un bon million solide. Plus tard, Anderny lui a reconnu en mariage un million de florins, qu'elle a heureusement, sur tes sages conseils, transformés à temps en livres et en dollars. La fortune avérée d'Albine, quoi qu'en dise Guilloux, suffit parfaitement à expliquer son train de vie. Albine vénale ! Oh ! non ! Le jour où elle pourra atteindre le bonheur qui la déçoit, fallût-il sacrifier son luxe et vivre de son travail, elle enverrait le luxe au diable et travaillerait.

Après un silence, Berthe ajouta :

— Et c'est peut-être ce qui va lui advenir.

— Pour ce petit médecin?...

— Dans ce petit médecin (qui d'ailleurs est un esprit de première valeur), elle croit avoir rencontré ce qu'elle a cherché toute sa vie : un cœur désintéressé, ombrageux, absolu. Les autres hommes sont tombés à ses pieds pour la supplier d'être un moment leur proie. Avec celui-ci, tout ou rien.

Pour le moment, ce n'est rien, strictement rien, pas même des baisers de collégien et de pensionnaire, comme entre Jean et moi. Je le tiens d'elle-même, qui me confie tout. La décence absolue. Mais on se voit tous les jours, car on ne peut se passer l'un de l'autre. N'as-tu pas remarqué qu'elle ne se montre plus jamais en public, au restaurant, au théâtre, aux courses? Même dans le monde, elle sort peu, s'arrange pour qu'on invite Vaugrenier en même temps qu'elle. Il lui fait une vie atroce, jalousie, questions sur le passé, colères, remords, excuses, supplications. Elle souffre... elle n'a jamais été aussi heureuse. D'ailleurs, elle convient que cela ne peut pas durer.

— Rupture? fit Camille.

— Ou mariage, répliqua Berthe. Elle ne me l'a pas dit positivement, mais je suis convaincue qu'elle y songe : seulement, il faudrait y amener Roger... Pas commode!

— Je conçois... vingt ans de moins que sa fiancée.

— Oh! ceci ne l'arrêterait pas! Il professe le mépris des préjugés et des conventions purement mondaines. Seulement il y a le passé d'Albine, et sa fortune.

— Puisqu'il n'a pas de préjugés!

— Au fond, je crois qu'il les a tous : c'est l'avis d'Albine. Mais ce n'est pas un préjugé, pour un homme honnête et qui gagne sa vie, de ne pas vouloir qu'on l'étiquète d'un certain mot.

Le cœur de Camille se crispa, au souvenir du mot dont elle-même avait flagellé Dutrier.

— Pour le moment, reprit Mme Lorande, c'est la crise aiguë. Tous deux ont senti la nécessité d'une courte séparation pour réfléchir, Vaugrenier est en Angleterre pour une huitaine. Il est allé chez le médecin anglais qui a été son tuteur, un certain docteur Hobson, de Penzance. Tu sais que Vaugrenier est l'enfant naturel d'une institutrice française à Londres, morte depuis longtemps. Tout cela est d'ailleurs assez obscur. Albine suppose que le vrai père de Roger est précisément le docteur Hobson; mais Roger se croit sincèrement le fils d'un Anglais du monde; c'est ce que lui a conté sa mère, jadis. A la vérité, il a beau se raser comme tout le monde, ce brun chevelu n'a rien de britannique dans la structure ni dans la physionomie.

— Dans l'allure, un peu.

— N'oublie pas qu'il a été élevé à Londres... D'ailleurs, fils de Pierre ou de Paul, il est racé. Et je comprends Albine, au fond.

— Moi aussi, fit Camille... Mais il faut que tu m'excuses, j'ai ma réunion de directeurs dans cinq minutes, ici. Veux-tu que je t'installe dans mon petit salon jusqu'au déjeuner?

— Non, fit Berthe qui se leva. Je vais me faire conduire au Bois et m'acquitter de mon *walking* hygiénique et quotidien. A une heure, je reviendrai.

— L'argent sera prêt pour les folies que tu médites, gaspilleuse.

— Merci.

Quand la romancière fut sortie, Camille s'assit vivement à sa table, et, après un instant de réflexion, écrivit le billet suivant, sur du papier à en-tête du Crédit Général et dans une forme strictement commerciale :

Monsieur Laurent Sixte, Directeur du Service des Titres, Banque des Vosges.

Paris.

Le chef du Service des Titres du Crédit Général quitte notre établissement pour occuper un poste plus important à la Banque Nationale. J'ai pensé à vous pour le remplacer. Vous auriez naturellement les mêmes appointements que lui, soit trois mille francs par mois, plus, sur les bénéfices annuels, un intérêt dont le taux est fixé chaque année par le Conseil d'Administration, et qui est naturellement très variable. M. Dutrier a touché de ce fait une vingtaine de mille francs en 1919.

Je vous serais très obligée de me répondre sans délai, car la place est disponible dès aujourd'hui.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments de sincère considération.

Signé : CAMILLE ENGELMANN.

II

Half Moon Cottage, Penzance.
16 février 1920.

Une chose avant toute chose : ma pensée est pleine de vous. Cinq jours écoulés et cette grande distance entre nous n'y ont rien changé; ma pensée est pleine de vous. Je le constate avec une irritation que je vous confesse : ne vous ai-je pas promis de tout vous dire? Notre séparation volontaire a pour objet de sonder chacun son cœur. Si nous ne nous disons pas franchement : « Voilà ce que j'y trouve », à quoi bon nous être séparés?

Ce retour en des lieux où j'ai vécu enfant, puis adolescent, et que je n'ai pas revus pendant douze années, j'en espérais ce que nous appelons en thérapeutique une révulsion. Que de fois, déjà, j'ai réussi sur moi-même, par un tel moyen, la cure d'un caprice! Que de fois j'ai sauvé, par le seul effet de l'absence, ma liberté menacée! Il suffisait alors d'un horizon nouveau, d'une ville étrangère, d'un vieux compagnon retrouvé, pour que le reflet des images absentes s'effaçât. Et je me disais alors, raillant mon inquiétude de la veille : « C'était donc si peu! »

Aujourd'hui, par contre, les objets et les gens que j'ai sous les yeux, les réalités présentes, voilà ce qui s'efface : l'image de ce que j'ai laissé à Paris

les éclipse. J'ai traversé le canal, et Londres, comme un somnambule. Même cette petite demeure anglaise précieuse à mes souvenirs; même de revoir, couperosé et grisonnant, mon cher Sam Hobson, le seul être qui m'ait aimé tout au long de ma vie, eh bien, cela ne m'a pas réveillé de mon songe. Je me dis avec angoisse : « C'est donc si fort, cette fois !... »

Pourtant, notre séparation n'aura pas été inutile. Je n'y ai gagné ni l'oubli ni l'apaisement, mais j'y ai gagné de réfléchir et d'y voir clair. A Paris, la possibilité de vous rencontrer à toute heure du jour suspendait ma vie à ces entrevues. Dans les intervalles, j'attendais. Comment réfléchir, comment se reconnaître, quand une fièvre incessante vous brûle !... Ici, je me lève le matin, sachant que la journée passera tout entière sans que je vous voie. Il en résulte une infinie détresse : mais dans ce vide, je puis penser, méditer, m'examiner. Des évidences, que je n'apercevais pas à Paris, s'imposent. L'une de ces évidences, c'est que notre rencontre fut, pour nous deux, un caprice redoutable de la destinée. Une autre évidence, c'est que l'heure actuelle, où nous ne sommes point amants, est l'heure où la séparation, si dure soit-elle, nous déchirera le moins. La dernière évidence est que, si nous reculons la séparation jusqu'à l'irréparable, nous devrons nous quitter tout de même, dans le désespoir et la haine réciproques.

A moins que...

Je ne peux pas formuler encore la condition qui rendrait possible entre nous l'union vraie, solide, durable.

Cette condition dépend de vous. Je ne crois pas un instant que vous la réaliserez ; je suis même près de la croire irréalisable. Voilà le fruit amer de mes réflexions. Maintenant, je vais m'expliquer, aussi nettement que si j'établissais un diagnostic. Vous savez mon horreur sincère des phrases de littérature, dans la vie : d'ailleurs, le moment et le sujet ne s'y prêtent pas. Si je vous fais du mal, pardonnez-moi... Tel que je connais maintenant votre cœur, je lui préparerais bien plus de peine en me taisant.

Dès notre première rencontre, et de plus en plus à mesure que nous nous sommes connus, quelque chose de moi a été votre ennemi. J'ai détesté le temps de votre passé que je n'ai pas connu, et j'ai détesté votre luxe, votre fortune, vos relations ordinaires, votre état de vie. Je n'ai aucun droit à vous dire cela, c'est entendu : mais il fallait que ce fût dit.

Toutes les objections de bon sens, je me les suis faites. Je ne crois pas à ce qu'on appelle la morale des sexes. Non seulement je n'y crois pas, mais je la juge absurde et misérable. Une femme n'est pas, moins qu'un homme, maîtresse de son corps. Ce sont les hommes qui ont inventé la doctrine contraire afin de posséder les femmes comme on possède un champ. Rien n'a, jusqu'ici, ébranlé en moi cette

conviction. Mais je vous ai rencontrée, et instantanément, pour vous ou plutôt contre vous, j'ai senti s'allumer en moi l'ardeur du préjugé que j'exècre.

Votre droit à l'amour, même dans le passé, m'a choqué comme une monstruosité. Ces conventions que ma raison dénonce, j'agonise à penser que vous les aviez dénoncées vous-même. Je trouve naturel que Camille Engelmann ou la grande-duchesse Hilda aient passé de bras en bras, comme font les hommes : un regard de vous donné à un autre dans le plus lointain de votre passé me consume. Contradictions, folies, tout ce que vous voudrez ! C'est ainsi. On peut s'affranchir théoriquement d'erreurs héréditaires : elles vous ligotent quand on est soi-même en jeu.

Vous avez aimé, Albine. D'autres ont reçu de vous du bonheur. Ce qui est plus affreux pour moi, vous en avez reçu d'eux. Ah ! je voudrais les avoir en ma présence, ces hommes, et les tuer, comme une brute de paysan tue son rival, comme un loup ardent éventre un autre loup ardent. Voilà où j'en suis... Cette réaction haineuse (il n'y a pas d'autre mot) que m'inspire l'Albine du passé, l'Albine que je n'ai pas connue, est si forte qu'elle me donne de la force contre l'Albine que je connais et qui me possède. En voulez-vous une preuve? Plusieurs fois déjà, je me suis trouvé seul, face à face avec vous chez vous. Je vous aime, et je sais que vous m'aimez. Non seulement je n'ai même pas été effleuré par le désir, mais c'est dans ces minutes, tête à tête, que j'ai été le plus sombre, le plus votre ennemi. Je pensais : « Tel

jour, dans le passé, un autre fut à cette place où je suis, assis en face d'elle : et ce visage adorable lui disait comme à moi : Ose!... Et il a osé! Ils ont osé... » Alors tout désir s'évanouissait, et il me montait des idées de meurtre.

Albine, je ne veux plus, je ne peux plus pénétrer dans cet hôtel, où Paris vous connaît, vous adule, vous juge et vous calomnie depuis tant d'années. J'y ai trop souffert. Quand je m'y rencontre avec les gens de votre monde, il me semble que tous me regardent d'un air averti et mêlent nos deux noms dans des commentaires abjects. J'ai entendu murmurer derrière moi : « C'est celui de maintenant... » Quand le hasard m'épargne une telle humiliation, il me faut tout au moins assister à des entretiens où vous prenez part, et où défilent des noms que j'ignore, où l'on vante la bonne grâce d'un certain prince héritier, d'un certain chevalier italien que je n'ai jamais vus, et qui vous sont ou vous furent plus familiers que moi. Vous trouvé-je seule? Les murs, les tableaux, les meubles et les bibelots, les valets, tout ce luxe autour de vous atteste, comme un décor debout pendant l'entr'acte, une existence à laquelle prirent part ces inconnus qui furent vos courtisans, vos sujets. Eux, du moins, étaient vos pareils par l'origine, l'argent, les habitudes, au lieu d'être comme moi un intrus que chacun s'étonne et s'amuse d'y rencontrer. Albine, je sais ce que vaut votre esprit, je sais que vous avez une âme ferme : vous me comprenez. Vous me compreniez même avant que je vous parle comme aujourd'hui. Je ne suis pas assez dément

pour vous reprocher de ne pas vous être gardée pour moi, alors que vous ne me connaissiez pas. Mais que ce passé continue dans le présent, que les mêmes gens, les amis et les compagnons de ces gens gravitent autour de vous, que le cadre d'aujourd'hui soit celui d'hier, que votre nom soit prononcé autour de moi d'une certaine façon, en un mot qu'Albine soit toujours « la célèbre comtesse Anderny », voilà ce qui doit m'exclure de votre vie. Je l'ai supporté alors que je ne vous aimais pas encore, et que je me laissais entraîner sans savoir où j'allais... Aujourd'hui, il est temps de se reconnaître. Je ne rentrerai point à Paris pour revivre les semaines que je viens de vivre. Et pour que je ne les revive point, il faudrait que tout changeât soudain autour de vous.

Or, cela, je sais bien que c'est impossible. Ce romantisme ridicule de concevoir la comtesse Anderny s'évadant de sa vie somptueuse et fêtée, renonçant à tout ce qui lui vient de son passé, même conjugal, pour associer sa vie à la vie précaire d'un petit médecin de vingt-trois ans ni beau, ni célèbre, ni agréable d'humeur, — et pauvre par-dessus le marché, — je le perçois : je ne suis pas bête! Un rebroussement pareil ne s'est probablement jamais accompli ; je ne sais même pas s'il est réalisable en pratique, car j'en imagine toutes les difficultés matérielles.

Eh bien! c'est la preuve que nos deux vies ne peuvent pas s'unir, car cela seulement rendrait possible l'union de nos deux vies.

Pour que je voie clairement cela, et pour que j'ose l'exprimer, la séparation, la solitude étaient nécessaires. A Paris, plusieurs fois, je me suis juré de vous le dire ou de vous l'écrire ; j'ai pris mon élan de mon mieux ; et puis, au dernier moment, j'ai fléchi... et je n'ai su que vous apporter mon humeur injuste, ou mon désespoir muet. Maintenant, j'ai dit ce qu'il fallait dire.

Et maintenant que je l'ai dit, avec une fermeté que vous savez sincère, laissez-moi ajouter que, — vous sortie de ma vie, — ma vie ne continuera plus que par votre souvenir. Ne croyez pas qu'il fermentera en moi de la rancune contre vous, qui aurez bouleversé cette misérable vie. D'avoir été, moi si chétif, un épisode de votre vie à vous, cela vaut bien de souffrir. Albine, je ne savais pas qu'une Albine pût exister. Cette magie de la beauté, cette souveraineté du caractère, cette impression que vous donnez d'être vraiment d'une essence plus qu'humaine, autre que la nôtre..., on m'en avait parlé : je croyais que c'était du roman ou de la légende. Et je l'ai constaté : c'est vrai. Cela m'a d'abord irrité ; puis, je me suis soumis, et j'ai trouvé douce ma soumission. Avec une surprise enchantée, j'ai dû reconnaître que cette personne surhumaine avait un tendre cœur : oserai-je vous dire toute ma pensée? un cœur maternel, plein de compréhension et d'indulgence pour la pauvre épave que je suis. Comme vous avez su me désarmer, m'apaiser, me consoler !... Comme vous avez pénétré les contradictions de mon esprit !... Comme vous avez

démêlé ce qu'il y a eu en moi d'inné et ce qu'il y a de factice!... Je vous dis cela sans suite, au bouillonnement des souvenirs. Vous rappelez-vous l'avant-veille de mon départ, cette soirée où vous m'avez gardé si tard auprès de vous, dans la bibliothèque? Je vous avais fait pleurer; puis j'avais imploré et obtenu mon pardon; et voilà que j'étais à vos pieds, abattu sur le tabouret violet, la tête dans vos genoux. Vos mains se posaient sur mes cheveux trop drus, qui me semblaient s'adoucir sous votre contact. C'est absurde et ridicule d'écrire cela à la femme qu'on aime; mais ce que je ressentais surtout alors, c'était un incroyable apaisement. Ma traversée était finie, j'avais abordé, rien ne me troublerait plus... j'étais heureux. Dieu sait si j'ai raillé souvent, dans mes paroles et dans mes réflexions, l'amour platonique; j'y devine seulement un piège plus ingénieux de la nature! Mais que valent les théories?... Durant les minutes extraordinaires passées à vos genoux, j'ai ressenti une félicité que nulle possession physique ne peut égaler : impénétrable à toute idée de volupté matérielle. Je n'avais nulle envie de faire l'ange; mais la bête était morte en moi, ou anesthésiée. Nous étions à ce point spiritualisés que nos esprits communiquaient sans paroles; je comprenais que votre bonheur n'était pas moindre que le mien, et qu'il était de même nature, quasi spirituelle. Je devinais que, comme moi, vous le goûtiez pour la première fois, et que votre reconnaissance était égale à la mienne. Ne nous semblait-il pas à tous les deux

que ce bonheur plongeait par ses racines dans des profondeurs de temps que nous ne mesurions pas, dans une sorte d'existence antérieure où nos êtres déjà s'étaient rejoints, n'avaient fait qu'un? C'était le bonheur même, avec cet étonnement que sans agir, sans presque penser, chaque instant accroissait le délice du précédent... Le même soir, vous ayant quittée, quand je me suis retrouvé seul chez moi, j'ai pris conscience de ce que pourraient être nos existences, si elles s'unissaient, délivrées de tout ce qui les sépare et les oppose. Et mon désarroi était extrême, je n'avais pas le courage de renoncer... et je gardais assez de lucidité pour mesurer les obstacles. Que faire? C'est alors que j'ai décidé de m'isoler, et que vous me l'avez permis.

Je vous écris ces pages incohérentes de la même petite chambre où je passais mes vacances de collégien, il y a moins de dix ans encore... Par la fenêtre à guillotine, j'aperçois un paysage de bosquets et de villas, une tranche étroite de mer entre deux rochers, tout cela à travers la gaze d'une brume ensoleillée. Ma vie studieuse et inquiète d'adolescent est comme enregistrée entre ces quatre murs ripolinés en jaune clair, parés de ce décor ingénieux et modeste du *home* britannique, non pas celui que vous avez connu, Albine, dans les « palaces » et les « estates », mais celui de l'Angleterre qui travaille et qui pense, et qui est la véritable Angleterre. Voici mes livres classiques, mes cahiers de cours : voilà mes raquettes et une rame,

une coupe gagnée aux régates. Le portrait de ma mère efface lentement sous le verre qui le protège les lignes de son profil mince et la tache sombre de ses cheveux très lourds. Plus récente, plus nette, voilà la photographie de mon cher parrain Hobson, solide et martial sous son harnais de guerre : mon parrain Hobson qui m'a trouvé une fiancée, assure-t-il, et que je désole en refusant de la voir ! Ah! je sais bien que tout cela n'est digne d'aucune attention. J'ai été un petit collégien bourgeois pareil aux autres, et qui passait ses vacances dans l'intérieur, — pareil aux autres, — d'un honnête médecin de province. Je vous demande pourtant de donner un moment votre pensée à cet enfant solitaire, rêvassier, anxieux, confusément aigri contre son destin. Cet enfant, et le blessé que vous avez soigné à l'hôpital Jellicoe, c'est toute ma vie... comme c'est peu! Ah! chère, chère Albine! que ne puis-je voir ainsi, dans un raccourci uniforme et banal, toute votre vie à vous!... Il y a eu pourtant une heure où votre vie à vous était aussi simple et tenait dans un regard. La première curiosité, le premier émoi ne vous avaient pas effleurée ; vous étiez une jeune fille ignorante. Un homme, autre que moi, s'est alors approché de vous...

Mais pourquoi imaginer, pourquoi vous exprimer ces choses? Mieux vaut arrêter ma lettre, tout court, sans autre raison que de ne point vous la rendre odieuse. Je suis affreusement triste depuis quelques instants; j'ai eu soudain l'intuition que cette lettre

rompait tout lien entre nous, que je ne vous reverrais plus, Albine. Ayez pitié de moi!

ROGER.

III

— Il est étonnant, n'est-ce pas vrai, princesse? Tout lui réussit. Même les saisons ne savent pas résister. Donner une telle garden-party le 15 avril, qui donc oserait?... *Aoh Gott!...* Il a cette audace, et voilà un temps de mois de juin, juste pour la fête. *An awfully beautyful place, is it not?* En plein seizième arrondissement, cet hôtel qui a l'air d'un petit château dans la province, le jardinet avec la pelouse et les grands arbres, si haut qu'on le croirait suspendu... oui, un jardinet suspendu, dirait-on? Ces groupes de lilas,.., toutes ces fleurs. On les a plantées hier seulement, par peur de la gelée tardive : tout cela vient de serres chaudes. *He has spent an amount of money*; il ne compte pas; c'est un vrai grand seigneur. Partout, en Europe et ailleurs, il est tellement considéré. Regardez dans son salon, où il a de si jolis meubles de prix : sur les consoles, rien que des photographies de personnes royales avec des dédicaces flatteuses. *A mon cher Ramon Genaz*, dit ce pauvre Ferdinand de Bulgarie, qui est maintenant... comment appelez-vous? dégommé à Munich... Je suis ravie que vous êtes venue, chère princesse; vous allez rencontrer ici tous vos amis, tout le faubourg, et aussi des illustrations de Paris, des peintres, des littérateurs...

Look here : there is lady de Stone, the big lady in carnation; she looks like a cook, dont you think? Elle fait la cour à Ramon, qui s'en moque, vous pensez. *And behind her the secretary of the spanish embacy.* Il est beau garçon, n'est-il pas vrai? Un peu le genre de Ramon en moins raffiné... Allez vous le faire présenter... *He likes the* blondes confortables, telles que vous. Ah! le comte Primoli... *Come va, gentilissimo*?

Lâchant la princesse grecque, dont elle n'était pas parvenue à se rappeler le nom, la grande-duchesse Hilda tendit sa main au comte. Ils échangèrent quelques répliques, et il la quitta sur ce mot, dont elle ne comprit aucunement l'ironie :

— Je laisse Votre Altesse recevoir.

C'était bien elle qui recevait, en effet, avec l'impertinence naïve d'une « personne royale », comme elle se qualifiait volontiers elle-même, accoutumée à ce que son caprice fasse figure de loi. Avec Ramon Genaz, elle avait combiné tous les détails de cette partie, où se pressait, sinon la meilleure compagnie de la Ville , du moins, parmi la meilleure, le groupe brillant qui goûte surtout Paris dans ses contrastes et pour qui une réunion est d'autant plus divertissante qu'elle paraît davantage le résultat d'une gageure. Le raout de Genaz, présidé par une Altesse, réalisait le type achevé de ce genre de gageure. Il y avait des étoiles de café concert et des duchesses, des savants à lunettes et des gigolos de dancing, des jeunes gens trop bien mis, aux cheveux teints, aux

lèvres rougies, et des ambassadeurs. Il y avait Berthe Lorande. Il y avait deux nègres. Il y avait un pasteur protestant, auteur d'un ouvrage de métapsychie. Il y avait un chef illustre de la grande guerre, français; on en espérait un autre, anglais. Il y avait Jeanne Saulnois, chambrée par Maurice de Guilloux dans le *den* de Ramon; il y avait Saulnois, planté tout seul à un angle du jardin, et surveillant Berthe Lorande, — laquelle s'évertuait d'instinct, et sans nul projet, à conquérir le grand chef français, et guettait cependant le perron, dans l'espoir de voir paraître Jean de Trévoux. Il y avait le prince de Mozambique, naturellement, avec quelques échantillons de sa postérité. Il y avait un Monsignor, très beau, très élégant, qui portait une soutane cramoisie et un nom juif. Il y avait Camille Engelmann, si parfaitement habillée, si adroitement demi-masquée par son chapeau de fourrure, qu'on l'eût dite jolie. Assise sous un des grands arbres, elle se penchait sur Laurent Sixte, dont l'aimable visage, clair sous ses cheveux grisonnants, le franc sourire, l'élégance aisée, provoquaient déjà parmi les femmes des : « Qui est-ce?... » et des répliques chuchotées. Il y avait deux directeurs de journaux, mûrs et riches, et un directeur de théâtre esthétique, pauvre et jeune. Trois femmes exquises, de cette génération privilégiée de vraies mondaines écloses juste après la guerre, divinement attifées, entouraient un petit savant fort célèbre qui leur expliquait la relativité du temps. Il y avait Mistinguett. Il y avait Cécile Sorel. Tout cela bruissait, caquetait, croquait des

petits-fours servis sous un ajoupa, entonnait du porto et du champagne, fumait des cigarettes ambrées, flirtait, potinait, intriguait, — se poussait dans les affaires, dans la politique, dans l'amour, — ou simplement, comme le comte Primoli, regardait en philosophe une fourmilière parisienne de première classe grouiller sous un soleil de printemps, dans un décor qui tenait à la fois du théâtre et du casino, et où tout renversait les règles ordinaires de la nature, depuis les fleurs prématurées jusqu'au soleil paradoxal.

Dans cette fête, autant s'exhibait avec ostentation la grande-duchesse, autant le vrai maître de la maison s'effaçait. On s'étonne parfois, dans le monde, de certaines réussites éclatantes, que nul mérite rare ne paraît justifier. Regardez-y de près, vous constaterez presque toujours que l'heureux bénéficiaire possède à un haut degré une qualité au moins, mais qui suffit : une qualité si difficile à définir que, pour la nommer, la logique du langage a dû recourir à une image, d'ailleurs incomplète : le tact. Ramon Genaz avait le tact. La fête qui, demain, par les récits des assistants et les comptes rendus des journaux, homologuerait mondainement sa situation, la fête minutieusement préparée par lui plusieurs mois à l'avance, la fête où certaines présences résultaient d'efforts et de négociations dignes d'un Talleyrand, — on eût dit maintenant qu'il s'en désintéressait. Sauf pour trois ou quatre personnalités exceptionnelles, on ne le vit point se déranger du coin discret où, dans le petit salon, il formait le centre d'un groupe

de dames mûres et médiocrement élégantes, mais qui comptaient dans le meilleur « gratin » français et quittaient rarement pour une réception privée leurs hôtels du septième arrondissement. Entre autres, Mme de Juvigny, sœur aînée de Mme de Trévoux, la « belle » comtesse de Mers, presque septuagénaire, la marquise de Bugey, dont la grâce attrayante encore rayonnait dans l'encadrement des bandeaux blancs... A ces douairières, Ramon Genaz faisait réellement la cour, appliquant sans l'avoir jamais lu (car, malgré sa conversation émaillée de noms d'artistes les plus extrême-gauche, il était ignorant comme un groom), le précepte que Mme de Mortsauf donne à Vandenesse : « La femme de cinquante ans fera tout pour vous et la femme de vingt ans, rien. » Ainsi gardé contre la familiarité de ses hôtes, il accueillait à distance, d'un sourire, d'un geste de la main, d'un air de se lever pour se rasseoir aussitôt, les arrivants, les arrivantes qui n'osaient aborder ce cercle respectable et d'eux-mêmes lui faisaient signe : « Tout à l'heure »... Comment autrement eût-il évité les apartés avec les jeunes femmes, causes de scènes redoutables avec la grande-duchesse? Ainsi, la réception finie, pourrait-il lui dire : « Cette fête fut la vôtre, et je n'y ai vraiment vu que vous... » Ainsi, parmi les jeunes perruches huppées que son art vraiment incomparable de tanguiste avait fascinées, maintenait-il une émulation que la moindre préférence eût changée en cabale de jalousie haineuse. Et pour toutes, en ce moment, immobile et presque invisible, il restait ainsi le centre et l'animateur de

la fête, sûr de les rallier quand, à la minute prévue, — un étroit parquet jeté sur la pelouse comme un praticable de théâtre, — il apparaîtrait tenant du bout des doigts les doigts de sa rivale professionnelle, la Hongroise Vitzina, qui pour la première et la seule fois (c'était le clou de la fête) danserait un tango publiquement avec lui. Elles le guettaient d'ailleurs, les perruches huppées, chacune résolue à le cueillir dès qu'il s'évaderait de son cercle de vieilles gardiennes. Elles le guettaient à travers leur papotage et leurs flirts, non par désir sentimental, moins encore par tyrannie sensuelle, plutôt par engouement, par mode, par rivalité de snobisme... Dirait-on longtemps encore que ce merveilleux étranger au profil de jeune empereur latin, aux cheveux d'un noir si éclatant que, pour en modérer les reflets, il se poudrait légèrement les tempes de poudre grise, aux yeux d'odalisque, au corps flexible comme celui d'une jeune fille et robuste comme celui d'un athlète, dirait-on longtemps encore que ce demi-dieu de la danse appartenait exclusivement à cette longue et sèche jument de grande-duchesse?... Elles étaient toutes prêtes à se dévouer, les perruches huppées, pour faire cesser un pareil scandale, et cette noble émulation donnait à leurs nerfs tendres l'illusion de l'amour. Ah! comme disaient naguère les poilus, elle « en prenait », dans les conversations des perruches huppées la duchesse Hilda de Finsburg !

Cependant, assise entre Maurice de Guilloux dans le *cosy corner* de la bibliothèque anglaise que Ramon appelait son *den*, c'est-à-dire sa tanière, Jeanne Saulnois, vêtue aussi simplement qu'une jeune fille d'une flottante tunique de crêpe mauve, sans un bijou au col ni aux poignets, et si fraîche, si reposée de visage et d'allure que vraiment elle avait l'air d'une jeune fille, répondait avec tranquillité aux questions du diplomate qui s'énervait. Il s'énervait de cette tranquillité même, opposée par Jeanne aux formes variées de son offensive amoureuse. La forme actuelle de l'offensive était d'exciter la jalousie de Jeanne à l'endroit de Berthe Lorande. Mais Jeanne avait une façon si aisément adroite de dévier l'entretien que, finalement, elle l'avait réduit à perdre patience, à s'irriter, à s'écrier :

— Mais enfin, quel sortilège vous a-t-il jeté, votre mari? Il est intelligent, je veux bien, mais moins que vous. Physiquement il n'est pas mal, mais...

— Ne plaidez pas, mon pauvre Guilloux, répondait Jeanne toujours souriante... Vous voulez me prouver qu'il existe des hommes plus beaux et plus brillants que mon mari, vous, par exemple?

— Non, pas moi, mais...

— Vous ou d'autres, cela m'est égal. Croyez-vous donc que l'amour soit une monnaie qui s'échange, au plus juste prix, contre un certain bloc de qualités? Ce serait du joli si une femme substituait un amour à un autre chaque fois qu'un plus bel objet se présente... Non pas, ami Guilloux... Moi, qui vous parle, j'ai aimé Albert du premier coup. Ou

du moins, dès la première rencontre, j'ai ressenti pour lui un attrait que personne n'avait exercé sur moi auparavant. Et pourtant il n'était guère séduisant à la façon dont vous l'entendez, le jeune professeur de philosophie du lycée d'Auch avec sa barbe frisée et son lorgnon de bazar... Tiens, de la musique?

Un léger orchestre, un orchestre de sérénade, guitare, cythare, violoncelle, commençait de soupirer langoureusement sous les arbres des airs napolitains, et soudain les salons se vidèrent vers le jardin.

— Allons ! dit Jeanne en se levant.

— Non, un instant encore! pria Guilloux. C'est très intéressant ce que vous me disiez... Vous vous fichez comme moi de cette musiquette, n'est-ce pas? Alors, il était « moche » quand vous l'avez rencontré, votre Albert?

Jeanne eut un rire éclatant, le rire des consciences nettes, le rire des couventines.

— Mais non, il n'était pas « moche », mon Albert. Il avait sa belle stature, ses cheveux blonds, ses traits spirituels,... sa jolie voix chaude. Il était un peu comique,... un peu pion, d'accoutrement, d'allure.

— Alors, pourquoi avez-vous eu envie de lui?

— Tenez, Guilloux, vous n'y entendez rien. Envie de lui ! Je n'ai pas eu envie de lui! Croyez-vous donc qu'une jeune fille française de bonne race et de bonne éducation a « envie » d'un jeune homme, comme un vieux marcheur a envie d'une

midinette? J'ai assisté par hasard à une distribution de prix où Albert prononçait le discours. Sa façon de dire, sa façon de penser, m'ont frappée. J'ai eu envie (pour employer votre mot) de le connaître, de lui parler, de l'occuper de moi et de m'occuper de lui... ne fût-ce que pour lui faire couper sa barbe, changer de lorgnon et de tailleur... Voilà, monsieur, quelles furent mes premières envies à son égard. Et, croyez-moi, c'est ça qui est bien « jeune fille ».

— Oui... sans doute, murmura Guilloux, trop fin pour ne pas saisir ces nuances.

Une frêle et juste voix de ténor soutenue par un langoureux violoncelle et quelques *pizzicati* de guitare modulait dans le jardin la chanson napolitaine :

Come porti capelli, bella bionda?
Io le porto a l'uso marinaio...

Jeanne et Guilloux étaient seuls dans le *den* et parlaient maintenant à haute voix sans se gêner.

— Et comment avez-vous fait pour vous passer ces diverses envies? continua le diplomate.

— Ah! ça n'a pas été des plus commode. Je menais par le bout du nez mon vieux papa et ma vieille maman... J'étais fille unique. Mais, tout de même, leur persuader de recevoir un professeur du lycée!... Alors, j'ai combiné, avec quelques jeunes filles et jeunes femmes de la société, là-bas, un cours de littérature moderne, une fois par semaine,

chez ma tante de Bruin, qui habitait près de la cathédrale un hôtel où il y avait une belle salle... Et voilà. Une fois que nous avons pu nous parler, Albert et moi, ça a marché tout seul. Il est malin. Le temps de lui apprendre les petits faibles de papa et de maman... il s'est mis en campagne et a touché le but en six mois.

— Je vois bien ce qu'Albert a gagné à l'opération. Sans vous il pondrait encore aujourd'hui des bouquins illisibles comme sa thèse ; il professerait au Collège de France devant quatre jeunes Valaques et cinq vieilles Anglaises ; il continuerait à acheter ses complets et ses lorgnons aux Galeries ; il ne serait pas de l'Institut ; il ne serait pas reçu dans le meilleur monde et il ne flirterait pas en ce moment avec Berthe Lorande. Car il flirte en ce moment avec Berthe Lorande : il a même l'air de lui faire une scène, ce qui est le comble du flirt. Je les vois d'ici, penchez-vous un peu, vous les verrez aussi.

— Je ne me pencherai pas, car je ne veux pas les voir, protesta Jeanne ; mon mari est bien libre de dire des choses gracieuses et même des choses désagréables à Mme Lorande...

— Bon, vous êtes butée... Mais qu'est-ce que je vous disais donc? Ah! je vous disais que je vois bien ce que Saulnois a gagné à vous épouser. Mais vous, qui êtes une femme exceptionnelle, qui avez tout, la beauté, l'esprit, la naissance, une certaine habileté sociale dans le meilleur sens du mot... songez à ce que vous seriez sans doute devenue si vous aviez attendu l'homme vraiment digne de vous!

— Si je n'avais pas épousé Albert? Oh! je le sais très bien, ce que je serais devenue. Je serais devenue une vieille fille, jaune et rance comme un citron sec; je ferais des confitures de prunes et des conserves de tomates à Fersac, dans la baraque de mes aïeux, que nos paysans ont la gentillesse d'appeler *lou castet*. Ou bien j'aurais épousé un de mes voisins, aussi pauvre que mes parents, un monsieur « de quelque chose » qui aurait en dix ans mangé ma maigre dot au cercle royaliste d'Auch et qui coucherait avec mes métayères... J'aime mieux être Mme Saulnois.

La voix grêle et juste du ténor envoyait maintenant sous les arbres un refrain allègre :

Tiritomba!
Tiritomba!
Tiritomba, l'aria va!

— Soit! répliqua Guilloux... Mais seriez-vous moins Mme Saulnois, si...

— Si je vous écoutais, aimable serpent? Oui, je serais beaucoup moins Mme Saulnois. Le plus clair de notre bonheur n'est pas l'Institut, la mondanité, l'argent qui a fini par nous venir. C'est que nous sommes un vrai ménage où chacun d'eux est pour l'autre ce qu'il désire le plus. Tâchez donc de comprendre cela, ami Guilloux, qui fréquentez trop de don Juanes et croyez volontiers au don-juanisme de toutes les femmes. Appartenir à un autre que mon mari? Pourquoi? Mon bonheur absolu est de lui

appartenir à lui. Ce bonheur-là serait perdu, je le sens bien, si je risquais une expérience hors de lui. Alors? Je vous demande un peu? Je détruirais ce qui est la joie de ma vie pour goûter à ce qui ne me tente pas. Je n'ai aucun mérite à résister, croyez-moi. Cela vous fâche? Pourquoi? Vous me plaisez beaucoup tout de même, je vous assure.

Guilloux se leva et médita quelques instants; la peur d'être ridicule lui fit retenir les mots rudes qui lui montaient aux lèvres...

— Entendu, dit-il... Gardez le bonheur qui vous chante. Vous avez raison. Seulement, il ne dépend pas seulement de vous, ce bonheur-là... Je ne me souhaite pas une revanche qui vous fasse du mal : mais j'ai bien peur de l'avoir tout de même.

Le ton de persiflage qui lui était ordinaire avait fait place à une sorte d'âpreté visiblement sincère. Il goûta le plaisir pervers de voir Jeanne pâlir. Elle se leva à son tour :

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Rien... Si vous tenez tant à votre ménage, ne vous endormez pas trop.

Ils ne purent continuer; la musique finie, les invités refluaient vers les appartements avec des « Charmant, n'est-ce pas? », des « Joli timbre, ce Ripardi!... » et aussi, jetés pareillement à pleine voix, des « Quelle balançoire! A-t-on idée d'acclimater ces gargouillades dans le pays de Debussy? » et des « C'est des bobards pareils qu'ils se font chanter, l'altesse et le tanguiste, pour se mettre en train?... ». Jeanne et Guilloux furent séparés, Guilloux happé

au passage par Lady de Stone, dont il avait été à Londres l'un des courtisans. Jeanne, comme alertée par ces derniers mots du diplomate, perçut alors tout le détail de la courte scène suivante, qui se passait au jardin, dans l'angle voisin du buffet : Berthe Lorande quittant brusquement Albert, et se faufilant comme une souple couleuvre à travers les groupes, à la rencontre de deux nouveaux venus qui descendaient lentement les degrés du perron.

Tous deux sondaient la foule, du regard : c'étaient Jean de Trévoux et Roger Vaugrenier.

Berthe les rejoignit, et presque aussitôt s'isola avec Jean de Trévoux, tandis que Roger demeurait figé sur place, les yeux toujours en quête.

Était-ce l'effet des insinuations de Guilloux ? Jeanne fut frappée de l'angoisse qui se lisait sur les traits de son mari. Albert, lui non plus, n'avait pas perdu un seul des gestes de Berthe Lorande. Maintenant la romancière avait entraîné Trévoux sous les arbres, l'avait fait asseoir sur une chaise, s'était assise près de lui. Avec ce goût d'afficher son amour auquel résistent si peu de femmes amoureuses, elle le caressait du regard et de la voix, et ses mains même, ses mains menues de petite fille, avaient des élans à peine réprimés pour le saisir. Albert voyait cela, et, lui aussi, le sentiment qui l'agitait était trop fort pour qu'il songeât à le masquer...

« Ah ! mais ? pensa Jeanne Saulnois, Guilloux aurait raison ? L'hippocampe ferait souffrir mon mari ? Alors, à nous deux !... »

Lestement elle traversa le jardin en diagonale, au

moment où des valets costumés comme au théâtre dressaient un étroit plateau de planches cirées sur des supports préparés à l'avance, et dissimulés dans des groupes de fleurs. Les assistants, amusés par ces préparatifs, se groupaient à l'entour ; personne n'observa la prise de contact du mari et de la femme, la femme aussi naturelle et souriante que si elle n'avait rien observé du manège suspect, le mari soudain rasséréné et comme soulagé par cette présence familière et protectrice, s'attachant des deux mains aux bras nus de Jeanne et se pressant contre elle d'un geste d'enfant inquiet... Car Albert Saulnois était de ces maris plus constants que fidèles, qui, pour nulle fantaisie extraconjugale, n'entament la part d'amour réservée à l'épouse, qui souffrent de ne pouvoir lui confier leurs soucis de cet ordre comme ils lui confient tous les autres, et qui, s'ils l'osaient, invoqueraient sa protection dans leurs déboires amoureux, à la manière des dévots fripons qui allument un cierge devant l'autel pour acquérir à leurs friponneries la faveur du saint.

L'installation du tréteau, qui détourna l'attention de cet épisode conjugal, évita pareillement qu'on remarquât l'arrivée de Vaugrenier, et l'air inquiet et déçu dont il inspecta le jardin, puis parcourut les salons. Parmi les invités, seuls d'ailleurs le connaissaient quelques familiers de la rue Raynouard, plus quelques amis personnels de Jean de Trévoux : car les deux jeunes hommes, malgré les quatre années qui séparaient leurs âges (*longum ævi spa-*

tium entre vingt et vingt-quatre ans) s'étaient accrochés, selon l'expression d'alors, dès leur première rencontre chez Albine. Très dissemblables en apparence, opposés par les doctrines autant que par les habitudes, une affinité latente les avait fait se reconnaître. Trévoux, sentimental, traditionnel, religieux, admirait inconsciemment dans Vaugrenier sa propre nature affranchie. Discutant avec lui sur toutes choses, il entendait en lui-même des échos insoupçonnés répercuter les répliques de l'incroyant, du révolté. Roger aimait dans Trévoux le Roger qu'il aurait été (il s'en rendait compte maintenant que la perspicacité d'Albine l'avait expliqué à lui-même) si, comme Jean de Trévoux, il était issu régulièrement d'une vieille famille française établie depuis trois cents ans dans un certain coin du Rouergue, pour y mener depuis ces trois siècles le même combat d'idées sous le même drapeau. Il raillait en paroles la ferveur idéaliste, les scrupules héréditaires, la foi dans l'amour professés par son cadet, et il ne voulait pas s'avouer le réconfort qu'il goûtait, dans son propre désarroi, aux paroles confiantes et chaleureuses de Jean. Jean parlait sans cesse de Berthe, avec la pétulante ardeur d'un fiancé; Roger ne parlait jamais d'Albine, mais il rapportait d'instinct à Albine tout ce que Jean disait de Berthe, toute cette défense vibrante et généreuse qu'il prenait d'elle contre le monde. Certes, Jean avait deviné le drame de cœur qui se jouait entre Albine et Roger; mais Roger savait gré à Jean de n'en rien dire, de se borner à des professions d'ad-

miration, évidemment sincères, envers Albine. Lors de son départ pour les Cornouailles anglaises, Jean avait été le dernier visage à lui sourire quand le train s'ébranla, et, rentré le matin après dix jours d'absence, c'était chez son ami Trévoux que Roger avait couru.

Cette fois, son cœur était trop lourd : il avait offert tout son secret à l'ami anxieux : la cause vraie de son départ, la lettre à Albine, l'espèce d'ultimatum qu'elle contenait... et surtout l'épouvantable angoisse où le mettait, depuis près d'une semaine qu'il avait envoyé cette lettre, le silence de la comtesse. Or, ce silence, lui-même en avait fixé d'avance l'interprétation. Il voulait dire : « Sortez de ma vie... » Et cet arrêt qu'il avait accepté, qu'il avait provoqué, il n'avait plus l'énergie de s'y soumettre.

— Voilà où j'en suis, avait-il conclu... Ah ! je ne suis pas fier de moi, mon vieux ! Je suis une espèce de baron Hulot. Et encore Hulot avait l'excuse d'être vieux et d'avoir possédé sa maîtresse.

— Va la voir ! avait répliqué Trévoux. Tu sens bien qu'elle t'attend.

— Allez dire : « Pardon ! il y a maldonne ! J'ai exigé quelque chose d'essentiel, vous n'avez pas voulu... pardon ! pardon ! Je n'exige plus rien ! » Non, tout de même, je ne suis pas tombé si bas !

— Veux-tu que je prévienne Berthe ? Elle vous réunira.

— C'est la même chose.

— Attends ! Il y a une fête chez Ramon Genaz, à Passy, cet après-midi. J'ai licence expresse d'amener

mes amis. Viens... la comtesse y sera certainement, oui, à cause de la grande-duchesse avec laquelle elle est très liée. Vous vous rencontrerez tout naturellement, et cinq minutes après vous serez d'accord. Car c'est entre vous un malentendu d'amoureux.

Roger avait opposé de molles objections de forme, mais, quelques heures plus tard, quand Trévoux était allé le chercher, il l'avait trouvé prêt à sortir et vibrant d'impatience.

Le voilà dans cette fête qu'il eût, quinze jours avant, accablée de sarcasmes, parmi cette société composite issue de la guerre, et qu'il abhorre. Le voilà qui assiste aux préparatifs d'une exhibition de méprisables pantins, et il ne songe même plus à s'en étonner, il n'a plus de dédain pour ce magma social, sa gaîté factice, sa folie de plaisir cher, son libertinage fade. L'odeur de sépulcre, l'odeur de néant qui s'en dégage ne lui crispe plus les narines. Il s'agit bien désormais de froides observations, de sévères théories ou de prédications révoltées ! Il s'agit bien de jouer le philosophe du tableau de Couture ! Il s'agit bien de se draper dans sa dignité ! Ce qui importe en ce moment au philosophe, à l'observateur, au révolté, c'est de retrouver une certaine femme dont la présence lui est soudain apparue nécessaire, nécessaire comme l'air aux poumons. Pour la revoir, dût-elle le repousser, il a brusquement quitté l'Angleterre la veille et regagné Paris en avion, comme si la rencontre ne pouvait pas être différée d'un quart d'heure ! Et cette femme n'est

pas sa maîtresse ; il n'a même reçu d'elle aucune des menues faveurs de l'amour. Ce n'est donc pas la tyrannie des sens qui l'enchaîne. C'est quelque chose de plus mystérieux et de plus impérieux, l'espoir d'une certaine vie qui ne peut être vécue que près d'elle, avec elle, soudé à elle. Ah ! qu'elle reparaisse, qu'il la voie ! Dût-elle le repousser en le meurtrissant, dût-elle ne pas daigner l'apercevoir, il lui semble que sa fièvre en sera soulagée.

Mais il a beau inspecter visage par visage cette foule en remous, ses yeux ne reflètent pas le visage unique qui éclipse tous les autres. En revanche, on dirait que tous les autres visages prennent une netteté et un relief extraordinaire, comme s'ils étaient éclairés par l'intérieur et révélaient, en même temps que les tares physiques plus ou moins dissimulées, la structure intime du cerveau, les pensées secrètes, les âmes. La grande-duchesse, tandis qu'elle se dépense en boniments naïfs pour racoler les spectateurs autour de la pelouse et clame : « Il va danser ! Un tango avec la Vitzina, un tango pour nous seuls, que personne n'aura vu ni ne reverra ! » Roger lit sur son sec visage de cavale, avec l'épaisse sensualité germanique, l'esprit d'enfant arriéré fait pour servir de proie à l'intrigue. Le front mat de Ramon Genaz, ridé par moments de trois rides soucieuses, ses grands yeux dont les prunelles subitement inquiètes circulent tout à coup de droite à gauche dans l'orbite, son allure de nerveux qui se contraint et veut paraître impassible, — tout révèle un être moralement travesti,

plein d'audace et d'angoisse, hésitant encore sur les moyens, mais capable d'employer les pires... Une clarté surhumaine jaillit de tout le visage de Berthe Lorande, offert à Trévoux comme une hostie : par quel sortilège d'enivrement Jean n'aperçoit-il pas, lui, ce qui saute aux yeux de Roger : le non-bonheur, l'anxiété affreuse de celle qui s'offre ainsi?... Pareillement, Roger s'imagine lire comme dans un livre, comme dans un livre imprimé clairement, la droiture du cœur sur le visage de Laurent Sixte, un renouveau de jeunesse sentimentale dans Camille Engelmann; le jeu de Guilloux entre Saulnois et sa femme lui apparaît comme un facile problème d'échecs sur un échiquier déblayé où trois pièces seulement s'opposent... Une bousculade finale, sous les injonctions maintenant impérieuses de la grande-duchesse, agite cette foule; les isolés rallient les alentours de la pelouse, et le cercle, gens assis devant, gens debout derrière, se forme autour du vert gazon de la pelouse qui frange le palier de chêne, large à peine comme le plancher d'une chambre ordinaire. Une passerelle posée sur le gazon relie ce palier au gravier de l'allée.

C'est sur ce carré minuscule qu'ils vont exécuter leur performance, la Vitzina et le Genaz : et la grande-duchesse a publié hautement que l'exiguïté même du parquet est le « clou » de la chose, le fin du fin, le chef-d'œuvre. Les Argentins ne déclarent-ils pas qu'on doit pouvoir danser le tango sur une assiette? Et voilà bien la puérilité naïve du Paris qui fête : tous, hommes et femmes, sont

positivement électrisés à l'idée qu'ils vont voir ce spectacle unique, admirable, fascinant : un tango dansé sur un parquet de quelques mètres carrés. Voilà qui vaut la peine d'avoir vécu jusqu'en 1920, à travers les angoisses de l'invasion, les périls de la guerre, les ivresses de la victoire et les amers revenez-y de la paix.

Tandis que l'orchestre, toujours violoncelle, guitare et cithare, prélude discrètement, voici paraître les deux virtuoses, se tenant par le bout des doigts. Ils résolvent aisément le problème de franchir ensemble la passerelle sans qu'on ait le temps de reconnaître s'ils se suivent ou s'ils avancent de front. La Vitzina est plate, sans sexe : un visage de garçonnet un peu usé, maquillé audacieusement de poudre ocreuse ; dévêtue, semble-t-il, dans la chemise de crêpe gris qui laisse voir les bras jusqu'aux coudes et, presque jusqu'aux genoux, les jambes gainées de soie noire translucide que traverse la couleur de la peau. Une toque à plume retombante coiffe ses cheveux rouillés. Genaz porte un frac et une culotte gris foncé, une chemise à jabot ; sa tête est nue... Dès qu'ils ont atteint le plateau, leurs mains dégantées, la gauche de l'homme et la droite de la femme, s'accrochent fermement, ramenées ensemble près des épaules ; la main gauche de la femme s'appuie sans peser sur l'épaule de l'homme ; la main droite de l'homme, renversée, frôle de son revers le bas du corsage sobrement échancré vers la taille. Rien de plus décent, d'ailleurs, que cet

abord; les curiosités libertines, s'il y en a dans l'assistance, sont déçues; on constate que les deux corps s'effleurent à peine. Ils sont pour l'instant immobiles, non pas l'un contre l'autre, mais tout proches l'un de l'autre; leurs visages sont tournés dans le même sens, se superposant comme ceux des médailles à deux profils; les frisettes de Vitzina égratignent les bandeaux noirs de Genaz, mais leurs joues ne se touchent point. La voluptueuse cadence de la musique se précise. Dansent-ils? On ne sait. Immobile tout à l'heure, la double statue semble s'animer progressivement d'un rythme imperceptible... Voilà l'art extrême de ces deux virtuoses, et vraiment, c'est un art; ils ont dépouillé de tout geste, de tout balancement, la danse célèbre; ils en ont fait comme la synthèse. Grâce à eux, tous vont comprendre l'attrait qu'elle exerce sur le monde. Leur danse, c'est tout le poème de l'amour humain, à la fois délicat et voluptueux, ardent, mais nuancé. Les pieds se meuvent à présent avec une si parfaite concordance qu'on dirait les pointes de l'escarpin de l'homme et des souliers à barrettes de la femme reliés par un fluide : une aiguille aimantée en face d'une aiguille de fer. Comment exprimer plus chastement l'emprise, la conquête, que par cette passive obéissance du pied féminin au pied masculin, l'un suivant exactement l'autre sans jamais le toucher?... Mais les corps, déjà, ne sont plus immobiles. Gardant leur imperceptible distance, tout proches, mais non enlacés, on devine qu'ensemble ils s'électrisent aux vibrations rythmées; les spectateurs, comme s'ils

assistaient à une scène d'amour supérieurement jouée, participent à leur émoi. Ils voient les amants hésiter au bord de l'amour; ils partagent leur angoisse, ils souhaitent leur étreinte... Et voilà qu'au paroxysme de cette attente la musique soudaine se détend, s'apaise ; le couple se désenlace à demi : ce n'est plus qu'un galant amoureux guidant les pas de sa compagne. Par leur incroyable virtuosité, Genaz et Vitzina donnent sur cet espace étroit l'illusion de la promenade longue et sinueuse. Sur quelques pieds carrés de parquet, voici l'entraînement de l'amante par l'amant le long d'un sentier ou sur les pierres sèches d'un gué. Puis, d'un geste soudain, souligné par un trait de violoncelle, la promenade s'arrête : les deux amants, immobiles juste un instant, se regardent dans les yeux, et, comme par un irrésistible élan, qui dure à peine deux secondes (et pourtant se décompose en une courbe précise, gardant au geste je ne sais quelle pudique résistance) se collent face à face, poitrine contre poitrine, debout; la fatalité de l'amour a vaincu. Et dès lors, leurs regards vont demeurer soudés comme leurs membres; leurs regards fixes qui semblent fouiller l'âme, guetter l'un dans l'autre la volupté ou la traîtrise; leurs membres qui n'ont plus le discret éloignement, la souplesse surveillée des premières mesures, mais qui désormais se caressent et se captent, ou s'abandonnent dans un fléchissement subit, l'amante un moment abattue, comme sans forces, sur le cœur de l'amant victorieux...

— La trouvaille de leur danse, disait Mercueil à l'oreille de Camille Engelmann, c'est le contraste entre la volupté des attitudes et... comment dire ? la maîtrise de soi, l'impersonnalité, le détachement... vous comprenez ce que je veux dire... des danseurs. Voyez ces deux-là qui sont des as. Jamais leur tango ne devient indécent, chaloupage, belle Fatma ; tout est visiblement mesuré et réglé dans leurs moindres gestes. Pense-t-on à des bêtises quand un instant de distraction ferait tout rater ? Et leur figure ! Je vous en prie, regardez leur figure : l'immobilité figée ! le marbre ! avec les yeux fixes seuls vivants... Pas une trace d'émoi, pas un soupir ! Par moments on ne glisserait pas entre leurs lèvres une feuille de papier à cigarettes, et pourtant on est sûr qu'ils n'ont pas plus envie de s'embrasser que l'Apollon Citharède et la Vénus Callipyge au Musée des statues. Voilà le vrai tango. Danse admirable ! Dommage qu'il y ait tant de rastas et de pintades pour la gâcher, même dans la meilleure compagnie... Ah ! c'est fini !... Acclamons ! Tiens, la grande-duchesse n'a pas l'air content... Parbleu ! elle aurait voulu la place de Vitzina !

Parmi les bravos, les mains tendues à Genaz, des baisers de femmes sur les joues ocrées de Vitzina, le couple désuni se frayait un chemin vers les appartements. Pas une goutte de sueur sur leur visage, pas un pli au frac de Genaz, à la robe-chemise de Vitzina, pas un cheveu dérangé aux frisettes bouclées de celle-ci, aux glacis noirs de celui-là. On respecta, en s'écartant un peu, l'abord de Genaz et de la

grande-duchesse, laquelle attendait son héros sur le seuil du *den*, son naïf visage chargé de souci... Mais l'adroit Mercueil avait trop de curiosité professionnelle pour n'avoir pas devancé Genaz. Dissimulé contre le chambranle de la porte qui faisait communiquer le *den* avec le grand salon, voici ce qu'il entendit :

— Ma souveraine?... Vous semblez irritée contre votre sujet? Qu'avez-vous?

— *Ach!* cette Vitzina est une saleté! Elle se serrait contre vous comme une impudique. *Damned whore!* Et vous, vous la regardiez tellement, comme si vous vouliez la dévorer!

Le tanguiste ne se troubla pas.

— Ma souveraine! Quand vos yeux ont daigné s'abaisser sur un homme, est-ce qu'il existe pour lui d'autres yeux de femme? Vitzina est affreuse; j'enlaçais un squelette.

— Bien vrai? murmura l'Altesse, rassérénée aussi vite qu'un enfant. Un squelette, la Vitzina ! Oui, en effet, c'est bien cela. Un squelette! Que vous êtes amusant et spirituel, Ramon!

Ramon se pencha vers elle et lui dit à l'oreille, mais Mercueil happa tout de même la phrase au vol :

— Et une haleine!... Je cours me rincer la bouche!

Debout sur le dernier degré, accoté à la rampe du perron, Roger Vaugrenier avait suivi l'évolution des tanguistes avec cette attention minutieuse et inquiète qu'on apporte, dans les sommeils maladifs, aux fantasmagories suscitées par la fièvre.

Quand ce fut fini, chassé de son observatoire par le remous de la foule, il erra quelque temps dans les salons, dans le fumoir, repartit presque en courant vers le jardin à la poursuite d'une silhouette entrevue, s'arrêta net devant un visage de femme étonné et inconnu, resta quelque temps immobile sur place, rompu, désespéré. Que faire? Trévoux était le seul dans cette foule auquel il pût confier son souci : mais Trévoux ne quittait pas Berthe Lorande; ils semblaient oublier l'heure, le lieu et le monde; comment oser les troubler ?

« Eh bien ! pensa-t-il, je vais aller rue Raynouard... »

Toute fierté était abdiquée : il ne concevait pas qu'il pût vivre une heure de plus sans voir Albine. Ce qui se passerait alors, ce qui résulterait de l'entrevue, il l'ignorait : mais il fallait la voir, et savoir... Déjà l'assistance s'éclaircissait, l'Altesse ayant expressément permis qu'on partît avant elle. N'était-elle pas chez elle ? On entendait aux alentours du petit hôtel ronfler les autos qui vibraient et qui démarraient.

— C'est le succès de ces histrions qui te pétrifie, ricana une voix derrière lui.

Une main frôlait son épaule. Il se retourna :

— Ah ! Guilloux !...

Leurs relations s'étaient tout de suite desserrées après le rapprochement de Roger et d'Albine. Des mots de Guilloux restaient plantés comme des échardes dans la mémoire de Vaugrenier. Et si Albine ne lui avait pas intimé de ne pas se brouiller avec ce dangereux compagnon, la rupture entre les

deux camarades du front eût été déjà consommée. Mais telle était la détresse de l'amant désolé qu'en cette minute la rencontre lui fit du bien. Ils causèrent. Dans une rapide tournée d'ironie, le diplomate régla les comptes du maître de la maison, de la Vitzina, de la grande-duchesse, de Berthe Lorande, de Camille Engelmann, d'Albert Saulnois. Ce fut tellement acerbe que Roger, par contre-coup, eut quelque honte de se trouver là. Il s'en excusa gauchement.

— C'est Trévoux, dit-il, qui est venu me chercher chez moi et m'a amené ici presque de force.

— Mon cher, répliqua Guilloux, je ne m'étonne aucunement de t'y rencontrer du moment que notre grande amie commune s'y trouve...

— Quelle grande amie? Albine est ici ? laissa échapper Vaugrenier.

— La comtesse Anderny est ici, rectifia Guilloux avec un pincement de rire contenu.

Mais Roger n'était pas en goût ni en état de doser une raillerie. Il dit seulement :

— Où l'as-tu vue?

— Dans le petit salon anglais que ce fantoche de Genaz appelle son *den*. Elle causait avec la Finsburg. Je crois d'ailleurs qu'elle venait d'arr...

Il n'acheva pas : Vaugrenier n'était plus à côté de lui, il avait détalé vers la maison.

— Bravo! Albine, murmura Guilloux, pour lui-même. Ça, c'est du beau travail...

Roger avait bondi dans la maison et, bousculant les gens sur son passage, avait gagné le *den*. Barrant

la baie entre cette pièce et le grand salon, le groupe des douairières, comme disait Guilloux, c'est-à-dire Mmes de Juvigny, de Mers, de Bugey se carraient dans leur importante attitude de personnes mûres. Bien plantées sur les jambes, le ventre en avant, maniant de leurs doigts exsangues et tavelés leurs longs colliers de perles, elles attendaient, pour aller prendre congé de la duchesse, que celle-ci eût fini de causer tête à tête.

Ce n'était plus avec Genaz qu'elle causait, assise au milieu du divan, dans le *cosy corner*. Sur une chaise basse, une femme fort élégante lui faisait face. On ne voyait de celle-ci que la silhouette altière gainée de bleu sombre et, émergeant du col de renard argenté, la nuque éclatante, les frisements de cheveux châtain, le chapeau de crin paré lui aussi de fourrure.

Le cœur de Roger se crispa : c'était bien Albine.

Comme les douairières, et proche d'elles, il prêta l'oreille. Hilda parlait d'ailleurs à tue-tête.

— Chère... oh! chère!... que j'étais *anxious* de vous voir!... Une vilaine panne d'auto?... Quelle horreur! A moi-même cela m'est arrivé l'autre semaine, au moment où l'on m'attendait à la Légation de Suède... Toute la fête en suspens à cause de moi, vous voyez cela d'ici!... Ah! voici donc pourquoi je tenais tant à vous voir!... Vous êtes intime, je crois, avec ce monsieur qui est votre ministre des Affaires étrangères. Monsieur... comment l'appelez-vous? Cormillier, Carnouiller, dites?

— M. Cordelier.

— C'est cela, Cordelier... Moi je ne veux rien lui demander... parce qu'il a été *improper* pour Ramon... Il l'a tourmenté comme étranger pour des permissions, des déclarations... Est-ce possible, en vérité? Un homme comme Genaz, qui est reçu comme un ami par des souverains? On pourrait vraiment avoir des égards!

— M. Cordelier a été plusieurs fois obligeant pour des amis à moi, fit Albine.

— Eh bien! alors, c'est parfait. Je vous demanderai ces jours-ci quelque chose qui concerne son ministère. Je ne vous le dis pas ici, parce qu'il y a toutes ces oreilles qui nous écoutent (les douairières ne bronchèrent pas). J'irai chez vous... Si! si! je le veux!... Un coup de téléphone, et je viendrai moi-même en personne, avec ma bonne Lelièvre.

Puis, subitement dressée debout, — elle venait d'apercevoir au fond du grand salon Vitzina faisant ses adieux au maître de la maison :

— Comment!... Elle est encore ici, cette pervertie? *Schrecklich!*... Et lui me disait qu'elle partait tout de suite!

Elle sortit du *den* si vivement qu'elle buta dans les douairières. Celles-ci firent en hâte une révérence à laquelle Hilda ne répondit point, puis s'acheminèrent pesamment vers la sortie. Albine, se retournant sans hâte, se trouva face à face avec Roger.

Elle ne manifesta aucune surprise, et, comme il s'avançait l'air égaré, la démarche vacillante, elle lui tendit la main. Il prit cette main, et, tout aussi-

tôt, bien que le beau visage de son amie fût immobile et son regard impénétrable, il sentit son angoisse se fondre en tendresse.

— Vous m'avez laissé, balbutia-t-il... Vous m'avez abandonné...

Il aurait pleuré, il se serait jeté à ses pieds, sans souci de ce qui restait de monde dans le jardin et les salons. Mais elle le rappela d'un regard à la réalité. Et très simplement :

— Venez vous asseoir près de moi, dit-elle.

Dans le salon voisin, la duchesse, avec son magnifique sans-gêne, était en train, sous les regards amusés des derniers assistants, d'expulser la Vitzina en lui déclarant : « qu'elle avait vraiment bien gagné son cachet aujourd'hui avec sa danse; qu'il ne fallait pas, vraiment ! qu'elle donnât plus de temps que ce n'était convenu, et que sans doute beaucoup d'élèves l'attendaient en ce moment dans son appartement pour avoir leurs leçons!... » Le vide s'était fait autour de Roger et d'Albine, dans l'étroite bibliothèque.

Leurs yeux, à chacun, reprenaient possession du visage de l'autre. Ils ne pouvaient pas se cacher leur bonheur à se rejoindre. Et la paix de leur accord, comme le courant d'un fluide mystérieux, pénétrait de l'un à l'autre par leurs mains unies. Roger revenait à la vie, ressentant le même allègement qu'un jour, au front de la Somme, quand, enterré vif sous un éboulement de mines, le poids sur sa poitrine s'était soudain comme dissous, la main des déblayeurs écartant la terre et les débris.

Il répéta :

— Vous m'avez abandonné! Vous auriez dû me répondre. J'ai trop souffert.

Malgré la révolution violente dont le nouvel amour l'avait secouée, le goût de vaincre l'homme demeurait assez fort en Albine pour qu'elle goûtât sa victoire. Celui-ci avait voulu résister ; il avait tendu contre la dominatrice les ressorts d'une volonté singulière ; il avait eu le suprême courage de fuir. Pourtant il gisait là, comme tous ceux du passé, désarmé, pantelant, à sa merci. Mais la tendresse qu'elle ressentait pour ce vaincu demeurait plus forte que l'orgueil.

— Quel enfant!... murmura-t-elle.

Il baissa le front ; un sanglot d'émotion et de joie jaillit de sa gorge. Elle pouvait dire ce qu'elle voudrait, à présent. Il était heureux.

Elle reprit :

— Votre lettre était une lettre d'enfant. Alors, vraiment, vous attendiez une réponse? Quelle réponse? Est-ce digne de vous et de moi, de signer des contrats, de poser et d'accepter des conditions? Voilà comment vous concevez des cœurs qui s'unissent?

Il fit signe que non, de la tête, signe qu'il abdiquait, qu'il souscrivait à tout.

— Si j'avais répondu à votre mise en demeure, croyez-vous qu'à votre retour nous aurions pu nous tendre la main et sentir notre amour intact, comme à présent?

— Non, balbutia-t-il. Ne me parlez pas de cette

lettre absurde. J'étais loin de vous, j'étais désespére, j'étais fou.

Elle insista, de sa belle voix grave :

— Me voyez-vous rendant des comptes, discutant avec vous comme avec un notaire? Car enfin, c'était cela que vous me proposiez, ou bien ce que vous me proposiez n'avait pas de sens. Je ne consens à m'humilier devant personne. Devant celui que j'aime moins que devant tout autre.

— Il faut me pardonner, dit Roger. Je m'en remets à vous.

— Oui, remettez-vous-en à moi du souci de notre dignité commune. Ah! cœur inquiet! Les soucis et les scrupules qui vous agitent, croyez-vous que je les ignore? Mais je les ressens, comme vous! Si vous ne me croyez pas digne de vous, je ne vous permets pas de m'aimer. Laissez-moi. Partez. Je ne consens pas à ce que le cœur de Roger Vaugrenier se mésallie.

Tout en parlant, avec cette infaillible présence d'attention (si l'on peut ainsi dire) qu'une femme du vrai monde ne perd jamais, elle inspecta le grand salon, au delà de la baie ouverte. Elle n'y voyait plus que deux valets de pied qui tournaient le dos, causant à voix basse en attendant des ordres. Une rumeur discrète venait du fond, du petit salon invisible où le fumoir était installé : les derniers assistants s'y étaient sans doute réunis. Et soudain, une voix s'éleva, une voix qui susurrait plutôt qu'elle ne chantait : la façon de Genaz lorsque, la guitare en mains, il consentait à se faire entendre dans les

chansons d'Espagne et d'Argentine... C'était lui, en effet; pour quelques intimes groupés autour de la duchesse Hilda, il avait bien voulu chanter. A distance, sur ce fredonnement, on ne distinguait pas les paroles. Albine reconnut pourtant une malaguena naguère entendue en Andalousie :

La camicia de la Lola
Un chulo se le llevo :
Un chulo se llevo...

Roger, trop absorbé dans le remous de ses pensées et de ses émotions, n'entendait rien. Albine, d'un mouvement si tendre qu'il fut chaste, saisit dans ses mains cette tête humblement penchée et la souleva.

— Albine! soupira-t-il.

— Je ne veux pas m'humilier, reprit-elle. Mais que vous soyez humilié, vous que j'aime, à cause de moi... j'aimerais mieux vous perdre. Ne craignez rien! Vous savez mon âge, mon passé... ne protestez pas! Je suis certaine qu'on vous a renseigné plus que vous ne le souhaitiez. Il y a certainement de la vérité dans ce que l'on vous a dit. J'ai vécu librement. Mais si l'on vous a dit que, dans ma vie, il y ait eu quelque chose de vil ou de bas, une déchéance, une compromission, de l'inavouable, on a menti. Voyez : plutôt que de déchoir devant moi-même, j'étais prête à renoncer à vous, que je préfère à tout. Eh bien! telle vous m'avez trouvée dans cette épreuve, telle j'ai été toujours. Repoussez

donc avec mépris les calomnies qui vous rongent le cœur. Je refuse de rendre des comptes à qui que ce soit ; mais, comme je vous aime et que je ne veux pas que vous souffriez, écoutez-moi.

Un accord de guitare plus appuyé fit lever le front de Roger.

— Ce n'est rien, reprit Albine. Ces fantoches s'amusent : tant mieux, ils nous laissent tranquilles... Écoutez. La fortune de la comtesse Anderny est, à peu près pour une moitié, celle que lui ont léguée son père, Pierre de Mestrot, et sa mère, Germaine de Mestrot, mariée en secondes noces à Philippe Ambezac, dont elle a hérité. Pour l'autre moitié, la fortune de la comtesse Anderny est le don que lui fit par contrat un légitime mariage, le comte Anderny, don qu'il confirma par testament malgré la séparation intervenue deux ans avant sa mort. Voilà... Et maintenant, que cette question ne se pose plus entre nous.

— Ah ! plus jamais ! murmura Roger.

La grêle musique de guitare avait repris, et le susurrement mélodieux de Genaz. Les valets eux-mêmes, curieux d'entendre, avançaient vers le fumoir et se dissimulaient entre les rideaux d'une fenêtre. L'électricité brillait dans le fumoir et dans le grand salon : mais personne n'avait songé à l'allumer dans le *den* ; Albine et Roger s'y trouvaient à présent dans une demi-obscurité, où venait mourir le reflet des lumières voisines.

— Enfant ! redit-elle.

Leurs genoux se touchaient. Elle reprit dans ses

mains la tête ardente. Et ils ressentirent, de nouveau, un bonheur infini, comme la veille du départ de Roger pour les Cornouailles. Cette fois encore, tous deux s'en étonnèrent. D'autres femmes avaient enlacé la tête du jeune homme ; ses genoux avaient frôlé d'autres genoux féminins. Ces autres femmes, tellement moins belles et moins désirables qu'Albine, ces autres femmes qui parfois, au moment même de l'étreinte, inspiraient à son cœur une sorte de répugnance, il avait éprouvé à leur contact un sursaut d'appétit bestial. Rien de tel ne le troublait aujourd'hui; ce chaste enlacement le comblait; rien de ce qu'il obtiendrait au delà ne lui vaudrait plus de félicité. Le violent désir qu'il éprouvait, c'était que cette douce étreinte durât toujours, toujours... Et pareillement, celle qui étreignait son front, d'autres yeux d'hommes, des yeux implorateurs, s'étaient levés anxieusement vers le trésor de son visage; alors elle avait connu l'ivresse du sang et des nerfs, le désir de donner et de prendre, la frénésie qui brise les pudeurs. Par quel miracle le contact de celui-ci, loin de remuer en elle les sources moins pures, lui donnait-il la sensation de se purifier, de se racheter? Tous deux s'étonnaient de leur sérénité, de leur sécurité, et que ce ne fût point pourtant quelque chose de fade et d'inerte, mais au contraire quelque chose d'actif et d'enivrant. Et tous deux se disaient : « Voilà... c'est que je n'avais jamais connu l'amour véritable. L'amour absolu, est-ce donc ce désir épuré, immatérialisé, qui dépasse et consume la vaine agitation de nos sens?... »

— Albine, balbutia Roger, aimez-moi. Pendant ces jours où je vous ai crue perdue pour moi, j'ai regretté que vous ne m'ayez pas achevé, au lieu de me soigner, quand j'étais blessé... là-bas.

— Je vous aime, répondit-elle. Je vous ai aimé dès ce jour-là..., dès que je vous ai vu blessé, alors que la souffrance avait changé votre visage... Maintenant, je m'en rends compte. Vos traits et votre voix étaient demeurés en moi. Quand je vous ai rencontré de nouveau à Paris, je vous ai reconnu tout de suite, vous que j'avais à peine entrevu... Si cela vous rend heureux que je vous aime, ah! soyez heureux! Comment vous dire cela avec des mots assez forts, assez prenants pour vous convaincre et pour guérir vos angoisses? Personne, entendez-vous? personne ne m'a conquise comme vous!

Elle fit une pause, puis, d'une voix plus basse et plus lente :

— Vous souffrez... Vous souffrez de ce temps où vous n'avez pas été dans ma vie. Il ne faut pas souffrir. Cela n'en vaut pas la peine. Ce que vous jalousez (je m'en aperçois aujourd'hui que je vous aime) vraiment, ce n'était rien. Me comprenez-vous? Me croyez-vous?

— Je vous crois, dit Roger. Je vous comprends.

Et vraiment il la comprenait. « Moi aussi, pensa-t-il, toutes les pauvres choses de mon passé, que j'ai appelées de l'amour, toutes ces émotions de chair et de sang ne furent rien de plus que la brûlure agréable d'un alcool sucré sur la langue et le palais... »

Elle lui releva lentement la tête. Elle le regarda au fond des yeux; son propre visage parut alors, dans la pénombre qui les environnait, attirer à lui tout ce qui flottait de lumière éparse, et briller de la clarté même de la beauté.

— Roger... Ce que je vous donnerai de moi, nul ne l'a eu et ne l'aura jamais. Et pourtant, mon cœur saigne, comme le vôtre, à penser que d'autres hommes, dans le passé, ont eu de moi ce que j'aurais pu leur refuser et garder pour vous seul. Pendant que vous agonisiez d'y rêver, là-bas, en Cornouailles, sachez que, dans ma solitude, j'ai gémi de m'en souvenir, moi aussi! Ah! pourquoi votre esprit, votre sensibilité, votre regard, votre voix... pourquoi tout ce qui fait que vous êtes « vous » ne s'est-il pas incarné dans un jeune être vivant, pareil à vous, lorsque j'étais une jeune fille intacte? Ou plutôt, pourquoi n'ai-je pas vingt ans aujourd'hui pour vous dire : « Il n'y a rien... rien dans mon passé... prenez toute ma vie!... »

— Albine! soupira Roger, bouleversé.

— Ce n'est pas ma faute si j'ai vécu tant d'années avant de vous rencontrer, tant d'années avant vous!... Ce n'est pas ma faute,... mais pardonnez-moi!

A son tour, ce fut elle qui fléchit et ce fut lui qui la soutint. De la sentir ainsi vaincue, désespérée, elle, dont l'attitude ordinaire était d'une lutteuse et d'une dominatrice, elle qui jusqu'ici, même avec lui, avait gardé de la distance, cela fondait en lui les dernières glaces de scrupules, et du même coup cela

lui inspirait un fervent désir de la consoler, de se sacrifier pour elle s'il le fallait, de briser sa propre vie pour rendre heureuse cette autre vie qui, toujours splendide, pleurait pourtant sur les jours qu'elle ne pouvait plus lui immoler.

Elle sanglotait doucement, et quelques paroles entrecoupaient ses sanglots.

— Pardonnez-moi! Ce que la vie m'a laissé, je vous le donne. On me dit que je suis belle toujours; il me semble que c'est vrai. Oui... Roger... jamais, je le crois, je n'ai été plus belle. Est-ce que cela ne vous console pas? Je ne le serai pas toujours... et vous serez jeune encore, vous, alors que je ne mériterai plus un regard... Eh bien! ne craignez rien. Quand ces jours arriveront, je partirai.

Elle disait ces choses au hasard, sans lien, sans suite. Et justement le désordre des paroles, chez cette femme si maîtresse d'elle-même, avait un effet pathétique, irrésistible.

— Je ne vous quitterai jamais, murmura Roger. Je veux me lier pour la vie. Et votre souhait de tout à l'heure se réalisera. Il en sera, entre nous, comme si je vous rencontrais jeune fille. Je ne veux rien de vous, comme d'une fiancée, tant que je ne serai pas votre mari.

Il la vit défaillir. Lui, l'ardeur de la décision prise et formulée lui rendait sa fermeté, sa lucidité.

— Prenons garde! murmura-t-il... Ils reviennent.

Les derniers invités refluaient en effet dans le grand salon, autour de la duchesse Hilda.

Albine rajusta ses cheveux dans la pénombre et, de quelques gestes précis, refit son visage.

— Sortez par le jardin et rentrez dans le salon par le perron, dit-elle à Roger.

Il obéit. Elle-même s'avança vers la grande-duchesse, qui n'avait pas remarqué son éclipse et qui l'accueillit en clamant, à la joie ironique des auditeurs :

— N'est-il pas vrai, *dear*, que notre Ramon fait tout à merveille? La danse... la poésie, la guitare, le chant... !

— Et elle en passe, murmura Guilloux à l'oreille le Saulnois.

TROISIÈME PARTIE

I

Assise dans son lit, où la moitié inférieure de son corps menu disparaissait sous des feuillets épars, blancs ou noircis d'écriture, sous des journaux, sous des livres et des fascicules de revues, Berthe Lorande écrivait. Une matinée de crêpe jaune, souple, bouillonnante, enveloppait son buste, soutenu par deux gros oreillers blancs superposés. Sur ce jaune et ce blanc s'éparpillaient les boucles rousses des cheveux, pas très longs, mais d'une extraordinaire abondance ; le reflet d'un gai soleil d'avril, coupant obliquement la chambre et le lit, les faisait luire comme ces pierres rousses d'Auvergne dont on fait des colliers. Ils lui cachaient les côtés de la figure ; on ne voyait que la pointe du menton, les rouges lèvres, le nez aigu, et les larges yeux qui, par contraste avec les cheveux si lumineux, paraissaient sombres. Et l'on voyait aussi, émergeant des amples

manches boutonnées aux poignets pour ne pas gêner l'écriture, les mains puériles, l'une maintenant sur les genoux une sorte de petit lutrin, l'autre maniant le « stylo » d'or, cadeau récent de Jean de Trévoux.

A l'entour, une véritable chambre de jeune fille : panneaux tendus de cretonne claire, meubles blancs du même style anglais que le lit blanc à barreaux carrés. Seuls, de beaux tableaux religieux de l'École siennoise, trois émaux de Limoges accrochés aux murs, et beaucoup de petits bibelots de prix disséminés sur la cheminée, la table et les meubles d'appui, marquaient les empreintes successives d'une personnalité originale et harmonieuse, au cours d'une vie déjà longue. Un observateur systématique eût remarqué, parmi beaucoup de photographies féminines, presque toutes signées, l'absence complète de portraits d'hommes, ou du moins d'hommes jeunes. Hors un vieux bourgeois barbu, en redingote et chapeau haut de forme, appuyé d'une main sur un fût de colonne et photographié contre un fond de paysage romantique (le père de Berthe Lorande, le mercier de Jouy), le sexe masculin n'était représenté que par quelques gravures encadrées : des maîtres contemporains de la musique et de la littérature. Mais sur le chiffonnier blanc, près du lit, une grande photographie de Jean de Trévoux, en uniforme de lieutenant, faisait face au chevet.

Par la fenêtre ouverte à deux battants, on apercevait le balcon, les crêtes des toits modernes, le ciel d'un bleu nordique presque gris, et dans l'échappée

d'une rue qui s'ouvrait tout proche, les verdures naissantes du parc Monceau.

Berthe Lorande écrivait. Parmi les feuillets de papier épars sur son lit, six s'étaient couverts le matin même de sa fine écriture, joie des typographes, où chaque lettre, séparée de ses voisines, comme dans l'imprimerie, avait la perfection d'un dessin.

Elle écrivait un roman pour une revue nouvelle, et, naturellement, ce roman racontait un épisode de sa vie, avec une sincérité quasi gênante, interrompue, de temps en temps, par de l'invention violemment invraisemblable : c'est l'habituelle manière féminine... Mais en ce moment, ayant terminé sa tâche et taquinée par l'heure, — il était midi passé et le docteur Riol l'attendait à trois heures avenue Marceau, — elle bâclait quelques lettres, la pire corvée de l'écrivain. La dernière fut plus méditée, ou du moins, avant de la tracer, elle suça un instant le stylo d'or, rembrunie, l'air hostile. Après quoi, elle écrivit d'un trait ceci :

Non, mon cher grand ami, je n'assisterai pas à votre conférence de cinq heures... je ne suis pas libre. Pas libre d'aller vous entendre et vous acclamer : faut-il qu'une impérieuse nécessité m'enchaîne! Que vais-je donc faire? Ah! voilà... Vous tromper, peut-être? Non! Vous savez que j'ai pour vous bien trop d'affectueuse admiration!

Sa mobile et charmante figure se rassérénait déjà et même s'égayait d'un sourire ironique. Elle signa, ferma le pli bleu et moula l'adresse :

Monsieur Albert Saulnois, de l'Institut, aux soins de l'Union des Conférences, 113, boulevard Saint-Germain, Paris.

Puis elle sonna. Sa vieille bonne, Clarisse, face austère et tenue de religieuse, qui l'avait élevée jadis à Jouy-en-Josas, et jamais depuis ne l'avait quittée, entra.

— Clarisse, ma fille, ces lettres à la poste tout de suite. Il y a un pneumatique... Puis vous reviendrez m'habiller.

Il n'était pas encore tout à fait trois heures quand une auto du dernier style moderne (celle-là même qui devait prochainement l'amener sur le Rhin rejoindre Jean de Trévoux, pour huit jours) déposa devant le logis de Riol, au coin de l'avenue Marceau et de la rue Gœthe, Berthe Lorande, si bien voilettée et emmitouflée de fourrures qu'elle n'était guère reconnaissable. Des ordres spéciaux avaient été certainement donnés par l'illustre gynécologue, car elle fut introduite aussitôt dans son cabinet privé. Ce cabinet n'avait rien de médical. Par l'abondance des meubles de prix, des vitrines, des tableaux, des livres rares, il annonçait plutôt un somptueux dilettante qu'un savant. Le calorifère surchauffait. Berthe releva sa voilette, rejeta sur le dossier d'un siège son étole de fourrure. Une vitrine de tanagras l'attira; mais, apercevant son visage reflété dans la glace du fond, elle le refit, oubliant les tanagras. Elle le refit à son goût, c'est-à-dire trop blanc et

trop rouge. De fait, elle était moins jolie que ce matin. Une appréhension visible contractait ses traits et, sous la miraculeuse jeunesse de son visage, faisait transparaître tout à coup son âge véritable.

— Excusez-moi... je vous ai fait attendre...

Riol lui baisa les deux mains, avec une galanterie cérémonieuse. A cinquante ans échus, il restait le « beau Riol », haute taille, cheveux noirs abondants, la barbe de François Ier, tant de grâce et de bonté dans ses yeux orientaux, dans son visage, dans sa voix, dans toute sa personne et son allure que le monde lui pardonnait célébrité, fortune, et ce qui est plus rarement pardonné, sa renommée de séducteur.

Ils échangèrent, debout, quelques-unes de ces répliques mondaines tissues de noms propres, de dates de dîners, de brèves allusions à une pièce de théâtre ou à une exposition, par quoi les conversations sérieuses se préparent, chacun pensant à autre chose que ce qu'il dit.

— Alors, docteur, vous pouvez m'écouter un moment?

— Tout le temps que vous désirerez. Au téléphone comme à la porte, — absent! Cette bergère régence vous agrée? Gentille, n'est-ce pas?... Je l'ai achetée la semaine passée, à Nice, où j'allais accoucher la princesse Zanthia.

Lui-même s'établit carrément dans l'espèce de chaise curule proche de sa table de travail. Presque recroquevillée au fond de la bergère, Berthe commença de parler, d'une voix de pénitente au saint tribunal. Il fixait sur elle des yeux où la curiosité

professionnelle se tempérait de tendresse, cette tendresse d'amant éventuel qu'il étendait sur toutes les éternelles blessées, mais qui, pour celle-ci, s'avivait d'admirer son génie. La blessée se sentit enveloppée de ce tendre regard; l'incoercible besoin de conquérir qui brûlait en elle s'en échauffa, de conquérir sans but, pour conquérir non pas un homme, mais un désir d'homme, et la confession se déroula ainsi dans une atmosphère à la fois oppressante et grisante, qui portait au paroxysme la sensibilité nerveuse du confesseur et de la pénitente. La voix de celle-ci, cette voix profonde et chantante, si sûre, à l'ordinaire, se meurtrissait et se trouait aux aspérités de l'aveu. Ce n'était qu'un souffle par moments, et par moments c'était presque un sanglot.

— Voilà, docteur... il faut que je remonte dans mon passé, pour que vous compreniez quelle jeune fille je fus... Vous savez que mes parents étaient des gens fort modestes. Ils tenaient, à Jouy-en-Josas, un magasin de confections et de mercerie, une espèce de tout petit *Bon Marché.* Leur commerce prospérait. Ils m'envoyèrent au lycée; ils ambitionnaient pour moi une place dans l'enseignement supérieur. J'ai été une très bonne élève, cela va de soi. Au cours de mes études, tous mes professeurs m'ont dit brutalement, ou m'ont fait entendre humblement qu'ils m'aimaient...

— Vous n'en avez jamais découragé aucun, interrompit le médecin en souriant.

— Aucun, reprit-elle gravement comme si le cas était trop sérieux pour sourire. Peut-être même les

ai-je aiguillonnés... Je ne me défends pas, je vous dis la vérité. Mais la vérité aussi, c'est que nul d'entre eux n'a eu de moi la moindre chose, vous entendez, docteur? la moindre, pas même une pression de main. Ni les jeunes gens que je voyais chez mes parents, et qui tous, aussi, m'ont courtisée, et que tous, sans doute, je me suis complu à tenter. Telle fut ma vie de jeune fille. Une sorte d'ardente pureté du corps, un esprit embrasé de l'espoir d'aimer, aucun amour... Non, pas même *cela*, ajouta Marthe d'une voix plus ferme à une muette interrogation de Riol. Cela, je l'ai entrevu autour de moi, au lycée, puis dans le monde. Je ne le comprends pas. J'ai eu, j'ai de très chères amitiés féminines : Albine Anderny, Mme de Trévoux, Camille Engelmann... Mais ce sont des amitiés. Tout le reste me répugne et aussi me prête à rire.

Elle rêva un instant, puis continua :

— Alors, vous m'imaginez bien, n'est-ce pas, au moment où j'ai commencé à paraître dans le monde? Mme de Trévoux, qui habitait l'été une villa à Jouy, était une cliente de mes parents; elle m'avait remarquée, elle me trouvait amusante et jolie. Elle m'avait inspiré confiance : je lui montrai mes premiers essais. Elle s'en engoua (vous savez qu'elle a le goût le plus sûr...); c'est elle qui m'introduisit dans le monde et j'y disais de courtes proses qui parurent originales.

— Je me rappelle! fit Riol. Je vous vois encore si adorablement jolie, un air timide que l'audace de vos yeux démentait, mais si vraiment virginale! Un spécialiste ne s'y trompe pas.

— Croyez-vous? répliqua brusquement Mme Lorande.

— J'en suis sûr.

— Prenez garde! je vais mettre votre diagnostic à l'épreuve.

— Allez...

— Vous avez devant vous, à vingt ans de distance, la même Berthe Lorande qui vous fut présentée l'année de l'exposition par Mme de Trévoux... Qu'en dit le spécialiste? Est-elle exactement la même?

Riol réfléchit. Puis :

— Vous avez été mariée, dit-il.

— J'ai vécu dix-neuf jours avec M. Jules Lamorinière, le fils des Papeteries Lamorinière, que j'avais épousé. Qu'est-ce que cela prouve?

— Votre divorce n'a point évoqué le cas de non-consommation, que je sache.

— Non. Mon mari avait une maîtresse avant son mariage, et il est retourné vivre chez elle après avoir cohabité dix-neuf jours avec moi. Il n'a pas contesté ses torts, le divorce s'en est suivi *de plano*, comme disent les avocats.

— Eh bien? Alors?

— Alors, docteur, répéta Berthe avec un peu d'impatience, je ne vous demande pas des déclarations fondées sur les apparences sociales. Je vous demande un diagnostic de physiologiste, et vous pensez bien que ce n'est pas seulement pour vous poser une devinette. J'ai besoin de cette épreuve. Supposez que vous ne m'ayez jamais vue, que vous ne sachiez rien de ma vie... Qu'est-ce que vous diriez, augure?

Riol ne répondit pas tout de suite. Toute sa tendre courtoisie disparut du regard qu'il plongea dans les yeux de la cliente, qu'il promena ensuite sur les traits de son visage, un à un, puis sur la silhouette qui s'était dressée debout devant lui, énigmatique. Enfin, il dit, avec la sérénité du savant qui constate un résultat :

— Je ne sais pas.

Aussitôt ses mains solides furent captives des mains frêles de Berthe :

— Ah! fit-elle... vous êtes vraiment un maître.

— Un maître ignorant, vous voyez...

— Non, fit-elle, reprenant sa place dans la bergère régence, un vrai maître, justement parce que vous ne savez pas.

Et, baissant la tête, elle ajouta :

— Moi-même, je ne sais pas.

— Ah! fit simplement Riol.

Tous deux se recueillirent. Le pâle visage de Berthe avait rougi sous l'aveu, rougi d'un vrai rouge de sang qui dévorait le rouge fardé.

— Non, vraiment, je ne sais pas, reprit-elle, isolant les syllabes, et si confuse qu'elle abaissait vers les fleurs du tapis ses audacieuses prunelles. Ah! comme il m'est pénible de vous expliquer! Comment raconter? non, décidément, je ne peux pas encore... Soyez indulgent. Laissez-moi attaquer mon histoire par un autre bout. Vous finirez par comprendre sans que j'aie besoin de prononcer des mots qui ne veulent pas sortir.

Riol acquiesça d'un signe de tête.

— Retenez pour le moment ceci : je suis arrivée au mariage comme la plus pure des jeunes filles. J'ai été mariée dix-neuf jours. Depuis que mon mari m'a quittée, ma vie fut aussi chaste qu'avant mon mariage. Me croyez-vous ? Sans cela, ce n'est pas la peine que je continue.

— Je vous crois.

Elle reprit :

— Vous me croyez... mais vous êtes presque le seul, sauf une ou deux amies, Albine, Camille... Je sais ce qu'on dit de moi... allez !... ce qu'on essaie lâchement de persuader à... ceux qui m'aiment. (Elle eut un sanglot bref.) On dit que je suis une hystérique, une maniaque à laquelle il faut des hommes... tous les hommes. Non seulement ceux de mon monde, les familiers de ma maison... mais ceux qui ne font qu'y passer. Ne protestez pas ! j'ai entendu de mes oreilles M. de Guilloux affirmer cela à Jeanne Saulnois : « Tous, disait-il, tous ! Le secrétaire de revue qui apporte les épreuves d'un article, l'électricien qui vient poser une prise de courant... » Enfin, Messaline. Étrange Messaline, qui, sauf dix-neuf jours atroces, n'a jamais reçu un homme dans son lit !

Elle tamponna, à petits coups nerveux, son mouchoir en boule contre ses yeux. Riol réunit tendrement entre ses fortes mains de praticien les genoux de la pénitente, qui se dérobèrent aussitôt, et lui dit :

— Calmez-vous, madame. Personne à Paris

n'ajoute foi à ces infamies. On vous voit très entourée, très courtisée. Cela ne semble pas vous déplaire; alors vous avez la réputation d'être un peu... vous ne vous fâcherez pas?... un peu coquette, ou, comme on dit maintenant, un peu... allumeuse...

Le visage de Berthe s'était rasséréné aussi vite qu'un visage d'enfant. Mais il resta sérieux tandis qu'elle répliquait :

— Allumeuse? Non. C'est un vilain mot; il fait penser à des gestes qui provoquent. Or, sauf l'aventure détestable de mon mariage, nul homme n'a jamais eu un frôlement de moi ; nul homme ne m'a tenue dans ses bras. Nul encore... Peut-être quelqu'un demain, et c'est pour cela que je viens vous voir. Car j'aime, enfin... (elle se redressa non sans fierté et respira l'air à grands traits). Je connais enfin le désir, après n'avoir connu que le désir du désir... M'entendez-vous? Jusqu'à maintenant, jusqu'à presque hier, toute ma vie d'amour, ç'a été de souhaiter l'amour, de le chercher, de l'implorer... Non pas l'amour qu'on m'offrait... l'amour que je ressentirais, moi, que je donnerais. Me rendre amoureuse, enfin !... Allumeuse... oh ! non !... Salamandre, plutôt, intacte dans la flamme, avec le désespoir de ne point brûler soi-même. Oui... je leur ai avoué mon impuissante envie, à tous. A tous, j'ai dit : « Rendez-moi éprise et je vous appartiens pour la vie. » Et à certains, quand ils m'écoutaient, j'ai même osé dire : « Revenez!... revenez tel jour. Quelque chose me fait pressentir que je

vous aimerai... » J'étais sincère! Ils partaient enivrés; ils revenaient haletants. Il fallait bien que je leur avoue : « Non... je me suis trompée. Vous ne me suggérez plus le souhait de chercher en vous l'apaisement. » Les uns m'ont comprise et sont demeurés mes amis; pour ceux-là, je vous assure, je reste une fidèle amie, compatissante, attachée à les guérir. D'autres se sont courroucés, ils sont partis de chez moi résolus à me nuire. Un, en ce moment, justement, Albert Saulnois. Je ne lui ai rien promis, jamais, et il me harcèle, et je sens qu'il devient hostile. Bah! tout cela n'est rien, conclut-elle, et sa mobile figure de nouveau rayonna... Tout cela est le passé, mort, enterré! Je vis dans le présent, docteur. Le présent, qui m'éblouit... et l'avenir tellement enivrant que je n'ose y croire.

Elle se pencha vers lui, et, cette fois, d'une vraie voix de confessionnal :

— Je suis éprise, docteur... Mon cœur a rompu sa gaine de chrysalide. J'aime. Il y a un être au monde à qui je pense sans relâche, non plus pour me demander avec angoisse : « M'apprendra-t-il enfin l'amour?... » mais pour m'écrier moi-même : « Je t'adore, je veux être toi, et j'ai peur de n'être pas digne de toi!... » Et cet homme m'aime, il a foi en moi. Je lui ai dit la vérité, ou du moins tout ce qui peut en être dit à un autre que vous, médecin. Pas une seconde il n'a douté. Il a vingt-trois ans : il sait mon âge, que vous savez aussi parce que vous m'avez connue à vingt ans. Les quinze ans qui nous

séparent ne le rebutent pas, et il me supplie d'être sa femme!... Ah! que je le chéris!

Des pleurs de joie ruisselèrent de ses yeux. Riol la considérait avec une curiosité un peu railleuse; une vague jalousie fermentait en lui contre ce privilégié inconnu. D'une voix moins affectueuse, il répliqua :

— Tous mes compliments, madame, pour le Pygmalion et pour la Statue. Mais je ne vois pas bien quel rôle ils me réservent.

Berthe, si sensible, perçut ce léger fléchissement de la température sympathique. La caresse de ses yeux, cet air de donner tout son cœur qui soudain, quand elle voulait, transfigurait son visage, eurent vite fait de capter à nouveau le praticien.

— Mais, docteur, nous n'espérons qu'en vous : moi du moins, car lui ne se doute pas, le pauvre enfant, de l'incertitude de son bonheur. Dans quelques jours, je dois aller le rejoindre en Rhénanie, où il est officier dans l'armée d'occupation... Oui, vous avez deviné son nom. Ne le prononcez pas, je n'oserais pas continuer. Il aura un congé à cette époque... et ce seront nos fiançailles. Donc, le bonheur que toute ma vie a rêvé est pour ainsi dire à portée de ma main... Mais c'est vous qui allez me dire si ce n'est pas une chimère, si je dois vivre ou ne pas vivre. Vous ne comprenez pas? Ah! dites-moi que vous comprenez sans que j'aie besoin de paroles...

— Sincèrement, proféra le chirurgien, je ne comprends pas... Des hypothèses... oui... j'en imagine... Mais en quoi puis-je intervenir, moi, médecin?

Avec un geste nerveux et surprenant par sa force, Berthe rapprocha la bergère de la chaise curule où Riol était assis. Elle s'avança sur le bord du siège, couvrit sa figure de ses mains, et d'une voix si bouleversée qu'elle semblait presque un râle, murmura :

— Rappelez-vous... ce que je vous ai dit de mon mariage... les dix-neuf jours... les dix-huit nuits. Un cauchemar que je veux oublier, et qui souvent tourmente mon sommeil, m'éveille en sueur, les membres rompus. Rappelez-vous mon « je ne sais pas » de tout à l'heure... et pensez que mon mari avait une maîtresse avant son mariage, qu'il a été la rejoindre après une scène affreuse où, fuyante, traquée, mais hérissée et prête à mordre comme une louve qui fait tête, j'ai lu l'envie du meurtre dans ses yeux...

Riol l'arrêta de la main :

— J'ai compris, dit-il.

Il la laissa sangloter un long moment. Puis, la voix attendrie, persuasive :

— Ne vous alarmez pas à l'excès. Il serait vraiment bien extraordinaire que vous fussiez déçue. Extraordinaire dans l'état de la science actuelle. La célèbre amie de Chateaubriand est venue au monde un siècle trop tôt.

— Vrai ! fit-elle, rayonnante.

Et aussitôt elle fut debout ; Riol se leva aussi.

— Nous allons, si vous le voulez bien, passer dans mon cabinet de consultation... c'est là.

Il s'effaçait, montrant la double porte toute voi-

sine. Berthe recula, et ses traits s'embrasèrent.

— Oh! fit-elle... est-ce indispensable? Je puis parler. J'aurai le courage de m'expliquer; vous vous rendrez compte tout aussi bien. Mais je vous en prie, pas là!

— Voyons, madame, dit Riol avec une amicale sévérité, pas d'enfantillage. Êtes-vous venue, oui ou non, consulter un spécialiste? Si vous renoncez à la consultation, mon devoir m'oblige à ne plus faire attendre la cliente qui vous suit.

Elle s'accrocha à son bras.

— Ne soyez pas méchant, murmura-t-elle, donnez-moi un instant. Tenez, allons!

La main droite de Riol n'avait pas atteint le bouton de la porte que le corps tout raidi de Berthe Lorande lui pesait sur le bras gauche. Il la porta sur la bergère, lui mit un flacon d'alcali sous les narines. Elle se ranima lentement.

— C'est fini, murmura-t-elle. Pardon, je ne le ferai plus. Vous allez voir, je ne serai plus nerveuse. Avec moi cela se passe toujours ainsi. L'imagination de ce que j'appréhende me bouleverse bien plus que la réalité... Je suis prête.

Elle se leva de nouveau. Riol l'observait attentivement et lisait sur ses traits la tension de la volonté.

— Savez-vous, lui dit-il en souriant, qu'on ne m'a jamais opposé tant de pudeur?... Même les femmes les plus vertueuses, même les jeunes filles... même les moniales?

Ses yeux splendides, pleins d'une résolution désespérée, levés sur lui, Berthe répliqua :

— Ce n'est pas feint, je vous assure !

— Je le sais, dit Riol.

Ils entrèrent.

II

Tandis que le fretin des auditeurs dévalait par trois larges portes sur le trottoir du faubourg Saint-Germain, un lot de privilégiés s'écrasait dans le petit local (ce qu'on appelait le foyer), voisin de la salle où Albert Saulnois venait d'achever sa conférence. Groupe mondain spécial : la fleur de salons à prétentions intellectuelles, les dames « d'idées » (comme il y a des dames « d'œuvres ») et les plus fringants parmi les membres de l'Institut ou les collaborateurs de revues sérieuses. D'ailleurs, trois femmes au moins pour un homme, quelques-unes élégantes : Mme de Juvigny avec la « belle comtesse de Mers » ; Albine Anderny avec Mme de Trévoux ; Camille Engelmann, bloquée dans un angle par Maurice de Guilloux avec Mme de Bugey. Guilloux daubait sur le conférencier.

— Notre brillant maître n'avait pas tous ses moyens, il me semble. Sujet ingénieux : *La lutte de la femme contre le temps*. On se serait attendu à un délicieux découpage de cheveux en quatre, de cheveux gris teints au henné, tandis que... n'est-ce pas?... du lieu commun... des citations fatiguées... Il lui est même advenu de perdre le fil... ou plutôt le cheveu. Vous avez remarqué ? Il a bafouillé.

Et plus bas, confidentiellement :

— Juste avant la conférence, il a reçu un bleu de Berthe Lorande, où sans doute elle se décommandait pour la petite fête oratoire. J'étais là ; j'ai reconnu l'écriture. Alors, inquiétude, jalousie, désarroi.

Un regard de Mme de Bugey le fit taire. Albert Saulnois pénétrait dans le foyer, suivi de Jeanne, qui gentiment lui épongeait le front de son mouchoir roulé. Lui-même essuyait, avant de l'équilibrer à nouveau sur son nez, son lorgnon d'or embué. Il était plus pâle que de coutume et avait l'air extrêmement las.

— Quelles délices, cher maître !

— Maître... On ne se lasse pas de vous entendre.

— Bravo ! bravo ! Plus en forme que jamais !

Il serrait les mains qui se tendaient, répondait d'un signe de tête, d'un sourire ébauché, parfois d'un « merci, cher ami »... ou d'un « bien content de ne pas vous avoir ennuyé ». Mais son esprit était visiblement ailleurs et son regard cherchait.

— Qui cherche-t-il ? demanda tout bas Jean de Trévoux à Roger Vaugrenier.

Tous deux s'efforçaient patiemment d'arriver jusqu'à lui, dans le remous.

— Il cherche celle qui ne pense pas à lui, répliqua Roger

— Mme Lorande ? Elle m'a prévenu qu'elle ne viendrait pas.

Et, avec l'arrogance charmante de la jeunesse victorieuse, tempérée chez lui par de la bonté vraie, l'officier ajouta, regardant l'homme célèbre :

— Pauvre type!

Peu à peu, il ne resta plus dans le petit foyer que les intimes. Guilloux félicitait Saulnois avec une exagération si obstinée que Jeanne Saulnois en souffrait, bien trop clairvoyante, lorsqu'il s'agissait de son mari, pour ne pas avoir perçu le fléchissement de la « performance », et du succès. Albert protestait :

— Non... ça n'a pas marché comme je voulais. Cette salle est une fournaise. Aujourd'hui qu'il fait presque chaud dehors, on y étouffe. Cela m'a énervé. J'ai failli m'arrêter au beau milieu et tout planter là.

— Mon chéri, fit Jeanne en l'embrassant sur le front, fournaise ou non, tu as parlé comme personne à Paris, crois-moi. Et il faut que les journaux le disent. Guilloux, passez donc au *Figaro*, au *Gaulois*, à *l'Écho de Paris* et au *Temps*.

— Mais... volontiers, fit le diplomate un peu décontenancé par cette brusque offensive.

— Oh! ce n'est pas la peine! protesta faiblement Saulnois.

— Mais si, mais si, insista Jeanne. Il est très malin pour ces démarches-là, notre ami. Allez-y tout de suite, dites, Maurice!

Il y eut de la coquetterie, presque de la promesse dans le regard sinueux qui parafa cet ordre. Et la fatuité des hommes est si naïve que celui-ci partit aussitôt, résolu à s'acquitter au mieux de sa tâche comme si l'ardeur amoureuse de ce regard féminin lui avait été vraiment destinée.

Roger et Trévoux comptaient parmi ce lot de familiers qui entouraient encore l'orateur, au moment où Guilloux fut ainsi dépêché. Roger remarqua la détente sur le visage de Saulnois, quand celui-ci aperçut Trévoux, sa chaude poignée de main. Il reconstitua le petit drame intérieur qui se passait dans l'âme du savant : Trévoux n'était donc pas avec Berthe !

Quelques minutes plus tard, les deux jeunes gens, dont l'amitié se soudait de plus en plus solidement, descendaient le boulevard vers la Seine. Il faisait plein jour, malgré les becs de gaz allumés qui piquaient des étoiles livides entre les arbres verdissants.

— Cette rosse de Guilloux a raison, disait Roger. Saulnois a été au-dessous de lui-même, et vous savez pourquoi.

— Mais non, fit sincèrement Trévoux. Nous nous trompions, Saulnois ne cherchait pas Mme Lorande du regard, comme nous l'avions supposé. Il m'a dit lui-même qu'elle l'avait prévenu de son absence.

— Il a tenu à vous avertir qu'on ne le négligeait point sans y mettre des formes. Et ce n'est pas, en effet, Mme Lorande qu'il cherchait des yeux, mais vous... oui, vous, Jean. Vous présent, il a respiré. Et ce qui l'a fait bafouiller dans son oraison, ce sont les idées qu'il se faisait, imaginant elle et vous réunis. Voir le théorème de Spinoza.

— J'ignore moi-même ce que Mme Lorande fait aujourd'hui. Nous avons téléphoné ensemble ce matin, mais je ne me permettrais pas de

la questionner sur l'emploi de ses journées.

Leurs pas s'accordaient d'instinct, et ils les désaccordaient exprès dès qu'ils s'en apercevaient.

— Quel bouleversement, dit Roger comme à lui-même, le frôlement d'une jupe met parfois dans une vie sérieuse!

— Si c'est pour Saulnois que vous dites cela, objecta Trévoux en riant, il passe son existence à frôler des jupes.

— Saulnois est un fantoche qui ne m'intéresse guère. La moitié captivante du ménage, c'est sa femme : elle a une façon si spirituelle d'aimer son mari devant l'univers qu'on se demande : « Sait-elle? Ne sait-elle pas? » Non, ce n'est pas à Saulnois que je pense, ou, du moins, il n'est qu'une occasion de ricochet pour ma pensée. Je pense à nous.

Il glissa sa main sous le bras bleu de l'officier, et ils se mirent à marcher si lentement que, pour les éviter, les passants déviaient à l'avance.

— Je pense à nous, répéta Roger. Car, vous et moi, notre destinée est pareille. Nous attaquions la vie dans des conditions normales, non pas seulement vous, fils de famille, mais moi, dont l'avenir est assuré malgré ma bâtardise, puisque j'ai un métier et que je ne suis pas bête. Mariage, enfants, vieillesse, mort : le bon et le mauvais de la vie à la dose commune, voilà ce qui nous attendait. J'ai rencontré Mme Anderny ; vous avez rencontré Mme Lorande.

— Je connais Berthe depuis mon enfance, objecta l'officier.

— Vous m'avez dit vous-même que c'est en la retrouvant l'an passé, après cinq ans de séparation, que vous l'avez vraiment *vue* pour la première fois. D'ailleurs, qu'importe? Il y a une date pour vous comme pour moi, où une force nouvelle, irrésistible, est entrée dans notre champ magnétique : et dès lors notre trajectoire a été troublée, changée. C'est fini. Ni vous ni moi ne graviterons plus comme le commun des hommes.

— Vous vous en plaignez?

— Non. Pas plus qu'une poussière de voie lactée ne se plaint d'être soudain attirée hors de sa courbe. On ne se plaint pas de l'inévitable, on s'y adapte. Mais ce que j'admire, c'est précisément que ce soit inévitable. Je me sens le jouet d'une destinée inflexible... J'ai lutté, vous le savez, puisque j'ai même essayé la fuite. Guilloux a tout tenté pour me détourner. Il m'a conté des aventures précises, détaillées. Il m'a dit des noms d'hommes, mêlés à la vie de la comtesse. Même avant son mariage : une fille naturelle qu'elle aurait eue en Autriche, durant son voyage, à dix-huit ans. Des lettres anonymes m'ont redit les mêmes noms, avec des variantes, Angleterre au lieu d'Autriche... Rien n'y a fait. J'ai brûlé les lettres et presque rompu mes relations avec Guilloux. Si Mme Anderny persiste à le vouloir, ma vie est liée à sa vie. Et vous, vous suivrez la fortune de Mme Lorande, qui, pour des raisons différentes, mais aussi fortes, semble vous être aussi peu destinée qu'à moi la veuve du comte Anderny.

Trévoux s'arrêta et appuya la main sur la main de Roger.

— Oui... c'est extraordinaire. Je m'en émerveille, comme vous. Mais mon émerveillement, c'est que des femmes pareilles aient jeté leurs regards sur nous, sur vous, sur moi, qui sommes des êtres sains et intelligents, soit! mais enfin (nous pouvons nous le dire l'un à l'autre puisque nous nous apprécions, que nous nous plaisons), nous qui sommes des êtres à la douzaine. Votre comparaison est juste; nous valons tout juste une poussière de voie lactée. Eh bien! ce que j'admire, c'est l'élection d'une telle poussière par une de ces forces attractives à quoi rien ne résiste. Roger, quoi qu'il advienne de nous, notre sort est un grand sort.

— Peut-être, fit Roger, sur qui la parole chaude de l'officier bleu exerçait l'action apaisante d'un bain de lumière.

— Quand on aime ce que nous aimons, reprit Trévoux, entraînant maintenant son ami d'un pas plus vif, rythmé sur sa parole plus rapide, est-ce que d'autres femmes existent? Est-ce qu'elles ne font pas l'effet de figurantes, de comparses? C'est entendu, rien ne nous empêchait de coudre notre vie à celle d'une de ces figurantes, de ces comparses, d'avoir la vie de tout le monde, étant nous-mêmes comme tout le monde. Et voilà qu'il nous arrive quelque chose de comparable à ce que la guerre, cette guerre que vous haïssez, a fait pour tel tâcheron obscur, pour tel scribe inconnu : brusquement, l'occasion, le fait d'armes, la gloire! Si haïssable

que vous semble la guerre, la gloire est un fait, comme la beauté, comme le génie. Eh bien! nous avons les mêmes chances que ces privilégiés. Nous sommes élus par hasard sans le mériter. Cela vaut bien de souffrir.

Roger murmura :

— D'autres ont été élus par elles, déjà... et sont ensuite retombés à leur néant. Pourquoi nous, chétifs personnages, gens à la douzaine, comme vous dites... pourquoi leur choix serait-il fixé par nous?

— J'ai foi dans celle que j'aime, dit simplement Trévoux. Rien ne me fera douter d'elle.

— Moi aussi, répondit Roger comme à lui-même. Albine ne ment pas. Mais qui peut engager son cœur?

— Personne, Roger. Pas même vous. Moi plus que vous, peut-être. Mais observez ceci. D'ordinaire, le souci de la durée dans l'amour angoisse surtout le cœur des femmes... C'est elles qui implorent : « Pour toujours, n'est-ce pas? » Et nous voilà tous les deux, qui sommes bien des hommes dans la vie, des cœurs masculins, nous voilà tout près d'implorer à la façon des femmes et de leur crier : « Est-ce bien pour toujours? »

— Oui, fit Roger, que la remarque frappait.

— Est-ce que cela ne souligne pas l'exception de notre cas, l'inouï de notre fortune? Le choix, qui appartient à l'homme, nous l'abdiquons. Ce sont elles qui nous ont choisis. Elles sont tellement des exemplaires humains supérieurs à nous que les lois des sexes en sont abolies. Les droits masculins, la liberté, le choix, elles les revendiquent : nous nous

soumettons parce que c'est juste. Les années mêmes qu'elles ont de plus que nous ne font qu'accentuer cette autorité. Aussi jeunes que nous par la vigueur du corps et l'aspect du visage, elles tirent avantage d'être nos aînées. Moi, j'obéis ; j'aime le joug qui m'est imposé.

Les deux amis avaient atteint les abords du quai. Les lumières de Paris commençaient de mettre en déroute les derniers reflets du crépuscule. Roger pensa : « Trévoux est heureux. Il est un sage. Il s'avance, le cœur comblé, vers un avenir qui m'épouvante, mais auquel je n'échapperai pas. Je ne peux pas me passer de mon joug, moi non plus. Mais je le sens sur mes épaules... »

— Je crois que nous nous séparons ici, dit l'officier. Vous allez rue Raynouard ?

— Oui.

— Moi, je n'ai que le temps de passer chez moi chercher ma valise. Je pars pour Mayence à sept heures douze.

— Sans *la* revoir ?

— *Elle* l'a voulu ainsi, et je vous ai dit que je me soumets toujours. Elle doit me rejoindre dans quelques jours en Rhénanie... et je vis tellement dans cet espoir que, jusqu'à la minute où nous nous retrouverons, libres, seuls, la réalité ambiante me semble une morne traversée. Adieu, Roger !

— Adieu, Jean !

Un taxi emporta l'officier, tandis que Vaugrenier continuait à pied la descente du quai par la rive gauche. Chaque jour il s'efforçait ainsi de briser

ses nerfs en de longues marches. Tout en regardant le flot silencieux se moirer de reflets et le feu blanc des réverbères s'y allonger en fusée mourante, il songeait : « Comme mon cœur est faible! Comme je vacille! Trévoux ne m'a dit que des mots, du verbiage d'amoureux qui veut son bonheur quand même : et je me sens moins inquiet, presque léger comme lui! Bah! Il a raison. Quand on chemine vers l'inévitable, mieux vaut cheminer d'un pas ferme, et les yeux sur la route. Je serai le mari d'Albine, effaçant de ma mémoire jusqu'au soupçon de ce que je ne veux pas connaître. »

Il entendit résonner au fond de ses oreilles les paroles passionnées et désolées de celle qu'il aimait. « Pardonnez-moi... Ce que la vie m'a laissé, je vous le donne! » Quels mots plus humbles pouvaient tomber d'une bouche féminine? Et ses larmes, ces grosses larmes qu'il avait vues couler! Et cette femme était orgueilleuse entre toutes. Une telle humilité ne pansait-elle pas la blessure de son orgueil à lui?

Il désira la revoir sur l'heure, sans délai, le désir du morphinomane pour sa piqûre. Et comme un taxi vide le dépassait paresseusement le long du quai, il le héla.

III

La grande-duchesse Hilda et sa dame d'honneur Mme Lelièvre s'étaient annoncées pour trois heures chez la comtesse Anderny. Sachant l'exactitude

scrupuleuse de cette « personne royale », la comtesse, dès deux heures trois quarts, attendait, installée dans la bibliothèque Louis XVI, un livre broché de jaune aux mains. C'était un roman nouveau, dont on parlait. Elle le survolait plutôt qu'elle ne le lisait, passant des pages par paquets, accrochant çà et là sa curiosité vagabonde à un dialogue, à une description, à une réflexion. Un moment, elle s'arrêta sur cette phrase :

« Il est vain de nier les pressentiments. Leur mécanisme n'est d'ailleurs plus mystérieux, maintenant que la science a étudié et contrôlé les phénomènes de télépathie... »

Elle haussa les épaules, ferma le volume et le posa, transpercé par le coupe-papier d'écaille, sur le guéridon voisin. Elle médita. La phrase du livre était sotte et bâclée, mais le mot central avait soudain ramassé, coagulé en elle de vagues appréhensions qui depuis le matin la travaillaient sans cause précise, et qui persistaient malgré la beauté du jour de printemps, malgré l'amusement que lui réservait la visite princière, malgré la soirée promise à Roger.

« Pressentiment ? pensa-t-elle... Quel mot formidable ! Un voile tendu devant demain, un voile qui va s'amincissant, qui peu à peu laisse entrevoir la silhouette affreuse de la Némésis. Régler son compte en trois lignes à un pareil mot, s'imaginer qu'on a tout dit quand on a dit « télépathie », qui ne veut rien dire du tout !

... Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !...

Elle en voulait au « maraud » d'avoir, en jetant ce mot de « pressentiment » sous ses yeux, accusé et dénommé son angoisse. Maintenant, il n'y avait plus moyen d'éviter l'assaut des pensées inquiètes. Mieux valait s'expliquer avec soi-même, chercher le pourquoi de l'angoisse.

« Mais non ! songeait-elle. Le pressentiment n'est pas une action à distance des événements sur nous ; je ne crois pas aux actions à distance. C'est de la superstition ou de la pseudo-science. Seuls y croient ceux qui veulent y croire ; moi, je n'ai jamais su voir dans les ténèbres. Jamais ce prétendu surnaturel à la mode ne m'a effleurée ; mes sens n'ont jamais perçu que du réel. Le pressentiment n'a — malheureusement ! — rien de surnaturel. Nous avons, à une date dans le passé, dit ou tu une certaine phrase, accompli ou omis un certain acte ; puis nous avons continué de vivre sans y songer. Mais la phrase dite ou retenue, l'acte accompli ou omis, c'étaient des faits produisant autour de nous une réaction qui se continuait, se développait avec le temps, même si nous n'y songions plus. Nous n'y songions plus, nous ne voulions plus y songer ; mais notre inconscient, comme on dit aujourd'hui, en gardait la trace. Et là aussi, dans ce mystère qui est au fond de nos pensées, la prévision, l'évaluation des conséquences, s'inscrivait peu à peu. De petits faits que nous ne notions pas

expressément jalonnaient les étapes. Un jour, comme le malade s'aperçoit d'une tumeur qui se formait en lui depuis des mois, nous sentons la gêne, la pesée du souci : c'est que les événements résultant de notre acte oublié vont s'accomplir et que, parallèlement, l'infaillible instinct en a déduit les conséquences et chronométré l'évolution. Oui... c'est ce développement parallèle des faits dans la réalité et de leur image dans notre mémoire obscure que nous appelons le pressentiment. Voilà pourquoi le pressentiment est redoutable. Plût au ciel qu'il fût seulement de la chimère spirite! C'est du réel, hélas! »

Ramenant ses longues mains sur ses yeux, pour concentrer sa pensée et scruter ses profondeurs intimes où le pressentiment s'élabore, elle essaya, avec la méthode habituelle à son ferme esprit, de distinguer, d'isoler les causes de cette angoisse confuse, qui grandissait en elle depuis le retour de Roger jusqu'à devenir aujourd'hui presque intolérable.

« L'homme que j'aime a fait sa soumission; l'avenir sera ce que j'ai souhaité depuis notre rencontre. Est-ce l'appréhension de changer le cadre de mon existence qui m'angoisse? Certes non, puisque je suis excédée du monde, du luxe, de cet hôtel, de mes serviteurs, lasse d'être en vue, d'être connue par des gens que je ne connais pas ; puisque je suis certaine de vouloir vivre pour un seul être au monde ; puisque je n'ai vraiment repris le goût de la vie que depuis sa venue et que je ne conçois plus la vie sans lui...

« Ai-je peur d'être déçue?... Non. J'ai connu des déceptions dans le passé... J'ai poursuivi dans l'amour des hommes un bonheur qu'ils ne m'ont pas donné, ou qu'ils m'ont donné trop peu de temps. Mais soyons sincère : en entreprenant ces aventures, j'avais l'instinct de courir à une déception finale. Je cédais à l'attrait même de l'épreuve, espérant, sans le croire, que ce serait la dernière. Aujourd'hui, c'est autre chose : je suis sûre que c'est la dernière épreuve. Je suis sûre que ma vie ne peut s'orienter que vers *lui*. Dût cet avenir à deux contenir mille douleurs, je ne peux aller vers l'avenir qu'avec lui. Pour la première fois, j'ai la certitude du choix définitif. Notre accord est absolu. Nous savons que nous nous marierons loin de Paris et que nous nous fixerons à l'étranger. Cette perspective m'enchante; je vis impatiemment dans le présent; demain seul m'importe, et je puis considérer demain comme assuré. Alors, pourquoi l'angoisse? »

Elle méditait avec une si forte attention que ses lèvres remuaient comme pour une prière. « Serait-ce, pensa-t-elle, parce qu'il m'a annoncé une absence de trois jours à Nancy où un ami l'appelle en consultation?... Au contraire! il ne me déplaît pas de me recueillir avant d'engager nos résolutions... Encore une fois, où donc s'enracine le pressentiment? »

Le bruit d'une auto qui s'arrêtait, palpitante devant l'hôtel, coupa ses réflexions. Ses mains

retombèrent ; elle dressa le visage, écouta. Oui, c'était la grande-duchesse avec sa dame d'honneur. Albine se leva pour aller à sa rencontre jusqu'au palier du premier étage.

Et ce fut en traversant le grand salon, contente de la diversion qui rompait le fil de ses rêves, ce fut alors qu'un souvenir, un nom, jaillis du passé, firent éclair dans sa mémoire. Sans avoir le loisir ni le besoin de réfléchir, elle pensa : « Voilà... c'est cela... » Comme au poinçonnement d'une douleur sur le bas du flanc droit on se dit : « L'appendicite ! »

— Ma chère, ma chère Albine ! comme vous êtes gentille d'être restée chez vous pour moi et pour Mme Lelièvre !... Regardez, Lelièvre, *die Grœfin ist reizend*. Cela me fait tellement plaisir de vous voir ainsi toujours de plus en plus belle, chère comtesse, parce que nous sommes environ contemporaines, n'est-il pas vrai ?... Vous êtes seulement un petit peu mon aînée. Et comme l'on me dit à moi (*my friends and relations, of course*) que je n'ai jamais été mieux que maintenant, je voudrais le croire... et, en vous voyant, cela me donne un grand courage pour le croire.

Elle se mit à rire de tout son cœur, comme si elle venait de dire la chose la plus plaisante du monde. Mme Lelièvre rit encore plus fort et plus longtemps. C'était une longue personne à cheveux gris verdâtre qui semblait une

caricature de la grande-duchesse. On la prétendait issue d'un voyage que le duc, père d'Hilda, avait fait en Luxembourg pendant une grossesse de sa femme. La ressemblance caricaturale était accentuée par le vêtement, Mme Lelièvre s'habillant des mises-bas de sa souveraine. Ce que pouvait donner de comique une toilette de la grande-duchesse, toujours excentrique, sur la silhouette de Mme Lelièvre dépassait l'imagination.

Albine souriait.

— Madame est en effet dans une forme magnifique, dit-elle.

— Tous les hommes se retournent sur le passage de Son Altesse, jeta précipitamment Mme Lelièvre, qui parlait un français correct, mais si volubile qu'on avait peine à la comprendre. Nous ne pouvons plus faire de *walking* à cause de cela. Hier encore, au Bois, un groupe de jeunes gens nous suivait : impossible de nous en défaire.

— Taisez-vous, Lelièvre, interrompit la duchesse. Laissez-moi parler.

Albine pensait : « Toutes les deux à pied, avec cette allure et ces toilettes... Mme Lelièvre n'invente ni n'exagère rien. »

— Ma chère, chère comtesse, reprit Hilda, saisissant une main d'Albine dans sa poigne, je viens pour vous faire une recommandation, pour vous demander un petit... un petit entregent. Nous avons déjà parlé chez Ramon... chez M. Genaz, vous vous souvenez? L'autre jour,

à cette fête si jolie qu'il nous a donnée? Combien c'était ravissant, n'est-ce pas? Oui, une merveille. Les fleurs... le soleil... et lui tellement gracieux maître de maison. Il n'y a eu que cette Vitzina qui a déparé, *she is a whore, I dare say*. On ne présente pas dans le monde une telle catin, une telle vilaine catin. Je l'ai dit à Ramon, qui s'est excusé... Non, ne parlez pas, Lelièvre, vous allez encore m'empêcher de dire. Quand vous parlez, on ne peut plus placer un mot. Où en suis-je? Ah!... voici, chère Albine. Vous êtes d'une beauté, aujourd'hui! On oublie en vous regardant ce qu'on voulait vous dire. Il s'agit de passeports, de trois passeports pour des amis. Je n'ai qu'à les demander moi-même, aux Affaires étrangères, n'est-ce pas? On me les donnera... *But I wont, you understand?* Si j'interviens, moi, une personne royale, c'est tout de suite tellement énorme! formidable! et justement il s'agit de bons commerçants, de tout petits honnêtes gens, un homme avec ses deux sœurs, monsieur... monsieur... Lelièvre, comment s'appelle-t-il, votre ami?... Guerrier, n'est-ce pas?

— Guernier, corrigea Mme Lelièvre, M. Robert Guernier, et ses sœurs s'appellent Mlles Guernier. C'est un commerçant en joaillerie... qui va en Amérique vendre des perles. Beaucoup de dames vendent leurs perles en ce moment, principalement ces pauvres dames de la noblesse russe, que la Révolution a forç...

— Taisez-vous, Lelièvre! coupa la duchesse. On n'entend que vous. Ces Guernier sont des gens très

convenables, auxquels Mme Lelièvre s'intéresse. Ils sont un peu ses parents, n'est-ce pas, Lelièvre? (La dame d'honneur eut un petit sursaut d'étonnement.) Oui, ce sont des cousins à vous, *sehr gute Leute.* Alors, vous comprenez, Albine, tout ce monde étant parfaitement respectable, il faut qu'ils aient leurs passeports sans difficulté. J'y compte, n'est-ce pas?

Albine répondit :

— Je ferai bien volontiers la démarche auprès de M. Cordelier, qui est allié à ma famille et qui dirige le service. Mais je dois dire à madame que mon intervention est superflue. On ne refusera certainement pas les passeports aux parents de Mme Lelièvre s'ils les demandent directement, simplement.

Les deux visiteuses échangèrent un coup d'œil.

— Expliquez, Lelièvre, ordonna la duchesse.

— Voici, chère comtesse, commença précipitamment la dame d'honneur. Pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer... des raisons de commerce, de concurrence à éviter, mes amis (elle se reprit), mes parents ne voudraient pas se présenter eux-mêmes dans les bureaux, ni être soumis à toutes les formalités d'identité. L'affaire est importante ; les autres joailliers pourraient intervenir... et alors, cela va de soi, Guernier préférerait que la chose se fasse discrètement.

Malgré sa volubilité naturelle, Mme Lelièvre accrochait quelque peu aux aspérités de son histoire. La duchesse s'impatienta et intervint :

— En outre, ma chère comtesse, je puis bien vous dire, ces parents de Mme Lelièvre se chargent pour moi d'une mission en Amérique. J'y ai des intérêts en souffrance... des terrains que l'on va vendre. Il me faut une personne de confiance. Je vous donnerai les noms et les signalements. Il me faudrait les trois passeports confidentiellement... vous comprenez?

Albine avait, en effet, compris. « Une fugue de ces deux toquées avec Genaz, sous un faux nom. Justement le grand-duc voyage dans les mers du Nord sur son yacht ; elles ont trois mois de liberté. Je dirai la vérité à Cordelier ; il fera ce qu'il jugera bon. Au fait, je crois qu'on sera bien aise au Quai d'Orsay de se débarrasser d'elles pour quelque temps. »

— Votre Altesse peut être assurée que je ferai la démarche comme elle le désire. Si je ne réussis pas, ce sera la faute de mon peu d'influence. Il faudra seulement que Mme Lelièvre me donne trois fiches de renseignements : les renseignements qui figurent sur les passeports ordinaires.

— Donnez, Lelièvre ! interrompit l'Altesse.

— Vous pensez à tout, comtesse, dit Mme Lelièvre en tirant de son sac à main une enveloppe mauve, aux armes de Finsburg. J'avais préparé d'avance... Est-ce bien cela? Regardez, je vous prie !

Albine parcourut des yeux l'une des fiches : *Guernier (Robert), trente-sept ans, négociant en bijoux, taille 1 m. 66, visage ovale, front haut, cheveux noirs, teint mat*... « C'est bien Ramon, »

pensa-t-elle. Et tout haut, replaçant la fiche dans l'enveloppe.

— Je téléphonerai tout à l'heure à Cordelier. Madame aura la réponse demain.

— Oh ! je vous suis tellement, tellement obligée, répliqua la grande-duchesse.

Elle se jeta au cou de la comtesse et l'embrassa fougueusement. Albine sentit avec surprise, sur sa joue, l'humidité d'une larme. En même temps un hoquet bizarre convulsa la gorge de Mme Lelièvre : c'était sa manière de sangloter. Du coup, l'émotion d'Hilda fut déclenchée ; ses sanglots entrecoupèrent les paroles jetées dans l'oreille d'Albine, qu'elle tenait embrassée, paroles incohérentes qui montaient de son cœur naïf et sincère et que nulle prudence diplomatique ne contrôlait plus :

— Quelle amie vous êtes !... et quel chagrin de vous quitter *dear*, *dear* Albine !... *Ach ! Gott im Himmel !* la vie est vraiment compliquée... et le cœur des pauvres femmes les mène comme il veut. Vous penserez à moi, Albine, il faut que vous pensiez à moi. Je vous écrirai, je me confierai à vous, parce vous êtes la plus loyale des femmes... Et tellement sensible !

Elle libéra la comtesse de son étreinte, se leva, et, cessant de pleurer, mais le visage toujours baigné de larmes, elle lui tint les mains et la regarda dans les yeux. Les hoquets de Mme Lelièvre, au paroxysme de l'émoi, devinrent des aboiements tragiques.

— Albine, dit la grande-duchesse, n'est-ce pas que

l'amour compte seul dans la vie ? Vous qui avez été toujours une grande amoureuse, dites-moi que l'amour est tout, et qu'il faut tout lui sacrifier... Oh! vous n'osez pas me répondre!

Albine, en effet, se taisait, incommodée par cette sorte de parodie de son propre cas, du drame qui bouleversait sa propre vie. En outre, les mots : « Vous avez été toujours une grande amoureuse » la blessaient en un point douloureux. Mais la crise qu'elle traversait elle-même l'inclinait à la compassion. « Cette femme est ridicule, mais elle aime vraiment. »

— Madame, dit-elle enfin, les choses ne vont pas de même pour une personne royale comme Votre Altesse ou pour une simple femme du monde.

La grande-duchesse lâcha aussitôt les mains d'Albine et se retournant vers Mme Lelièvre effondrée qui hoquetait toujours, elle lui dit sévèrement comme si la pauvre suivante eût été responsable de tout :

— Vous entendez, Lelièvre? Vous entendez la voix de la raison, la voix de l'honneur?

Mme Lelièvre fut tellement saisie que son hoquet s'àrrêta net.

— Mais répondez donc, Lelièvre! cria l'Altesse. Oui ou non, ce que dit cette chère comtesse Anderny, n'est-ce pas la voix même de la raison et de l'honneur ? Est-ce que les affaires vont de même pour une personne royale ou pour une simple femme du monde? Répondez donc ! Vous parlez tout le temps quand vous n'avez rien à dire, et on

ne peut vous tirer une parole quand cela servirait à quelque chose!

— Non, balbutia Mme Lelièvre terrorisée.

— Non, quoi ? ragea l'Allemande.

— Les affaires ne vont pas de même pour Madame et pour les femmes ordinaires.

— Voilà la vérité, conclut Hilda, se retournant vers Albine. Quelle lumière dans votre esprit, ma chère amie! Quelle intelligence! Jamais je n'ai rencontré, même en Allemagne, une aussi haute... C'est bon. Grâce à vous, j'y vois clair, à présent. Venez, Lelièvre ; laissons la comtesse. Je m'en vais toute réconfortée. *Let me call to you when I am anxious, dear countess.* Oh! vous nous accompagnez, comme c'est gracieux! Mais je vous dispense de ce devoir. Albine, ne sommes-nous pas des amies tellement intimes? Non? vous voulez? Eh bien, soit! accompagnez-nous jusqu'à l'ascenseur. Tant de gens à Paris, maintenant, ne connaissent même pas les usages avec les personnes royales. Tous ces parvenus, tout ces nouveaux riches!

Devant la cabine de l'ascenseur, dont un valet de pied maintenait la porte ouverte, les trois femmes s'arrêtèrent. Hilda embrassa encore Albine, puis lui secouant la main :

— Merci encore, chère amie, pour ces belles paroles si profondes que vous m'avez dites!... Vous les retiendrez, Lelièvre, et tout de suite, à la maison, vous les écrirez sur une feuille de beau papier; vous les ferez encadrer, et je garderai ce cadre sur ma table, devant mes yeux.

Tenant toujours les mains d'Albine, elle se tut un moment, réfléchit. Le combat qui se livrait dans son âme plissa sa bouche et les rides légères de son front. Elle reprit :

— Oui, de belles, de grandes paroles. Toutefois... (et malgré sa haute allure, elle baissa les yeux sur le tapis du palier), pour ces amis de Mme Lelièvre, ces parents, ces braves Guernier dont je vous ai parlé, faites la démarche dont il a été question auprès de votre cousin. N'est-ce pas, chère comtesse, je puis y compter ?...

— Madame peut y compter.

— Merci... merci... pour cela et pour les belles paroles. Merci pour tout. Venez, Lelièvre... Tenez, entrez la première dans l'ascenseur, pour voir s'il est solide. Quelquefois cela se décroche dès qu'on y met le pied. Non ? Il tient bien ? Alors, adieu, chère comtesse !...

Et tandis que l'ascenseur dévalait, Albine entendit monter dans la cage la voix aiguë de l'Altesse...

— Les passeports ! N'oubliez pas ! pour demain au plus tard !

« Quel trio ! » pensait Albine, réinstallée dans la bibliothèque, tandis que l'auto princière pétaradait en virant au départ de l'hôtel. « Genaz, Lelièvre, la grande-duchesse ! Il faudra de la complaisance aux agents diplomatiques pour les accepter comme de paisibles commerçants en perles. D'ailleurs, Hilda ne tiendra pas son personnage pendant vingt-quatre

heures. Bah! c'est leur affaire! J'ai dit ce que je devais dire... »

Elle s'efforça de s'intéresser à leur aventure. Quel était le vrai projet de l'Altesse? Voyage incognito dans les pays du soleil, tandis que le grand-duc explorait les régions arctiques? Probable! mais alors, pourquoi cet émoi profond, non joué, qui avait saisi les deux femmes? On ne se bouleverse pas ainsi pour une fugue de quelques semaines. Hilda avait parlé comme si elle ne devait plus revoir Albine. Allait-elle vraiment s'expatrier avec ce tanguiste suspect et sacrifier sa situation princière à l'amour d'un aventurier? De nouveau, Albine souffrit de retrouver, grimaçant, grotesque, le reflet de son sacrifice dans ce miroir déformant. Malgré son effort, malgré son appréhension, tout la ramenait donc, aujourd'hui, à regarder son propre cas!... Le nom, la date qui avaient fulguré dans son cerveau, tandis qu'elle allait à la rencontre de l'Altesse, elle les revit tracés sur l'écran de sa mémoire. Décidément, tout effort s'avérait inutile pour écarter ce rappel obsédant. Sa grande âme, énergique et sensible, reconnut alors un mouvement intérieur qu'elle avait déjà subi dans diverses circonstances graves de sa vie : une sorte de décision virile lui commandait d'affronter, de regarder en face le péril actuel, au lieu de s'y dérober, au lieu d'endormir l'angoisse comme s'y efforcent d'ordinaire les femmes, et comme l'y incitait ce qui demeurait en elle de la commune féminité.

Elle sonna :

— Justine, j'ai un peu de migraine. Fermez les rideaux de ma chambre, et allumez seulement la lampe de mon lit. Je vais me reposer. Vous me préparerez mon kimono noir et bleu, et vous vous en irez. Je me déferai moi-même. Pour tout le monde absolument, je suis sortie. Aucun bruit dans la maison, et coupez le téléphone avec ma chambre.

Un quart d'heure après, dans une nuit absolue, Albine, roulée dans son kimono, étendue immobile sur son lit, songeait. Non pas un songe imprécis et capricieux qui berce la pensée au hasard : une méditation appliquée, fervente, pareille à celle du savant qui souhaiterait s'enfermer dans son propre cerveau, y concentrer toute sa force de vie, pour mieux apercevoir les liens entre le connu et l'inconnu. L'inconnu, pour Albine, c'était la menace qu'un pressentiment intolérable lui révélait. Le connu, c'était son propre passé, où s'enracinait, elle en était sûre, le pressentiment.

Quelques jours auparavant, dans une de ces heures de parfait accord, maintenant assez fréquentes, qu'elle goûtait avec Roger, elle lui avait dit :

— Je sais tout de votre vie, et vous connaissez surtout la mienne par les paroles fielleuses de mes ennemis. Nos destinées vont se lier ; il ne faut pas que le passé empoisonne l'avenir. Je devine des rancunes vagues, des curiosités hostiles, derrière ce front que j'aime. Que tout cela sorte maintenant. Questionnez-moi. Je répondrai.

Roger avait baissé la tête. Puis il avait pris les mains d'Albine et murmuré :

— Je ne peux pas.

Albine n'avait pas insisté : mais sa résolution était prise. A tout prix, il fallait établir, touchant ce passé critique, la religion de Roger. Et c'est dès à présent qu'il fallait l'établir, car, en ce moment, Roger pouvait tout entendre. Albine le sentait enchaîné comme le fiancé le plus confiant à la plus pure fiancée. D'ailleurs, fût-elle l'image même de la vérité, cette confession ne lui apprendrait rien que la malice d'un Guilloux n'eût déjà dénoncé. Une fois accomplie la douloureuse opération, Roger ferait sienne la cause de la femme aimée; il la défendrait, la justifierait par les mêmes arguments que, pour se défendre et se justifier, Albine se donnait à elle-même.

Sans plus soulever la question auprès de Roger, elle avait commencé le jour même une sorte de confession écrite. La livrerait-elle à Roger? Elle n'en savait rien au moment où elle l'écrivait. Mais écrire à l'avance ce qui sera malaisé à dire (elle l'avait maintes fois expérimenté) est une discipline infaillible pour éviter les imprudences de la parole. Elle s'était mise à l'œuvre avec une volonté de dire vrai : et en effet, la vérité, toute la vérité, imprégnait les premières pages qui racontaient la famille, l'enfance, l'éducation, la floraison de l'adolescence. Mais elle était trop clairvoyante, trop sincère, pour se leurrer. « Il ne s'agit pas de ma vie de fillette... je veux dire la vérité sur ma vie de femme... » Et,

sautant par-dessus dix années, elle avait abordé, avec une sorte de véhémente générosité, le récit de sa liaison, à Rome, avec le chevalier Bellinconi, liaison discrète, comme toutes celles d'Albine, sans affichage, sans scandale : mais toute la société l'avait connue et couverte de cette protection malsaine dont elle se venge plus tard par de la publicité et de la calomnie. Albine l'avait contée à peu près dans le ton de Chateaubriand contant sa liaison, romaine elle aussi, avec Pauline de Beaumont. La liaison avait duré deux ans et demi et s'était terminée à l'amiable, par réciproque lassitude. Bellinconi s'était marié depuis avec une princesse Borghèse. Trente mois durant lesquels Albine se disait : « Je lui ai été fidèle... » Et pourtant, en relatant l'histoire de cette époque, elle fit un premier accroc à son plan. Elle n'écrivit point toute la vérité. Il y avait, dans ces trente mois, une quinzaine passée à Paris, qu'elle sautait. Elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas raconter une incroyable défaillance, subie une après-midi, dans son propre appartement, housses sur les meubles et gazes sur les tableaux et lustres, les persiennes fermées laissant filtrer une pénombre d'or... Un homme du monde? Non. Un artiste, un peintre — et pas même illustre! — convoqué pour s'entendre au sujet d'un portrait à copier. Jamais plus elle ne l'avait revu, et personne n'avait jamais su. Fallait-il infliger à Roger une souffrance de plus, inutile? « Vraiment, je n'ai pas consenti... dans cet appartement vide, j'ai été contrainte. » Ainsi avait-

elle supprimé l'aveu avant de le commencer.

Sans ordre de date, au hasard du souvenir et de l'inspiration, elle attaqua ainsi les principales époques de sa jeunesse et de sa maturité. D'un accord tacite avec elle-même, des incidents analogues à celui du peintre parisien ne furent pas évoqués ; il est juste de dire qu'au cours des vingt-cinq années qu'elle examinait ils étaient l'exception. Les femmes ont la faculté d'oublier sincèrement ce qui les gêne ou les humilie dans leur passé ; on dirait que leur mémoire peut, comme un estomac, rejeter avant de l'incorporer un aliment qui leur a répugné aussitôt après l'absorption. La confession d'Albine, contrairement au généreux plan primitif, s'orienta ainsi vers un bref commentaire de ce que Roger savait déjà, ou de ce qu'il risquait d'apprendre : et ce commentaire fut inconsciemment une apologie. Quelle conjoncture pathétique ! Être son propre bourreau, et, comme le misérable patient qui subit la question, avouer le moins possible, avouer juste ce qui est nécessaire pour que la torture prenne fin !

Aujourd'hui, au moment où Albine, enroulée de crépon noir et bleu, méditait dans le silence et l'obscurité, le douloureux procès-verbal était presque terminé. Les feuillets reposaient dans le coffre-fort voisin du lit, avec ses bijoux les plus précieux et les papiers les plus intimes. Pour un lecteur non averti, leur contenu eût évoqué les mémoires d'une grande dame du XVIIe ou du XVIIIe siècle, racontant avec pudeur et dignité une vie mêlée à la vie

d'autres personnages considérables, qu'elle désignait par des initiales, sans en nommer aucun. Trois, outre l'aventure romaine : un fils de souverain en Hongrie, deux hommes de l'aristocratie parisienne. Sur l'histoire de son mariage, la mémorialiste s'était assez étendue. Elle relatait en détail comment, au cours de l'année 1898 (elle avait alors dix-huit ans et voyageait en Europe chaperonnée par la célèbre « peintresse » Henriquette Dupont, de qui elle était l'élève), le comte Anderny, maniaque quadragénaire et vingt fois millionnaire, avait demandé sa main après deux entrevues, l'avait épousée, en lui reconnaissant une dot de deux millions. Le mémoire insistait sur la fidélité conjugale de la jeune épouse, strictement observée jusqu'au jour où, le ménage installé à Paris et y vivant somptueusement, le comte avait affiché une liaison avec une comédienne des Français, l'avait publiquement établie dans un hôtel et y avait, pour ainsi dire, vécu avec elle. Le divorce intervenu, puis le veuvage quinze mois après, la comtesse Anderny s'était jugée libre : elle le déclarait en propres termes. Sa vie, d'après le mémoire, se décomposait ainsi une adolescence audacieuse mais pure (Albine ne dissimulait pas qu'elle avait été une jeune fille *fast*, comme disent les Anglais) ; un mariage sincère où nul tort ne lui était reproché ; une maturité aventureuse dont l'indignité du mari était responsable...

Tel qu'était le mémoire, elle en trouvait encore la lecture trop amère pour le montrer à Roger, et, plu-

sieurs fois par jour, quelquefois même assez avant dans la nuit, elle le retouchait, mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son cœur pour que chaque phrase pansât la blessure que la précédente risquait de faire, pour que chaque mot contînt l'antidote de son poison. Ainsi, progressivement, la confession était devenue le plus passionné, le plus ardent des plaidoyers... Il ne restait à écrire, pour le compléter, que le commencement du voyage entrepris à dix-huit ans avec Henriquette Dupont. Période de moins d'une année qui s'étendait de la fin de l'éducation à Paris jusqu'au mariage hongrois.

... L'ordre de silence donné par Albine à sa femme de chambre avait été exécuté à la lettre : l'hôtel était muet comme au cœur de nuit. Rompant le silence, cinq notes cristallines firent soudain tressaillir la forme immobile sur le lit. C'était le timbre d'une petite pendule posée sur la table à écrire. Albine se dressa, ralluma la lampe, alla prendre la pendule et la porta dans la pièce voisine, qui était le cabinet de toilette. Dans cette vaste pièce faïencée de blanc, le grand jour lui blessa les yeux, l'aveugla. Elle se hâta de rentrer dans la chambre close où luisait seule, sous un abat-jour de gaze rouge, la lampe proche du lit. Mais, avant de regagner son lit, elle s'arrêta devant le coffre-fort, en fit jouer les boutons, l'ouvrit, prit le manuscrit, le feuilleta debout, et alla s'étendre de nouveau, emportant environ le premier tiers.

Étendue, accoudée, penchée vers la discrète

lumière, elle relut tout le début. La parfaite sincérité du récit lui plut et la réconforta :

« Je suis Française de père et de mère, disaient ces premières lignes, et, par mon père, j'appartiens à une bonne famille de Dordogne. Les Mestrot sont de noblesse d'épée, anoblis sous Louis XV. La branche aînée garde le titre de comte; un comte Alexis de Mestrot, célibataire, vit encore aujourd'hui dans la gentilhommière familiale.

« Son frère cadet, Pierre de Mestrot, ayant le goût de la peinture, vint à Paris en 1877. Il n'était pas sans talent : mais sa santé était précaire. Il fit assez vite de la tuberculose, végéta, mourut en 1885. Il laissait une veuve, modèle d'une grande beauté qu'il avait épousée et de qui il avait une fille âgée alors de cinq ans : moi.

« Ma mère avait été pour son mari une compagne fidèle. Veuve, ses ressources furent vite épuisées. Mais l'exécuteur testamentaire des volontés de mon père, un de ses oncles, célibataire assez riche, — André Vériau, — s'éprit d'elle au cours de la liquidation et l'épousa dès que les délais légaux furent échus.

« Ma mère avait acquis de bonnes façons par son premier mariage. Elle fit honnêtement figure de grande bourgeoise sous son nouveau nom. Vériau ne lui donna pas d'enfant; toute l'affection du couple se concentra sur moi : je fus extrêmement gâtée. Au point de vue culture, on m'éleva comme une jeune fille du monde : l'institutrice anglaise, les cours les

plus réputés, Henriquette Dupont comme professeur de peinture. Mais l'éducation fut nulle. Mon beau-père était un dyspeptique soucieux avant tout de sa propre santé; ma mère le soignait ; pas une jeune fille française de cette époque, à partir de sa quinzième année, n'a été plus libre que moi. J'ai inauguré des mœurs qui aujourd'hui ne choquent personne, mais qui suscitèrent alors des critiques acerbes : sortir seule, faire des parties avec les jeunes gens, recevoir comme une femme dans mon atelier. J'ajoute qu'à seize ans j'en paraissais vingt et que, — on l'a assez dit et même écrit pour que j'en sois sûre, — j'étais très belle. Naturellement, on m'a prêté des aventures. Par ma liberté de façons, j'ai mérité qu'on me les prêtât. La vérité, c'est que j'ai eu la jeunesse d'une jeune Anglaise ou d'une jeune Américaine... »

La page où ces dernières lignes étaient tracées s'arrêtait sur ces mots : elle finissait en blanc. Le feuillet suivant commençait ainsi :

« Après deux mois de séjour à Londres et un voyage par étapes en Allemagne et en Autriche, nous arrivâmes, Henriquette et moi, à Salzbourg au mois de juillet 1898... »

Le récit du mariage suivait. Albine ne continua pas de lire. Elle posa le manuscrit replié sur la tablette voisine du lit, refit l'obscurité et, de nouveau blottie dans les coussins, reprit sa méditation.

S'examinant avec la rigueur d'un juge d'instruction, elle ne put s'accuser d'avoir laissé à dessein cette lacune dans le récit. Comme les autres lacunes

(il en restait d'autres, d'ailleurs insignifiantes, pour d'autres époques), celle-ci n'était point préméditée. Albine avait écrit sous la dictée des souvenirs, sans suivre l'ordre chronologique. L'inspiration, pour elle, ce fut quand elle trouvait un tour ingénieux, une présentation favorable de telle ou telle crise difficile à raconter. Alors elle courait à son coffre et ajoutait au manuscrit quelques lignes ou quelques feuillets. Mais nos omissions, comme nos actes, puisent en nous leur motifs secrets : Albine ne l'ignorait pas. S'il demeurait dans sa confession, écrite librement et jusqu'ici pour elle-même, *un seul* vide important; si, sur cinq mois environ, le récit était muet, c'est que, pour les événements, contenus dans les cinq mois, Albine n'avait pas trouvé la forme de présentation souhaitée.

« Ou plutôt, — se dit-elle, — je n'ai pas décidé si je devais, si je pouvais ou non raconter à Roger cette époque de ma vie.

« Ne nous leurrons pas. En commençant cette confession, ma volonté était de tout dire; mon effort devait porter seulement sur la meilleure façon de le dire.

« A pied d'œuvre, j'ai constaté que l'entreprise était impraticable. Je ne me suis pas senti le droit d'infliger, par une sorte de mysticisme de sincérité, des tortures inutiles à l'homme que je chéris.

« Bien au contraire : j'ai compris que l'objet utile de cette confession, tout en déblayant la situation avant le mariage, était de panser de mon mieux les

plaies que lui ont faites les allusions, les révélations, les calomnies de mes ennemis sur mon compte. Atténuer l'effet de ce qu'il sait, voire de ce qu'il peut apprendre. Ne parler à aucun prix de ce qu'il ignore, de ce qu'il ignorera toujours. Voilà mon propos.

« Partant de là, j'ai sauté d'instinct, résolument, certains faits. Au moment où je les passais sous silence, je n'ai même pas discuté avec moi-même.

« Dès lors, les cinq mois écoulés entre mon départ de Paris, à dix-huit ans, avec Henriquette Dupont, et notre arrivée à Salzbourg, où j'ai rencontré Anderny, pourquoi ne les ai-je pas, eux aussi, passés sous silence instinctivement?

« Ce qu'ils ont contenu, Roger ni personne ne le connaîtra jamais. Les deux seuls témoins, renseignés, Jules Perdigant et Henriquette Dupont, sont morts, lui depuis seize ans, elle depuis six ans. Vécussent-ils encore, ils ne raconteraient rien, jamais, pas plus qu'ils n'ont rien raconté tant qu'ils vécurent.

« Pourtant une sorte d'impératif mystérieux m'a fait laisser en blanc la place de l'aveu : aveu qui ne servirait qu'à troubler Roger sans aucune compensation.

« Et tout à l'heure, quand je traversais le grand salon pour aller à la rencontre de ces deux folles, j'ai vu, comme à la lueur d'un éclair, que mon pressentiment de ces jours-ci, devenu intolérable ce matin, prend son origine dans cette époque de ma jeunesse, dans les six mois que je n'ai pu me résoudre *ni à raconter, ni à sauter*, — dans le blanc de ces feuillets.

« Allons, rien ne sert de faire l'autruche, j'ai le pressentiment d'un danger, et je sais quelle menace réelle signifie un pressentiment. Mon hésitation devant l'aveu, qui ne s'est résolue ni pour, ni contre, est une forme du même pressentiment. Le danger est là, ou plutôt dans les suites, dans les conséquences de ce qui s'est passé là, dans ce blanc.

« Et cependant, j'ai beau regarder ce passé en face, comme je le fais maintenant, au lieu de l'éviter comme je le faisais encore ce matin, je ne parviens pas à concevoir comment il pourrait avoir la moindre influence sur mon mariage avec Roger Vaugrenier.

« Mais, comme je veux me débarrasser à la fois du péril et du pressentiment, je dirai tout à Roger. Il en souffrira certainement : certainement aussi il ne cessera pas pour cela de m'aimer, et nos projets n'en seront pas changés.

« C'est dit! Il passe aujourd'hui la soirée avec moi. Ce soir même il connaîtra la première crise de ma vie sentimentale. Il partira pour Nancy sur cet aveu, demain matin ; il aura trois jours de solitude pour réfléchir. A Dieu vat! »

*
* *

Comme il arrive toujours, le parti d'affronter la destinée, au lieu de rester passive, rasséréna l'âme angoissée. Albine, décidée à l'action, ne put plus demeurer une forme immobile étendue dans la nuit. La lampe fut rallumée, le manuscrit renfermé dans

le coffre; elle sonna sa femme de chambre. Tandis qu'elle appuyait sur le bouton d'améthyste enchâssé dans un petit soc de malachite, elle vit son propre visage reflété dans une glace. Le long débat intérieur qui aboutissait à sa présente résolution avait projeté sur ses traits et surtout dans ses yeux une ardeur si pathétique qu'elle-même en fut émue :

« Je suis belle, pensa-t-elle. Puissé-je être aussi belle ce soir, au moment où je lui parlerai!... »

La femme de chambre entrait.

— Justine, tirez les rideaux, ouvrez les persiennes, et habillez-moi. Ma robe de jersey gris.

— Madame la Comtesse se sent mieux?

— Oui. Très bien.

— Madame la Comtesse a reposé?

— Un peu... je crois. Ouvrez vite... Cette nuit m'agace.

Le jour pénétra de nouveau dans la chambre. Justine vint éteindre la lampe, triste point rouge dans la blanche clarté diffuse.

— Mme Engelmann a téléphoné, dit-elle. A peine madame la Comtesse venait-elle de s'étendre.

— Ah! que voulait-elle?

— Voir madame la Comtesse. Elle a dit simplement que c'était « pour l'hôtel »; que madame la Comtesse comprendrait.

— Oui, je comprends. Où voulait-elle me voir? Ici?

— Au moment où Mme Engelmann a téléphoné, elle voulait venir voir madame la Comtesse ici. Mais, à partir de quatre heures, elle a dit qu'elle ne pourrait plus quitter la Banque.

— Téléphonez-lui que je vais aller à la Banque. J'ai besoin de sortir, de prendre l'air. La voiture me suivra, mais je marcherai un peu. Au lieu de ma robe de jersey gris, mon tailleur de Redfern, le dernier.

*
* *

— Chère amie, vous arrivez à point. Je viens de donner ma dernière signature. Mais pourquoi vous êtes-vous dérangée? Rien ne pressait... Une réponse à vous rendre au sujet de la vente de votre hôtel... et je voulais en profiter pour bavarder un peu avec vous. Il y a un siècle que je ne vous ai vue.

— Eh bien, dit Albine en s'asseyant, ç'a été de la télépathie amicale. Moi aussi, quand Justine m'a dit votre coup de téléphone, j'ai eu le désir de vous voir; j'avais les papillons noirs, aujourd'hui.

— Je croyais que tout allait pour le mieux?

Albine fit une moue indécise. Avec Camille Engelmann, son intimité était moins étroite qu'avec Berthe Lorande, moins étroite aussi que l'intimité de Berthe avec Camille. Berthe avait servi de trait d'union entre ses deux amies. Certaines mœurs garçonnières de Camille choquaient Albine, qui, dans sa libre vie, était restée toujours très « dame » soucieuse de la tenue et des apparences, tandis que Camille Engelmann affichait la pratique de ses théories. D'autre part, Camille, surchargée de travail, allait peu dans le monde, tandis qu'Albine ne s'aventurait guère hors du monde, où elle continuait

d'être accueillie. En somme, les deux femmes se voyaient surtout chez Berthe, ou du moins en présence de Berthe. Mais chacune des deux prisait l'intelligence de l'autre, et elles se consultaient avec une pleine confiance dans les cas délicats, sûres de la discrétion, sûres d'un avis lumineux et profitable. Pour les tractations d'intérêt, assez délicates, qu'exigeait le changement de vie décidé par Albine, celle-ci avait eu naturellement recours à Camille Engelmann.

— J'ai preneur, pour votre hôtel de la rue Raynouard, tel qu'il est, installé et meublé, reprit celle-ci. Vous pourrez, du mobilier, retirer ce qu'il vous plaira jusqu'à concurrence d'une valeur de cent mille francs. On n'offre pas encore le prix que vous demandez. Mais j'ai la conviction qu'on y viendra. Quand serait-il libre?

— Dans deux mois environ, s'il n'y a pas d'obstacle à mes projets.

— En prévoyez-vous ?

Après une hésitation, Albine répondit :

— Rien de précis. Mais, dans ces sortes d'accord, un incident, un mot peut tout bouleverser.

— C'est vrai, dit Camille.

Toutes deux étaient assises côte à côte, sur le canapé que les bibliothèques encadraient. Elles se regardèrent un moment sans parler. Le visage d'Albine rayonnait encore de cette résolution passionnée qu'elle-même avait tout à l'heure admirée sur ses propres traits. Camille pensa à son tour : « Elle est bien belle! » et eut un retour douloureux

sur elle-même... Ah! que n'eût-elle pas donné, en ce moment, toute son intelligence, toute son autorité, toute sa fortune, pour offrir tant de beauté à l'homme qu'elle aimait! Albine, de son côté, songeait : « Les yeux sont admirables toujours et il y a dans la forme, dans le dessin du visage, une sorte de noblesse asiatique... Elle est mieux, d'ailleurs, qu'à notre dernière rencontre. Mais, pourtant, quel changement depuis sa blessure et sa maladie! Quelle usure! Quel desséchement... » Une profonde compassion souleva son cœur; elle attira contre elle la juive ardente et douloureuse.

— Vous, Camille, lui dit-elle, vous avez plus que la beauté. Vous avez le magnétisme irrésistible de vos yeux. Je ne connais pas de regard comparable au vôtre. Il impose votre volonté. Personne ne pourrait lui résister.

Camille en était, de sa vie, à un de ces moments tragiques où, comme une terre desséchée boit instantanément la goutte d'eau, le cœur anxieux dévore tout ce qui rafraîchit son désir brûlant.

— Vrai? dit-elle... Vous ne me trouvez pas trop maigrie, trop vieillie? Vous savez que j'ai trentre-sept ans à peine!

— Je le sais ; vous paraissez bien moins.

— Trente-sept ans! C'est, pour beaucoup de femmes de notre temps, la jeunesse, encore! Un homme, aux approches de la quarantaine, ne peut-il laisser tomber sur moi son regard? Il me semble que oui? Dans la rue, dans les magasins, au théâtre, depuis quelque temps, l'attention des hommes

s'éveille de nouveau sur moi... J'en suis sûre... J'en ai fait l'épreuve. Hier, comme je rentrais ici à pied, la nuit tombée, un garçon très élégant, évidemment un fils de famille, m'a abordée... Je ne me suis pas dérobée. Je lui ai permis de marcher à côté de moi. Il m'a dit des banalités, des pauvretés, naturellement... ce que disent les hommes en pareil cas. Les hommes sont si médiocres!... Mais je buvais ses paroles, car elles exprimaient un vrai désir, et même un désir impatient... « C'est qu'il fait sombre, ai-je pensé, et qu'il ne me voit pas telle que je suis... » Alors, je l'ai amené devant une boutique de parfumeur, ruisselante de lumière, et je l'ai regardé face à face. Eh bien! il est devenu plus pressant encore.

— Je crois bien! fit Albine en souriant. Ces yeux-là sur lui!

— J'ai eu mille peines à m'en débarrasser; j'ai dû lui donner un faux rendez-vous. Ah! que j'étais heureuse!... Non pas pour cette aventure possible, ni pour toute autre, grand Dieu! A l'heure actuelle, un seul être compte pour moi! Ah! plaire à celui-là!...

Les deux femmes s'étaient désenlacées, mais leurs mains se tenaient toujours. Albine sentait la fièvre de Camille jaillir de ses doigts et la pénétrer. Tragique, ce désarroi féminin parce que la beauté fléchit, et que la femme veut arracher au destin assez de beauté encore pour une conquête, pour une seule, pour la dernière! Le généreux cœur d'Albine en était crispé d'émotion. Mais, au fond d'elle-même,

coexistant avec sa compassion, la victorieuse allégresse chantait : « Moi je suis belle !... Moi je suis sûre ! »

— Il m'a fallu, reprit Camille, cette crise, la blessure, la maladie, la déchéance physique pour apprendre ce que c'est que d'aimer... comme aiment les autres femmes. Avant j'aimais plutôt comme aiment les hommes : je choisissais, certaine que rien n'entraverait mon choix, sans m'occuper de la valeur morale du partenaire. Ce que de telles expériences m'ont appris sur les hommes n'est pas à leur honneur. N'importe ! aujourd'hui, c'est moi qui meurs du besoin d'être choisie, c'est moi qui, humblement, implore le désir de l'autre ! Voilà où j'en suis...

Elle se tut un instant, puis, plus bas, et la voix un peu tremblante :

— Vous le connaissez, n'est-ce pas?

— Je crois le connaître... de vue. N'était-il pas dans votre loge, lundi dernier, à l'Opéra? Grand, élégant, l'air très jeune, malgré des cheveux qui grisonnent un peu?

— Oui. Ces cheveux grisonnants, s'écria Camille, c'est peut-être ce que j'aime le mieux de lui. Je voudrais qu'ils fussent tout blancs, tout blancs. Ils ont beau grisonner, on ne lui donne pas les trente-neuf ans qu'il a. C'est bien lui qui était dans ma loge. Il est chef du Service des titres, ici. L'intelligence, la droiture, le dévoûment même. Mon futur associé. Et pour moi, tout en gardant la déférence la plus absolue, l'ami le plus attentif, le plus sûr. Avant-

nier, il a châtié publiquement, à la façon anglaise, vous savez? deux passes de boxes et un *knockout*, un employé qui se permettait de me diffamer en sa présence.

— Alors, il vous aime?

— Je n'en sais rien. Il apprécie mes qualités d'intelligence, d'énergie. Il admire, oh! passionnément, ce que j'ai fait pendant la guerre : bon juge, car lui-même a trois citations. Je le sens reconnaissant de l'intérêt actif que je lui ai marqué, tendrement reconnaissant. Ses prévenances, sa bonne grâce m'enveloppent à chaque heure.

— Alors?...

— Tout cela... et pas un mot d'amour, pas l'ombre d'expression d'un désir. Une seule chose certaine : il se plaît auprès de moi, il n'est jamais rassasié de me voir.

— Mais c'est l'amour, cela, Camille! C'est le signe le plus certain de l'amour.

Et, disant ces mots, Albine pensait : « Voilà de nouveau, voilà une autre image déformée de mon propre amour... Roger, lui, m'a bien dit qu'il m'aime, j'ai senti brûler sa jalousie... Mais quels étranges amants nous sommes, dont les lèvres ne se sont jamais touchées! Est-ce une race d'homme nouvelle, ces ascètes passionnés?... »

Pour la première fois, une inquiétude la mordit : cette chasteté absolue, dans leur attirance réciproque, quel mystère! « Moi, se dit-elle, je suis, près de lui, bouleversée... et pure!... Lui, son attitude avec moi rappelle celle de certains pères

que la présence des hommes auprès de leur fille rend physiquement jaloux... »

Ainsi chacune des deux amies, par la force impérieuse de l'égoïsme sentimental, se reployait vers son propre destin. Dès lors, sur l'objet qui les passionnait, leur entretien ne pouvait continuer que par les plus intimes confidences : or leur intimité n'était point assez étroite pour une pareille communion. Elles laissèrent dévier leurs propos vers des thèmes moins confidentiels. Elles parlèrent des intrigues des autres : Berthe Lorande entre Trévoux et Saulnois, Maurice de Guilloux s'efforçant d'exploiter à son profit la passion de Saulnois pour Mme Lorande.

— Vous savez, dit Camille, que le pauvre académicien perd la raison. Berthe a dû lui consigner sa porte et elle en ressent un vrai souci.

— Elle peut se rassurer, répliqua la comtesse en riant. Le professeur Saulnois n'a rien d'un Antony, et sa charmante Jeanne, son ange tutélaire, ne le laissera pas s'égarer.

— A moins qu'elle-même ne suive le tentateur.

— Jeanne Saulnois? Rien à craindre. C'est une femme pour un seul. On naît comme cela.

Elles finirent par parler toilettes, et qui les eût entendues s'animer sur un certain modèle de Reverdy, ou sur les nuances comparées des écharpes espagnoles (alors à la mode et dont les beaux exemplaires se payaient follement), eût refusé de croire qu'une grande passion sincère, une passion où

elles jouaient leurs vies, torturait chacune de ces deux bavardes futiles. Elles parlèrent aussi de bibelots, de chinoiseries et de japonaiseries mises aux enchères à des ventes récentes. Le jeu des papotages féminins les entraînait, oubliant leurs soucis, et l'heure même. Albine, qui dînait seule rue Raynouard et recevait Vaugrenier après le dîner, — et pour quel entretien redoutable! — partit juste assez tôt pour avoir le temps, lorsqu'elle arriverait chez elle, d'échanger son costume de jour contre une robe du soir.

Mais, dès qu'elle fut seule dans son auto, la magie chloroformante du bavardage féminin cessa d'agir. Il lui sembla même que le noir de son cœur était plus noir qu'avant la visite à Camille. Elle se ressaisit d'un coup de volonté, regarda en face les causes de son angoisse, qu'elle connaissait. D'abord, l'épreuve assignée au soir même : ce serait pénible, soit, mais « cela passerait », elle en était sûre. Ensuite, le pressentiment... Mais n'était-il pas justement l'angoisse anticipée de l'aveu à faire, de l'aveu auquel elle était résolue? L'aveu consommé, l'angoisse se dissiperait. Il y avait autre chose encore, d'autre « noir » au fond de son cœur... Quoi donc? Ah! l'anxiété soudaine, provoquée par les confidences de Camille : l'étrange chasteté de Roger, cette façon de la traiter comme un père, irréprochable mais jaloux, traite une fille qui fut coupable. De cette âme ombrageuse, une telle farouche réserve pouvait-elle surprendre? N'avait-il pas déclaré vingt fois à Albine qu'il ne voulait rien d'elle tant qu'il ne l'au-

rait pas arrachée à sa maison à son monde, et emportée pour lui seul, son bien, sa femme?...

— Pas de coup de téléphone en mon absence, Justine?

— Non, madame la Comtesse. Mais il y a deux lettres.

Albine eut un sursaut si brusque que la femme de chambre, qui défaisait la ceinture de la jupe, arracha une agrafe...

— Donnez-les... donnez-les-moi donc!

Elles étaient, comme de coutume, déposées sur un plateau de laque, à côté du lit. Justine les présenta. Albine, un peu honteuse du mouvement de ses nerfs, se calmait déjà; elle ouvrit avec une lenteur voulue chacune des deux enveloppes. L'une contenait l'adresse d'un fabricant de malles pour paquebots que Mme de Trévoux lui avait promise. L'autre, signée Blanche Villain, se recommandait d'Albert Saulnois pour des travaux de secrétariat.

« C'est le dernier courrier, se dit Albine. Plus d'imprévu pour aujourd'hui! »

Et elle continua de se faire habiller, attentive à sa toilette et à sa beauté autant que pour un premier rendez-vous.

Comme la plupart des femmes du monde de ce temps, elle avait presque complètement supprimé le repas du soir, quand elle ne le prenait pas au dehors. Une fois prête et parée, elle se fit servir, dans sa chambre même, un léger potage et une compote de fruits, qui furent tout son souper. Ni

pain, ni boisson. Ce n'était là qu'une des mille abstinences que lui imposait sa volonté de triompher du temps, de rester jeune, svelte, fraîche et désirable au delà des limites qu'il accorde au commun des femmes. Abstinence plus rigoureuse que celle des moniales : commandée par la foi, elle eût mérité le ciel à une dévote. Albine en goûtait la récompense dans la persistance incroyable de sa beauté. L'outrage des ans est bien irréparable ; mais, par un ascétisme fervent, une femme peut esquiver l'outrage.

« Dans une demi-heure, Roger sera ici... Je le rejoindrai dans la bibliothèque... Je lui donnerai une cigarette ambrée, et, avant qu'il ait fini de la fumer, je parlerai... »

Elle souhaitait maintenant la rencontre, comme un patient souhaite l'opération douloureuse qui lui vaudra le repos.

— Madame la Comtesse ne veut plus de compote ?

— Non... Donnez-moi mon tilleul et laissez-moi. Vous me préviendrez seulement quand M. Vaugrenier arrivera.

La femme de chambre emporta le plateau où le frugal repas avait été servi. Quelques minutes après, elle rentra, en apportant un plus petit, avec le tilleul. Albine rêvait.

— Il y a un « pneumatique » sur le plateau, dit Justine de la porte, en s'en allant.

Les yeux d'Albine se fixèrent sur le petit rectangle bleu. Il était posé en pente sur le rebord d'argent, à côté de la théière ; la chaleur du métal avait légèrement recroquevillé l'un de ses coins. Albine eut

cette sensation de défaillance que donne la brusque descente d'un ascenseur. « Ah ! pensa-t-elle (se rappelant que l'insignifiance des deux lettres reçues tout à l'heure l'avait rassurée), j'avais oublié cela... » Son trouble était si fort qu'elle ne tendit pas aussitôt la main pour saisir le message. Et quand elle fut plus calme, elle s'imposa encore quelques instants d'attente pour achever de maîtriser ses nerfs. « Je ne me reconnais plus, pensa-t-elle. L'incident le plus ordinaire va-t-il me jeter bas, à présent ? Il y a mille chances contre une pour que ce bleu soit aussi dépourvu d'intérêt que les deux lettres de tout à l'heure. »

Elle le prit dans ses mains, qui étaient froides, mais ne tremblaient plus. L'écriture de l'adresse ?... Inconnue. Façon plutôt anglaise. Mais aujourd'hui ce n'est point un certificat d'origine. Albine déchira la bande pointillée et déplia le billet avec une lenteur calculée. Aussitôt le sens des vingt lignes noires tracées là imprégna son esprit, comme la pensée intime d'un être vous apparaît parfois rien qu'à voir surgir son visage. Une réaction violente ramena le sang à ses joues et à ses doigts. Elle se sentit défensive, armée...

Le texte était ceci :

Hôtel Bradford, rue Cambon, 23.

MADAME,

Mon nom vous est connu, d'après ce que m'écrit M. Roger Vaugrenier, mon pupille et mon filleul.

C'est au double titre de tuteur et de parrain que je sollicite l'honneur d'être reçu par vous le plus tôt possible. Je souhaiterais que ce fût demain. Je me rendrai chez vous à l'heure qu'il vous plaira de me fixer, par exemple en me faisant téléphoner.

Avant qu'ait lieu notre conversation, je vous prie avec instance de ne pas révéler à Roger ma présence ici, que vous êtes seule et que vous devez être seule à connaître.

Roger (qui ne m'avait rien dit que de très vague à ce sujet pendant son séjour récent chez moi) m'a écrit avant-hier pour m'annoncer son projet de mariage avec vous. J'ai aussitôt décidé mon voyage. C'est vous dire, madame, quel sera l'objet de ma visite, et combien la nécessité m'en a paru urgente.

Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

Docteur S.-G. HOBSON.

Albine reposa le papier bleu sur le plateau. Elle resta debout. Comme toujours, l'imminence d'un danger avait ramassé toutes ses forces. Elle se sentait un peu fébrile, mais d'une lucidité extraordinaire.

« Eh bien... après ?... pensa-t-elle.

« Voilà, évidemment, un bonhomme qui n'est pas content, et qui va essayer de jeter en travers de mes roues son bâton de tuteur.

« Il dit que Roger lui a écrit. C'est exact. Roger ne me l'a pas caché. Sans avoir vu la lettre, j'en devine le contenu : la vérité, sauf ce qui fait souf-

frir Roger lui-même. Mais mon âge, ma fortune, ma situation dans le passé et dans le présent... Cela, tout au long. Tel que ce vieux puritain d'Hobson m'a été représenté par son filleul, un mariage comme le nôtre ne saurait lui plaire. Outre qu'il a sa candidate, et qu'il l'a même offerte à Roger.

« Évidemment, c'est ennuyeux. Mais ce n'est qu'un ennui. Ce n'est pas une catastrophe. Hobson arrive en ennemi. Il va me demander de renoncer à mon projet ; si je résiste, il plaidera contre moi auprès de Roger. Qu'il plaide ! Je le défie de gagner. Tous ses arguments, Roger les a déjà discutés avec lui-même et réfutés... »

Les pensées, par moments, se croisent en nous comme à un carrefour. La méditation d'Albine fut traversée par le rappel d'un autre souci :

« Roger sera ici dans une dizaine de minutes. Je viens d'être bouleversée... et il faut que je sois belle. »

Ce nouveau souci fut aussitôt plus fort que l'autre. Assise devant sa table à coiffer, observant ses yeux, ses paupières, son teint, les coins de sa bouche, elle oublia vraiment, pendant quelques instants, le docteur Hobson et ses projets. C'est qu'elle-même, elle seule, connaissait les régions de son visage mises en péril par les années : son regard y discernait la menace de ravages encore imperceptibles. Elle y para minutieusement, usant du fard avec un art consommé, mais aussi avec une sage parcimonie, en femme qui veut être belle, non seulement un soir, mais des mois et des années encore.

Comme toujours, cette habile restauration parachevée, elle ressentit un chaud réconfort. « Oui, je suis belle, pensa-t-elle. Je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie j'aie été plus belle. Il y a dans cette image que je contemple depuis tant d'années une beauté nouvelle, je ne sais quoi d'ardent, de mystique, et... comment dire?... de définitif. Peut-être cette volonté exaspérée de plaire, cette passion de conquérir dont me parlait tout à l'heure, si tragiquement, la pauvre Engelmann. »

Elle reprit le billet bleu, et le relut attentivement, pesant chaque mot. Plus que la première fois, elle fut frappée par la gravité du ton et par l'espèce d'impatience dont témoignait la rédaction.

« Eh bien ! c'est l'homme tout d'une pièce que Roger m'a dépeint... » Elle augura qu'elle ne trouverait pas, avec lui, de terrain d'entente. Roger devrait choisir entre elle et Hobson. « C'est moi qu'il choisira, je le sais... Même si cet Hobson est pour Roger plus qu'un tuteur... »

Hobson, non pas tuteur et parrain, mais père : ce n'était pas la première fois, depuis les premières confidences de Roger touchant sa bâtardise, qu'Albine s'était sentie effleurée par un tel soupçon.

« Roger ne le croit pas. C'est certain. Il est persuadé qu'il est le fils naturel de ce Sir Charles Bosden, qui séduisit Mlle Vaugrenier, institutrice de la petite Bosden. Et tout ce qu'il m'en a dit le démontre. Il est vrai que je ne puis pas objecter à Roger : « Mlle Vaugrenier avait peut-être deux

amants, Sir Charles et le docteur Hobson, ami d'enfance, camarade d'Oxford du baronnet. Et le docteur Hobson a peut-être des raisons de se croire le père de Roger. Des raisons, voire des preuves... »

Tout cela était possible. Mais tout cela ne changeait pas grand'chose à la conjoncture. Si Hobson, père de Roger, voulait parler plus haut et faire peser plus lourd son autorité, Albine aurait beau jeu de lui répondre : « Puisque vous vous réserviez d'user de votre ascendant paternel, pourquoi n'avez-vous pas épousé la mère, ou du moins reconnu l'enfant ? » Et elle était certaine que Roger, dans ce débat, se tiendrait de son côté.

« Il y a de grandes présomptions pour que mon hypothèse soit juste et que les choses se passent en conséquence, » pensa Albine en s'asseyant devant son bureau.

Elle était redevenue tout à fait calme quand elle commença d'écrire la réponse :

MONSIEUR,

Vous me trouverez chez moi demain jeudi dans la matinée, à partir de dix heures et demie.

Elle releva la pointe de sa plume, méditant d'ajouter :

Je me conformerai à votre désir de discrétion vis-à-vis de votre pupille.

Mais, réflexion faite, elle arrêta son billet à la première phrase et signa : *Comtesse Anderny.*

L'adresse tracée sur l'enveloppe, elle sonna Justine.

— Qu'on porte ce mot à domicile, ce soir même. M. Vaugrenier n'est pas encore là ?

— Pas encore, madame. Mais je crois qu'on vient de sonner !

La lourde porte de l'hôtel se refermait. « C'est lui ! » se dit Albine. Et alòrs seulement elle se rappela le projet longuement mûri de raconter ce soir même, à l'homme qu'elle devait épouser, la première défaillance de sa vie...

Elle constata que, depuis qu'elle avait reçu le billet du docteur Hobson, cette résolution s'était soudainement détruite en elle. Elle s'en étonna.

« Il n'y a aucun rapport, absolument aucun, entre l'incartade de ce vieux fou et la confession que j'ai jugée nécessaire ! »

Sans doute : mais la source de l'aveu, elle la sentait maintenant comme murée en elle-même. Or, elle croyait bien trop à l'infaillibilité de l'instinct pour réagir contre ses injonctions.

« A chaque jour suffit sa malice, pensa-t-elle... Réglons d'abord l'affaire Hobson, qui est urgente. Le reste peut attendre ! »

Son oreille percevait, au delà des salons vides, l'arrivée de Roger dans la bibliothèque. Elle serra au fond du coffre le télégramme bleu. Elle donna un dernier coup d'œil à son image, reflétée debout dans le triple miroir du cabinet de toilette. Puis, sans attendre qu'on vînt la prévenir, elle se hâta vers Roger.

QUATRIÈME PARTIE

I

A la veille du départ pour l'Amérique (les cabines étaient déjà retenues sur *la Guyenne* au nom de « M. Guernier, de Mme Guernier sa femme, et de Mlle Legrand sa belle-sœur », et *la Guyenne* embarquait au Havre dans quatre jours), Ramon Genaz fut pris d'un scrupule où la grande-duchesse admira, une fois de plus, la noblesse de cette âme ardente.

Elle le vit arriver chez elle, à l'heure accoutumée, c'est-à-dire vers cinq heures après-midi, l'attitude réservée, l'air sombre. On eût dit que l'arcade de ses orbites se creusait plus profonde et plus noire autour de ses beaux yeux. Le cœur de l'amoureuse se crispa : rien, désormais, ne comptait plus pour elle que son « cher sujet », comme elle l'appelait. Au bonheur de s'évader avec lui, d'unir sa vie à la sienne, elle immolait résolument le mari, les enfants, le titre, la fortune.

— Qu'avez-vous, ami aimé? s'écria-t-elle angoissée, tandis qu'il lui effleurait le poignet d'un baiser.

Il ramena ses deux mains sur son front, comme pour contenir le tumulte des soucis. Puis, d'un geste sec et volontaire, il rectifia la pose : immobile, le regard abaissé, déférent, silencieux.

— Mais parlez, Ramon! insista l'Altesse. Y a-t-il un empêchement? Mon mari? Le Gouvernement? Sommes-nous dénoncés?...

Il secoua la tête.

— Asseyez-vous près de moi et parlez. Je l'ordonne!

— Ma souveraine, dit-il enfin, assis tout contre elle, il n'y a aucun obstacle matériel. Tout est prêt pour le départ, et notre incognito ne court aucun risque.

— Alors, quoi?... dites!... Ah! vous me torturez!

— Eh bien!... je n'ai pas le droit... non, je n'ai pas le droit d'accepter votre sacrifice. Ne vous irritez pas contre moi, ma souveraine adorée (il lui saisit la main gauche et continua de parler les lèvres frôlant la peau, de façon que ses paroles étaient des caresses). Soyez miséricordieuse et plaignez-moi!

Hilda arracha sa main aux lèvres du danseur.

— Je vous ordonne de vous expliquer, prononça-t-elle avec dignité. *Awfully queer, indeed!* Ce que vous venez de dire est incompréhensible. Je sais bien que je me sacrifie colossalement. Mais je suis bien maîtresse de me sacrifier.

— Je m'explique, reprit Genaz.

Et son attitude fut si respectueuse et si digne à la fois que la grande-duchesse, malgré son méconte-

ment, ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents : « *Ach! wie reizend!* » c'est-à-dire : « Ah! qu'il est charmant! »

— Ma souveraine, dit-il, sait que je suis né riche, d'une des plus vieilles et des plus opulentes familles de l'Estramadure espagnole.

— Je le sais, Ramon.

— A vingt-cinq ans, la mort de mes parents me laissait maître d'une fortune de trois millions de pesetas, ce qui est... confortable pour un célibataire. Mais j'étais plein de fougue, j'aimais le luxe et le plaisir. Un jeune noble riche est exposé à bien des tentations (le front de l'Altesse se corda, par le milieu, d'un gros pli vertical) jusqu'au moment où il rencontre l'être idéal qui doit fixer sa vie (le sourire dérida la figure naïve de l'amoureuse). D'ailleurs, madame en est témoin, encore à présent, je ne sais pas compter en matière de dépenses. J'aime mieux me ruiner comme un seigneur que de thésauriser comme un bourgeois.

— C'est vrai, s'écria la grande-duchesse. Vous êtes si généreux! Hier encore... ce sac de cabine que j'ai reçu! Vous faites des folies, Ramon, et je vous défends, à l'avenir...

Elle lui avait pris la main, et, d'un geste qui symbolisa le renversement des rôles, elle la baisa. Avec un tact parfait, Ramon eut l'air de ne pas s'apercevoir de cette défaillance qui empourpra, après coup, les joues de l'Altesse.

— Mon devoir, reprit-il, avant d'entreprendre notre grand voyage, était de réaliser les biens que je pos-

sédais encore dans ma chère patrie, de transformer tout en valeurs mobilières, et, pour la première fois de ma vie..., de compter, de faire un bilan, comme disent les marchands. Je l'ai fait.

— Cher, cher Ramon! s'écria l'Altesse avec admiration. Vous avez fait cela! Un compte! comme un marchand! Un bilan! Vous si grand seigneur toujours! Comme je suis émue!...

— J'ai fait mon bilan. Et c'est parce que je l'ai fait que vous me voyez si soucieux.

— *Gott im Himmel!* Seriez-vous ruiné?

— Non... Je ne suis pas ruiné. Loin de là. Je suis même dans une position meilleure que je ne le supposais, grâce au change, favorable pour ma patrie en ce moment. Une seule peseta vaut plus de deux francs.

— Remercions la Providence! fit Hilda.

— J'ai là (il frappa sur sa jaquette à la place du cœur) des traites sur la Banque de Rio de la Plata pour un million sept cent mille francs.

Et il sortit de sa poche un carnet de chèques, intact, semblable à tous les carnets de chèques, mais qui prit aux yeux de l'Altesse ensorcelée une valeur documentaire aussi probante que si elle-même avait compté les dix-sept cents billets annoncés par Ramon.

— Près de deux millions! fit-elle. C'est une grosse somme.

Ramon sourit dédaigneusement.

— C'est plus qu'il n'en faut pour moi, madame. Et même si je ne les avais pas, et même si je n'avais

rien, qu'importe? Un gentilhomme a le droit d'être pauvre. S'il m'est interdit de galvauder le nom de ma famille, rien ne m'empêcherait de gagner ma vie sous un nom d'emprunt...

— Avec votre voix! avec votre talent de danse! Vous gagneriez une fortune, Ramon.

— Je le crois. Donc, pour moi-même, je n'ai pas de souci. Mais (il se leva, dressé de toute sa petite taille, si bien prise qu'elle ne sembla point petite, et sa voix devint grave) je n'ai pas le droit d'entraîner dans la pauvreté l'être que je respecte... et que j'adore, surtout quand cet être adoré est une personne royale, dont le regard a daigné se reposer sur moi... Or... deux millions de francs, c'est la pauvreté pour Son Altesse Royale Hilda, nièce d'un empereur... Madame, j'ai passé ma journée avec un homme d'affaires, pour établir des comptes de dépenses et de revenus, toutes choses que je ne sais pas plus faire que ne le sait Votre Altesse. Je dispose environ de deux cent cinquante francs par jour : la moitié de ce qui est nécessaire pour alimenter décemment M. et Mme Guernier accompagnés de Mme Lelièvre.

Il se tut. La figure de l'Altesse était pitoyable. Jamais elle ne s'était préoccupée des ressources de ses amants. Comme Guilloux l'avait naguère raconté chez Albine, elle en avait ruiné quelques-uns avec une parfaite inconscience : l'idée de leur donner de l'argent ne lui traversa jamais l'esprit. Le grand-duc Otto lui servait une pension de dix mille francs par mois; en fin de mois, s'il manquait de l'ar-

gent pour régler une note, elle lui envoyait la note et il payait. Tout cela, d'ailleurs, pris sur sa dot, qui peu à peu s'épuisait. Elle ignorait donc les tracas d'argent. Et c'était à cause de l'argent que son rêve enchanté risquait de s'évanouir en fumée! Il fallait bien le constater : Ramon, si avantageusement substitué au duc Otto pour beaucoup de fonctions conjugales, ne le remplaçait pas pour toutes.

Il observait en ce moment le visage de sa souveraine, que l'effort méditatif n'embellissait point. Il se sentait arrivé au point critique de son entreprise. En de pareils moments, il pensait en espagnol : langue riche en invectives, que souvent elle emprunte, par la comparaison, à des animaux ou des parties d'animaux. Quelques-unes de ces fortes syllabes remuèrent les lèvres silencieuses du tanguiste.

— Mais, objecta l'Altesse en relevant la tête, ma dot est à moi?

— Il n'en reste guère! répliqua Ramon avec une brutalité involontaire.

Le ton de tendre déférence lui revint aussitôt :

— La réclamation de votre dot engendrera des procès, des ennuis que je ne veux à aucun prix vous causer. Dès l'heure où elle aura mis le pied sur *la Guyenne*, madame ne doit compter que sur son humble sujet. Tout ce que j'ai est à elle, mais ce que j'ai n'est rien, même en y ajoutant le prix de quelques bijoux... cette perle par exemple, qui vaut une trentaine de mille francs, car les perles sont hors de prix.

Il désignait du doigt la magnifique perle rosée

qui attachait sa cravate. Hilda, qui avait suivi ce geste, redressa son buste et lui fit signe de se taire. Une idée lui venait.

— Attendez !

Elle se leva, quitta le salon et disparut dans sa chambre. Elle y demeura cinq bonnes minutes, durant lesquelles, malgré son entraînement, l'Espagnol, resté seul, dut s'asseoir sur une chaise pour détendre un instant ses nerfs et rallier son audace. Son teint olivâtre, en ce moment, avait perdu les touches brunes ; il n'y demeurait qu'un vert livide et tragique. Au bruit que fit la porte de la chambre en se rouvrant, il se remit debout. Et aussitôt la chaleur du sang raviva ses joues. Hilda revenait tenant entre les sèches phalanges de ses doigts son sautoir de perles, cent cinquante-six perles égales, du plus pur orient. L'ardeur de la décision qu'elle avait prise enflammait ses yeux et les pommettes saillantes de son visage.

—Si votre perle de cravate vaut trente mille francs, dit-elle, combien peut valoir ce collier ?

Ramon réussit à répondre avec une parfaite indifférence :

— Madame, je ne sais pas. Je connais le prix de ma perle rose parce que mon joaillier veut me l'acheter. Mais je n'y entends rien... Peut-être près d'un million.

— Oh ! sûrement un million... La marquise de Bergues a payé le sien plus cher, et il est moins grand. Eh bien ! je vous prie de vendre ce collier, qui est ma propriété.

Ramon recula de deux pas.

— Je ne veux pas supposer, fit-il d'une voix basse et concentrée, que madame pense à m'offrir...

— Je ne vous offre rien du tout, coupa Hilda. Et je ne veux pas supposer, moi non plus, que mon sujet se permette de dicter la conduite de sa souveraine?

Ramon s'inclina :

— Certes. Mais je supplie alors Votre Altesse de ne point me charger...

— Et qui en chargerai-je, alors? Moi, je serai exploitée par les mercantis, comme le sont toujours les personnes royales.

— Mme Lelièvre, suggéra Ramon.

— Lelièvre est une oie, interrompit impatiemment Hilda. Elle sème toutes ses pauvres affaires dans les salons, dans les loges de théâtre, dans les grands magasins, dans les taxis, et vous voulez que je lui mette un milion de perles dans les mains?... Ramon, c'est un ordre. Vendez ce collier.

Quelque temps encore, ces deux nobles âmes s'affrontèrent. Mais le conflit se termina, comme on pouvait le prévoir, par la soumission de Ramon. Dès le lendemain, le collier était vendu. Ramon apporta à la duchesse quatre chèques, échelonnés de deux mois en deux mois, sur la *London and River Plate Bank* : ils étaient à son ordre, et signés par un des plus considérables marchands de perles de Paris. Chacun valait quatre cent vingt mille francs; en tout seize cent quatre-vingt mille francs, à quelques billets près de la somme annoncée la

veille par Ramon comme le montant de sa propre fortune. Hilda admira le coup ingénieux de la Providence ; la bonne affaire, aussi, l'enchanta : c'était bien vendu. Devant elle, Ramon endossa les quatre chèques : puis il les lui offrit. Elle les prit avec embarras.

— Que dois-je faire de ces papiers? demanda-t-elle.

— Les garder par devers vous et les faire toucher à l'échéance. C'est exactement quatre billets de banque, à la différence qu'ils ne sont remboursables qu'à la date indiquée dessus.

L'Altesse était soucieuse.

— Ne voulez-vous pas me les garder? Il m'arrive parfois d'égarer un papier. Et puis, Lelièvre fouille dans mes tiroirs et brouille tout. Je serai plus rassurée si vous restez le dépositaire.

Mais, là-dessus, Ramon fut inflexible : il ne conserverait pas une somme aussi forte, qui ne lui appartenait pas. La grande-duchesse dut céder :

— Je les ferai coudre par Lelièvre à sa ceinture, dans un petit sac, murmura-t-elle. Elle porte une ceinture abdominale qu'elle ne quitte pas, même la nuit. Comme cela, elle ne pourra pas les perdre.

La fin de cette dernière journée à Paris fut ensoleillée d'espoir et d'amour. Genaz partait pour Le Havre le soir même, en fourrier, pour retenir à l'hôtel Plaisance un appartement où les deux voyageuses le rejoindraient vingt-quatre heures après. « M. et Mme Guernier » passeraient la nuit

dans cet appartement, et aussi la journée suivante, jusqu'à l'heure où ils embarqueraient. Malgré sa libre vie, c'était là une commodité qu'Hilda n'avait pas encore osé s'offrir avec Ramon. Elle sentait d'ailleurs que Ramon ne s'y prêterait pas volontiers, et elle admirait le soin qu'il prenait d'une réputation princière. La perspective de cette nuit, de ce jour intimes, incognito, transportait d'émoi la brûlante Altesse. Après, il y aurait bien l'incognito, l'intimité du transatlantique ; mais elle était fort malade en mer, et se rappelait, non sans rancune, la continence que lui avait infligée, trois ans plus tôt, certain voyage en yacht entrepris sous les auspices de l'amour... Bref, l'hôtel Plaisance lui apparaissait comme une station paradisiaque, avant l'épreuve de la traversée. Les propos de Genaz, durant cette dernière journée qu'il passait auprès d'elle à Paris, ne contribuèrent pas peu à l'embraser. En la quittant, après mille serments et mille caresses, il lui glissa dans l'oreille :

— A demain!... Pour ne pas attirer l'attention, je ne vous attendrai pas à la gare, mais à l'hôtel... O ma souveraine, ce sera véritablement notre nuit de noces!

Le lendemain, à la même heure, l'Altesse et sa dame d'honneur prirent à leur tour, vers sept heures du soir, le train du Havre. Il faisait jour encore : un déclin de jour printanier, frais, lustré de jaune splendeur, parfumé par la terre rajeunie; juste ce qu'il faut pour griser définitivement une quadragé-

naire amoureuse et lui ôter la réflexion au moment où elle va sauter dans l'abîme fleuri. Les deux voyageuses s'étaient si soigneusement et si étrangement voilées que tout le monde les remarqua; mais Ramon leur ayant retenu un coupé, elles s'y barricadèrent aussitôt et n'en sortirent plus durant tout le trajet, ne mettant le nez à la portière que quand le train roulait à pleine allure, et tirant dans les gares les stores sur les glaces levées. Ces précautions, superflues puisque leur voyage terrestre n'avait rien de compromettant, les occupèrent aisément jusqu'à Mantes. Le train repartit vers Rouen, Hilda eut faim. Mme Lelièvre puisa dans son sac des sandwiches au jambon que l'Altesse dévora et du porto qu'elle entonna vivement : elle avait un appétit de reître.

— Comment, Lelièvre, vous n'en avez fait préparer que huit? Huit sandwiches pour nous deux ? Mais c'est à peine assez pour l'une de nous!

— Je pensais, fit la suivante, que jusqu'à dix heures cela suffirait. N'est-il pas convenu que M. Genaz commande un souper à l'hôtel?

— M. Guernier, rectifia Hilda sévèrement... Où avez-vous l'esprit, Lelièvre? Vous allez nous faire arrêter par votre imprudence. Certainement, nous souperons à l'hôtel, et je suis sûre que Ramon... que M. Guernier aura fait grandement les choses. Mais nous ne nous mettrons pas à table avant onze heures, et, d'ici là, vos huit sandwiches...

Il n'en restait déjà plus que deux, et Mme Lelièvre n'y avait pas goûté.

— Mangez donc, Lelièvre, fit Hilda. Mangez... Je me priverai, voilà tout.

— J'assure à madame que je n'ai aucun appétit, et je la prie de manger tout. Je n'ai pas envie de goûter aujourd'hui. Le voyage me coupe l'appétit.

— Alors, c'est autre chose, dit Hilda en attaquant le septième sandwich... Si c'est pour votre estomac, vous avez raison d'être sage, car il ne vaut pas cher, votre estomac. Moi, au contraire, quand je ne me nourris pas en voyage, j'ai des crampes. Tenez, partageons le dernier ; cela ne peut vous faire du mal.

Mme Lelièvre avait à peine terminé la déglutition de son demi-sandwich que l'Altesse poussa un cri :

— Lelièvre !

— Madame ?

— Les chèques ? Où sont les chèques ? Je suis sûre que vous les avez oubliés.

— Oh ! non... madame ! Ils sont cousus à mon corset, comme Votre Altesse me l'a prescrit.

— Je ne vous ai pas dit de les coudre à votre corset. Je vous ai dit de les coudre à votre ceinture, celle que vous ne quittez pas, même la nuit.

Mme Lelièvre n'aimait pas que la duchesse lui parlât de sa ceinture. Elle devint rouge et murmura :

— J'ai fait ce qu'a dit madame.

— Et vous êtes sûre que cela tient ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus sûre !

— Vérifiez tout de même, je suis inquiète.

Mme Lelièvre se résigna. Elle s'en alla à l'autre bout du coupé, et, tournant pudiquement le dos à

sa souveraine, releva ses jupes par devant et tâta la cachette intime.

— Tout est bien en ordre, dit-elle, revenant prendre sa place en face d'Hilda.

— Bon ! Cela m'ôte un poids... Dès que nous retrouverons *M. Guernier* (elle appuya sur le nom et Mme Lelièvre eut un petit sourire complice), j'exigerai qu'il nous débarrasse de ces papiers. Oh ! j'aurai de la peine, et il faudra lui donner l'ordre. Son âme est tellement délicate ! Hier, quand j'ai voulu les lui rendre, j'ai cru qu'il allait s'évanouir d'émotion. Il a reculé. Son beau visage s'est comme figé...

Pour la quatrième fois depuis la veille, la dame d'honneur dut entendre l'histoire du dépôt refusé par Ramon. Cette fois, elle en conçut un peu d'impatience ; elle gardait rancune au tanguiste d'être la cause première pourquoi l'on parlait abusivement de sa ceinture.

— Il avait un moyen bien simple de contenter madame, osa-t-elle dire. Il n'avait qu'à signer lui-même à madame un chèque de seize cent quatre-vingt mille francs.

— Vous n'y entendez rien, Lelièvre. M. Ramon ne signe pas des reçus comme un marchand. Sa parole suffit.

Elles se turent. La nuit baignait les plantureuses campagnes normandes. Par la portière voisine, dont la glace demeurait à demi baissée, un air chargé d'aromes se glissait sans violence, flottait dans le coupé, s'évadait, revenait ; le ronron du wagon berçait les rêves. Mme Lelièvre s'assoupit. L'Altesse

ne dormait point. La vigueur de son tempérament se concentrait maintenant sur le besoin de revoir le chéri magnifique, sur l'espoir de la nuit promise. Le jour où cette fugue incroyable s'était enfin décidée entre eux, l'astucieux Espagnol avait eu l'inspiration de dire à sa souveraine : « Jusqu'à l'instant où nous nous rejoindrons seuls et libres, j'immole mon désir au respect de celle qui veut bien unir sa vie à la mienne. Ce temps de recueillement sera nos fiançailles... » Et Hilda, sur le moment, avait accepté avec enthousiasme. A l'usage, elle avait trouvé interminable ce carême idéaliste. Mais Ramon, plus tendre, plus empressé que jamais, et protestant du martyre que lui infligeait sa continence, ne la démentit point : ce qui acheva de faire perdre la tête à l'amoureuse et abrégea les délais... Enfin, enfin, la rencontre tant souhaitée était toute proche. A travers l'ombre odorante, le train se hâtait vers la félicité suprême ; chacun de ces halètements précipités que la locomotive jetait à la nuit marquait une seconde de moins à languir. La ville s'annonçait aux lumières plus nombreuses, éparses dans la campagne, au rouge halo qui teintait le ciel vers l'occident.

L'émoi de son âme monta aux lèvres d'Hilda.

— Ramon ! murmura-t-elle, comme s'il était là, je n'ai jamais aimé que toi !

Ces mots, prononcés à demi-voix, réveillèrent en sursaut Mme Lelièvre.

— Que veut madame ? balbutia-t-elle, dressée sur sa banquette.

Hilda, dont l'extase se dissipait lentement, répon-

dit avec une douceur à laquelle la suivante n'était pas accoutumée :

— Nous arrivons, ma chère. Mais ne vous bousculez pas, nous avons le temps.

Elles prirent un fiacre à la gare et se firent mener à l'hôtel Plaisance, maison riche et discrète, fréquentée par la société locale et réputée pour le confort. Comme Hilda l'avait prévu, elles n'y furent guère avant onze heures. Le vestibule était vide de voyageurs. Hilda en rendit grâce à la Providence, qu'elle immisçait volontiers dans ses aventures amoureuses. Elles donnèrent au bureau les noms inscrits sur leurs passeports.

— Conduisez ces dames aux 24-25-26, dit à la femme de chambre la dame du bureau. Et faites monter les bagages.

L'Altesse ne put se tenir de demander :

— M. Guernier est arrivé ?

— Oui, madame. Il est arrivé depuis hier soir, et il attend ces dames pour souper.

Elle admira qu'il fût assez raisonnable pour ne pas se montrer, mais souffrit tout de même d'un petit pincement au cœur, comme si tout d'un coup elle se sentait seule, perdue dans le vaste monde.

— Montons, « mademoiselle ».

L'ascenseur les débarqua au premier. Dès qu'elles pénétrèrent dans l'appartement, Hilda reconnut, accrochés aux patères du vestibule, le chapeau de feutre noir et le pardessus cintré de Ramon. Son cœur

se détendit. Une autre femme de chambre apparut La première lui dit :

— Voici les dames que M. Guernier attend.

— Si ces dames veulent entrer, fit la seconde, prenant livraison des arrivantes. Tout est prêt.

Et elle ajouta en souriant :

— M. Guernier s'est donné assez de mal aujourd'hui !

C'était un appartement somptueux, à la manière de Belloir : bois dorés et damas cerise. Mais la profusion de fleurs partout répandue par Ramon avivait ce décor banal de toute la jeunesse du printemps. Chaque pièce s'enorgueillissait d'une parure différente. Des roses dans le salon, des géraniums rares dans la salle à manger, parmi le couvert étincelant sur la nappe, et, dans la chambre à coucher (où la grande-duchesse ne vit d'abord que le vaste lit unique, or et damas rouge, lui aussi), le feu d'artifice nuptial des liliums blancs. Le prudent Espagnol avait senti qu'il ne pouvait pas aller jusqu'aux lys. Même la chambre de Mme Lelièvre n'était pas oubliée. Une gerbe d'œillets hâtifs y souriait sur le guéridon, corsetée par un long vase de cristal. Dans un angle de cette même chambre, les voyageuses remarquèrent deux malles de cabine, l'une sur l'autre, deux malles usagées, marquées des initiales R. G.

— M. Guernier s'excuse d'avoir déposé ces malles dans la chambre d'une de ces dames, dit la femme de chambre. C'était pour ne pas encombrer le grand cabinet de toilette. Si on veut les déplacer, il faudra appeler le garçon, car elles sont lourdes.

— Mais, fit la grande-duchesse avec une certaine timidité, où est donc M. Guernier?

— Il était là tout à l'heure, madame, et il va rentrer d'un moment à l'autre. Il est allé jusqu'à la grande poste pour envoyer un télégramme... un télégramme qu'il s'est rappelé tout d'un coup. Je m'occupais avec lui d'arranger le couvert. (Il est tellement méticuleux, ces dames savent, mais si aimable!) Tout d'un coup il a dit : « Ah! un télégramme que j'ai oublié d'envoyer... Joséphine, jusqu'à quelle heure que le bureau est ouvert? — Jusqu'à minuit à la grande poste, monsieur. — Eh bien, qu'il a dit, j'y vais. Si ces dames arrivent en mon absence, Joséphine, dites-leur de m'excuser, que je ne fais qu'aller et venir. »

La déception légère de l'Altesse fut compensée par une satisfaction de coquetterie : avant le retour de Ramon, elle avait le temps de procéder à ses ablutions, de refaire son visage et sa coiffure, de changer de toilette.

— Vite, Lelièvre, venez me déshabiller. Préparez-moi assez d'eau chaude pour me « tuber » dans la baignoire. Vous sortirez de la malle ma robe de jais vert, ma robe de Priolet.

La chambre et la salle de bains furent barricadées pour que Ramon n'intervînt pas à l'improviste dans l'intimité de ces préparatifs. Jamais épousée ne composa avec une minutie aussi amoureuse la parure que l'époux doit lui ôter de ses mains. Mme Lelièvre était sur les dents. « Lelièvre, pas cette chemise! pas celle-là non plus... Vous êtes

sotte !... La chemise avec tout le haut à jour... Oui... Oui... Celle-ci !... Lelièvre, mes cheveux ne tiennent pas du tout ce soir. Prenez le fer et ondulez la mèche sur les oreilles... Brossez-moi les ongles, Lelièvre... » Maintenant l'Altesse souhaitait que Ramon ne rentrât pas trop tôt, afin d'apparaître devant lui dans son éclat définitif. Une porte se ferma assez bruyamment dans la pièce voisine.

— C'est lui, fit Hilda. Pressez, Lelièvre, pressez !

Mais, quand elles pénétrèrent de nouveau dans la salle à manger, elles y trouvèrent la seule Joséphine en train d'installer sur la table des carafes de vin mousseux et un plat d'huîtres très appétissantes.

— Monsieur est rentré ?

— Non, madame, pas encore, mais il ne va sûrement pas tarder.

Hilda dut se contenter de cet encouragement. Elle gagna le salon cerise et or, s'assit à la table du milieu et feuilleta un vieux numéro du *Graphic*.

— Madame me permet-elle d'aller aussi faire un bout de toilette ? demanda craintivement la suivante.

Hilda lui répondit :

— Allez au diable !

Ce que Mme Lelièvre interpréta comme un acquiescement. La grande-duchesse demeura seule dans le salon, ruisselant de lumière, en face de son *Graphic* périmé.

Une angoisse mystérieuse sourdait en elle, mais elle s'obstinait à ne pas vouloir en sentir les gouttes amères sur son cœur. Au contraire, elle attachait sa pensée à tous les indices. à toutes les preuves de sa

félicité : l'appartement choisi, paré par Ramon ; le couvert mis, les huîtres dans le plat, le vin pétillant dans les carafes... Elle y ajoutait (sans s'avouer que par là même elle marquait un commencement de doute) le pardessus et le feutre dans le vestibule, les malles dans la chambre de Mme Lelièvre. Elle se surprit à penser : « Les quatre chèques sont cousus dans la ceinture de Lelièvre. » Mais elle chassa aussitôt cette pensée sans y « consentir », comme disent les confesseurs. La pendule sur la cheminée de marbre jaunâtre marquait minuit cinq. L'Altesse eut soudain la terreur d'un accident. Elle imagina un taxi qui dérape, qui se brise contre un mur.

— Joséphine !

— Madame ?

— A quelle heure exactement M. Genaz est-il sorti ?

La servante répéta, les yeux ronds :

— M. Genaz ?

— Je veux dire M. Guernier... Quand il est parti pour télégraphier, quelle heure était-il ?

— Un peu avant l'arrivée de ces dames. Peut-être onze heures moins le quart, onze heures moins dix.

— Il est parti à pied ?

— Non. Il a profité d'un fiacre à cheval qui venait d'amener des voyageurs.

— Mais alors, c'est extraordinaire qu'il ne soit pas rentré ?

— C'est vrai que ça fait plus d'une heure, dit la fille. Mais des fois, quand il part un transatlantique

le lendemain, c'est long pour télégraphier la nuit, vu qu'il n'y a plus qu'un guichet d'ouvert.

Encore une demi-heure coula. Mme Lelièvre reparut en robe de velours noir, décolletée, les bras nus.

— Vous êtes folle ! dit la grande-duchesse. Pour qui sortez-vous toute cette peau ?

— Madame m'avait dit qu'on s'habillait, balbutia la suivante.

Hilda leva les épaules.

— J'ai faim, dit-elle sèchement. Allons souper.

Le souper commença, morne. Mais, pour des organismes robustes comme une Hilda de Finsburg, la nourriture répare le moral. Après les huîtres, après une aile de poularde, après trois verres de vin mousseux, son front se désembrunit. Mme Lelièvre s'en aperçut et intervint aussitôt. Cette personne falote, inhabile à tous les actes pratiques de la vie, était douée d'une imagination prodigieuse, à la fois téméraire et coordonnée : c'était une des qualités qui la rendaient précieuse à l'Altesse, laquelle ne savait rien voir hors les présentes réalités.

— Pour moi, suggéra Mme Lelièvre quand la domestique les laissa seules avec les gâteaux et les fruits, voici ce qui a dû se passer. M. Genaz s'est aperçu que nous étions filés, soit lui-même, soit Votre Altesse et moi. Que madame se rappelle ce qu'a dit cette fille : un fiacre a amené ici des voyageurs juste avant nous. Ou bien ces voyageurs étaient des émissaires chargés de renseigner don Ramon, ou bien c'étaient des espions qu'il a reconnus. De toute façon, il a compris qu'il devait quitter l'hôtel.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que Votre Altesse n'est pas compromise, seule ici avec moi, et qu'elle le serait si M. Genaz y passait la nuit.

— Après tout, c'est possible.

— C'est certain, madame, soyez assurée que demain, à la première heure, Votre Altesse recevra un message qui lui expliquera tout.

— Mais vous croyez que nous pourrons partir tout de même, dit la grande-duchesse du ton plaintif et inquiet d'un enfant qui craint d'être privé de confitures ?

— Pourquoi pas ? Il est probable que M. Genaz a été coucher dans sa cabine sur *là Guyenne*.

— On pourrait envoyer s'informer au paquebot.

— Gardons-nous-en, madame. Ce serait déjouer la prudence de don Ramon ! Croyez-moi. Attendons patiemment la fin de la nuit : ce n'est qu'un incident fâcheux, mais qui ne changera en rien le cours des choses. Si Votre Altesse veut bien m'en croire, elle ira tout simplement se reposer : je vais l'aider à se défaire. Je me charge de dire à la femme de chambre qu'après minuit il était convenu avec M. Guernier que nous ne l'attendrions plus.

Tout s'exécuta conformément à ce programme. Le génie romanesque de Mme Lelièvre s'activait, dans l'occurrence, par le désir de ne point passer une nuit blanche. Ayant eu les malles à remplir, et tous les menus soins du départ, elle fléchissait de lassitude. Malheureusement, quand Hilda fut étendue seule

dans le grand lit et que la suivante prit congé d'elle, l'Altesse eut une crise d'angoisse nerveuse, pleura, prit peur.

— Lelièvre, ma chère, je vous en conjure, ne me quittez pas... Je sens que je vais mourir ici. Demain matin vous me retrouverez toute froide.

— Eh bien! Je vais m'installer sur ce fauteuil et veiller madame.

— Non! déshabillez-vous vite et venez vous coucher dans mon lit. Je suis glacée, je grelotte. J'ai besoin qu'on me réchauffe!

La dame d'honneur dut obéir. Vers trois heures du matin, les deux femmes s'étendirent enfin côte à côte. Mme Lelièvre tomba aussitôt dans un sommeil de plomb. L'Altesse n'eut qu'un assoupissement fébrile, traversé de cauchemars et coupé d'insomnies. Quand elle se réveillait, elle essayait de réveiller Mme Lelièvre : mais elle avait beau l'appeler la secouer, elle n'en tirait que des vagissements ; recrue de fatigue, peut-être aussi un peu grisée par le vin mousseux, la pauvre femme semblait ivre-morte. Alors Hilda tâtait la ceinture abdominale de sa compagne et ressentait un faible réconfort à constater que le sac de chèques y demeurait cousu... Les chèques... le chapeau de feutre noir... le pardessus... les deux malles si lourdes, marquées R. G. : voilà tout ce qui subsistait de réel pour soutenir le rêve de libre amour qui jusqu'à cette nuit l'avait enchantée. Le bavardage chimérique de Mme Lelièvre n'exerçant plus sa magie, la grande-duchesse retombait dans son réalisme naturel. « Ramon, pour pou-

voir s'expatrier, a liquidé tout ce qui l'attachait à Paris. Il n'y a même plus de logement. Ces trois derniers jours, il vivait à l'hôtel. Il est libre... » Elle se remémora que la Vitzina avait quitté Paris la semaine précédente. « Oh ! le monstre !... S'il rejoignait une pareille saleté ! » Elle se mit à pleurer : « *Ramon! mein Schatz!* Ramon ! mon trésor ! » Elle essaya de détacher le petit sac aux chèques de la ceinture, mais l'inertie de Mme Lelièvre opposait un obstacle inflexible. D'un coup de poing impatient, elle finit par repousser cette forme inerte contre la muraille. Elle évoqua devant sa mémoire les quatre précieux papiers imprimés en rose. La signature de l'acheteur, *Durandy et Cie*, se dessina au fond de ses yeux. Elle n'entendait rien au mécanisme des chèques, mais avec le sens du positif qui soutenait son romanesque apparent, elle se disait : « Hier j'avais un collier de perles de plus d'un million ; aujourd'hui, à la place, j'ai quatre papiers roses. » Au comble de l'énervement, et sur le point de se lever pour fuir l'assaut des pensées hostiles, elle s'abîma brusquement, à son tour, dans un gouffre de torpeur, sans rêves, sans sursaut.

Elle ne rouvrit les yeux qu'au jour blême, filtrant, par la galerie des rideaux, sur le plafond. Mme Lelièvre ronflait doucement, tournée contre le mur, telle que la bourrade de l'Altesse l'avait installée. Quelques roulements de timbre électrique annonçaient le réveil de l'hôtel.

La nuit nuptiale était finie.

II

Dans les bureaux du Crédit Général Engelmann, ou comme on disait plus familièrement : C. G. E., personne, depuis les directeurs jusqu'aux dactylographes et aux grooms, ne mettait en doute que M. Laurent Sixte, successeur de Dutrier à la direction des Titres, ne lui eût également succédé dans les faveurs de la Patronne. Le personnel en parlait avec liberté, avec gaîté, parfois avec brutalité, mais sans haine. Autant qu'un chef peut être aimé, de nos jours, par ceux qui le servent et qu'il gouverne, Camille Engelmann était aimée de ses serviteurs. Les trois qualités essentielles pour cela, elle les possédait : une autorité inflexible, mais toujours froidement polie dans les termes; une équité scrupuleuse à respecter les droits de chacun; une générosité sincère, accrue par cette conviction que l'argent se dépense à payer des gens plus utilement qu'à payer des choses. Les employées femmes elles-mêmes, enclines à détester les Catherines II, désarmaient depuis qu'une affreuse blessure de guerre avait à moitié défiguré la Patronne. Seulement, quand elles parlaient du favori, elles murmuraient :

— Pauv' type. Faut qu'il en ait, une nature!...

Les employés masculins que leurs fonctions rapprochaient d'*elle* ou de *lui* contaient cent anecdotes sur leur intimité. « Elle ne peut pas durer

une heure sans le faire demander... Il la dévore des yeux... Ils n'en finissent pas de se tenir les doigts quand ils se quittent... » Tout cela était à peu près vrai. D'autres juraient qu'ils avaient surpris la Patronne sur les genoux du chef des Titres, qu'ils avaient interrompu un baiser. Ceux-là mentaient. Quatre mois après son entrée dans la banque, une étroite et tendre intimité unissait Laurent et la directrice; mais la limite précise qui sépare l'amitié de l'amour n'avait jamais été franchie, même en paroles. Ce n'était pas la faute de Camille, que le désir harcelait.

« Et cependant il m'aime, » se disait-elle. Elle le sentait tellement conquis par elle, tellement sa chose! Intelligent, mais dépourvu de ce génie des affaires qui est une des formes de l'imagination, elle l'avait recréé, ou plutôt elle lui avait, en peu de semaines, comme remanié le cerveau. Avec une joie d'amoureuse, elle reconnaissait maintenant dans les idées de Laurent, dans les solutions qu'il proposait, dans sa manière de raisonner, même dans des mots et dans des gestes, comme un mystérieux provignage de son cerveau à elle. D'autre part, il semblait bien qu'il éprouvât pour elle le désir d'être proche, de regarder, de servir, de se dévouer : tout, sauf l'essentiel, sauf le besoin de l'étreinte passionnée et du don physique...

Camille pensait :

« Il a trop de dignité pour oser une attaque... Voilà enfin un homme à scrupules! Je suis son chef, sa fortune dépend de moi, c'est ce qui le gêne pour

se déclarer; je ne peux pourtant pas commencer!... »

Dans sa carrière amoureuse, il lui était advenu de secourir, par une brusque avance, la timidité d'un partenaire : avec Laurent Sixte, elle sentait qu'une telle offensive gâterait, perdrait tout. Hélas! elle se demandait parfois si l'obstacle, entre eux, n'était pas justement ce rôle de provocatrice qu'elle avait joué dans l'amour, au cours de sa propre vie, connue de tous.

Question redoutable, crise imprévue. Quand la don Juane cesse d'être instinctivement provocatrice, quand elle envisage l'amour à la façon des autres femmes, comme une offrande de soi, et non comme la conquête de l'homme, elle s'étonne et s'effare. Et, selon le mot de Guilloux, la Statue du Commandeur lui apparaît sous la forme de l'antique loi morale, vieille idole de pierre, qui, depuis les temps bibliques, s'interpose entre les sexes. Camille Engelmann, supérieurement intelligente et entraînée à la réflexion, suivait les phases de la crise, l'analysait, la discutait.

« La plupart des êtres vraiment supérieurs, se disait-elle, font eux-mêmes leur morale, comme la font les sociétés et les peuples, — en la modelant sur leur tempérament et leurs intérêts. Moi aussi, j'ai édifié ma morale, et cette morale, je l'ai observée scrupuleusement depuis vingt années... Elle se fonde sur le courage, la bienfaisance, le respect de la parole donnée, l'honnêteté virile. Quant à l'honnêteté féminine, celle de ce qu'on appelle les

« femmes honnêtes », je la tiens pour une convention et pour un leurre. Convention, car l'hypocrisie sociale, tout en la respectant dans la forme, l'élude dans la pratique. Leurre si la femme sacrifie à cette convention hypocrite son droit le plus valable et sa plus belle chance de bonheur : être aimée, aimer.

« Sous cette morale organisée à mon image, j'ai vécu vingt-cinq années en équilibre de corps et d'esprit, en paix avec ma conscience. La manière dont j'ai gouverné ma vie ne me suggère aucun remords. Je n'ai fait de mal à personne. A plusieurs, j'ai fait du bien.

« Or tout d'un coup mon passé, que j'absous, que j'approuve, me gêne en face de ce garçon qui pourtant le connaît. Avec un Dutrier, non seulement je l'avouais, ce passé, mais je m'en vantais presque. A Laurent Sixte, j'ai peur de faire l'effet d'une sorte de monstre moral... Ah! s'il savait combien j'apporte, au contraire, un cœur neuf à son amour! J'ai connu des jeunes filles physiquement vierges qui, par la pensée, s'étaient données à dix fiancés de leur rêve... Comprendra-t-il que moi je ne me suis jamais vraiment *donnée* à personne, et que je veux me donner à lui le premier? »

Malgré ce profond souci, malgré le malaise des sens, malgré l'angoisse de l'obstacle deviné, ce nouvel amour, si différent des autres, transformait la vie de la Patronne. Tout le monde, autour d'elle, observait en elle un rajeunissement, un retour à

son ardente activité d'avant la blessure et la maladie. Peu à peu, son allure et même son visage récupéraient cette puissance de séduction qui la rendirent longtemps irrésistible. De nouveau, les hommes, brûlés au passage par le feu de son regard doré, se retournaient vers elle, la suivaient. Elle eut une après-midi de bonheur parce qu'un colleur d'affiches, la regardant passer devant son échelle et son seau, avait dit tout haut à son manœuvre : « Dis, Poucot? avec un camarade de lit comme ça, tu crois pas qu'on se passerait de femme? » Laurent, si mesuré, si respectueux dans ses propos, s'avisait lui-même de la complimenter sur sa santé visiblement reconquise, sur sa mine, sur le rayonnement extraordinaire qui émanait d'elle.

Presque tous les jours, ils se rencontraient en dehors des colloques de service. Elle agençait ces entrevues avec autant d'ingéniosité qu'une affaire, attentive à ne point sembler provocante, incapable de se passer de voir celui qu'elle aimait, de lui parler librement. Ce furent d'abord le théâtre, les réceptions chez des tiers, les expositions. Elle commença de l'appeler « Laurent » ; il osa l'appeler : « sa chère Patronne ». Puis elle s'enhardit : elle suggéra les dîners tête à tête, la loge à deux, les excursions aux alentours de Paris. Ils y portaient, lui sa tendre déférence, la joie visiblement fière d'être choisi pour partenaire et pour cavalier servant; elle, sous les apparences d'une camaraderie protectrice, les plus chaleureuses tentations. Ah! saisir cette tête charmante, l'emprisonner entre ses

mains, baiser ce front sans ride, ces joues nettes où le sang coulait si frais sous la peau, ces cheveux drus mêlés de châtain et d'argent, l'arc rouge de ces lèvres! Elle l'eût tenté s'il avait seulement eu l'air de comprendre ; mais elle avait l'intuition que toute initiative, de sa part, briserait l'enchantement. Cet homme loyal et net, à qui l'on ne connaissait pas de maîtresse, — qui avait uniquement, en dehors des mondanités qu'elle-même lui avait procurées pour le rencontrer, des relations de bourgeois modestes (elle avait pris des renseignements), — ce puritain s'effaroucherait, perdrait le respect, à la fois si gênant et si réconfortant, qu'il professait pour elle... S'il cédait (étant homme, après tout!), ce serait encore une conquête comme les autres, une victoire de don Juane pareille à celles du passé, plaisirs secs et froids qui maintenant laissaient dans sa mémoire comme un relent de cendre et de suie...

A l'improviste, la provocation vint de Sixte lui-même.

Il avait sollicité de la Patronne trois jours de congé pour aller en Bourgogne, sa province natale, régler des intérêts de famille. De là-bas, elle reçut le billet suivant :

MADAME,

L'éloignement me donne du courage. Je vous demande de me recevoir dès mon retour, et pas au bureau, si vous le voulez bien. Il est vrai que j'ai le bonheur de vous voir chaque jour; mais, en obte-

nant cette audience spéciale, j'espère contraindre ma timidité à s'exprimer. Savez-vous que ma chère Patronne m'impose infiniment? Qu'elle m'aide un peu, je l'en supplie, à lui confier des choses intimes que depuis longtemps je veux lui dire, et je n'ose pas...

Elle répondit par télégramme en l'invitant à dîner pour le soir même de son retour, c'est-à-dire pour le lendemain. Remettre, attendre, impossible. Elle brûlait d'impatience triomphale; Vénus, attachée à sa proie, resserrait son étreinte. Enfin, enfin, il se décidait! « Quel enfant! pensait-elle... et que de temps perdu, déjà! Ah! cette fois, puisqu'il me demande de l'aider, je me charge de tout! Et je ne lui donnerai pas la peine de s'expliquer! » Vingt fois elle imagina, elle mit mentalement en scène l'entrevue : tous deux en présence; un silence; les yeux qui se parlent; puis l'approche ardente, et timide, et respectueuse encore... puis les bouts de phrases qui se croisent tandis que les mains s'étreignent avec une fiévreuse maladresse. « Alors, c'était vrai, vous m'aimiez?... » Puis le bonheur, et l'apaisement.

Dans la réalité, les choses se passèrent tout autrement. Seul avec la Patronne, Laurent Sixte fut, comme à l'ordinaire, affectueux et gai, remercia de l'audience accordée et, de sa forme amicale, conta son voyage, son séjour. A la question que finit par lui poser Camille : « Vous avez des choses à me dire... J'ai hâte de les entendre », il répondit :

« Oh! quand nous serons seuls dans votre petit salon, voulez-vous? »

Elle se résigna à attendre encore, mais elle ne doutait pas. Elle se jugeait séduisante, ce soir, son masque de juive orientale animé par le désir et l'espoir. Rassurée par le témoignage d'une femme de chambre experte et dévouée, qui lui avait dit : « Les épaules de madame sont *revenues* tout à fait comme avant », elle osait, parée d'une robe de velours rouge foncé, sans collier de perles, un décolletage qui dénudait tout le haut de son buste. Elle savait que sa peau ambrée, un peu sèche d'apparence au grand jour, se lustrait aux lampes. A la voir ainsi, le voyageur avait bien marqué l'étonnement qu'elle guettait ; elle avait jugé que cet étonnement était admiratif. Enfin, ce qui la rassurait, c'est que Laurent semblait heureux : l'air d'un homme qui va dire un précieux secret, mais un secret de joie, et qui escompte, avec la confidente, un accord préétabli.

Malgré tout, son cœur battait très irrégulièrement quand, le maître d'hôtel ayant déposé le café sur un guéridon et refermé la porte du petit salon, elle fut seule avec son convive. Tout en servant elle-même les deux tasses, elle se gourmanda : « Je suis folle... Même si cela casse, ne suis-je pas redevenue désirable? Il n'y a pas au monde que ce lambin ! » Mais elle eut aussitôt comme le remords d'un blasphème : « Ah ! non! non !... Je mens, je mens! Si cela cassait, je ne pourrais plus vivre ! »

— Ma chère patronne, commença Laurent, ce que j'ai à vous dire n'est pas commode. Mais j'éprouve tout de même un grand bonheur à vous le dire.

Il était assis sur un fauteuil, en face du canapé où Camille s'était adossée à des coussins. Il avait à la main sa soucoupe avec la tasse de café pleine. Il remua machinalement le sucre avec la cuiller, puis reposa le tout sur une table voisine, sans goûter au café. Camille murmura :

— Parlez.

Elle était penchée, tendue vers lui, offerte. Mais il ne la regardait pas, les yeux fixés sur un coin du tapis.

Il parla gravement :

— J'ai trouvé en vous tant de bonté, tant d'affection que j'ai fini non pas par oublier la distance qui nous sépare, mais par n'en plus concevoir de gêne ni de peur...

Camille, troublée comme par le plus tendre aveu, prit une main de Laurent et l'attira, le forçant ainsi à se tourner, à la regarder.

— Oui, murmura-t-elle, je suis bien votre amie. Toute hiérarchie est abolie entre nous. Nous sommes des égaux, Laurent. Et si j'ai un peu embelli votre vie, croyez que vous avez donné à la mienne sa raison d'être.

Leurs mains étaient maintenant enlacées, et la don Juane apprivoisée ressentait, de cette étreinte, un émoi sensuel que nulle caresse experte ne lui avait jamais valu. Et elle pensait : « Je t'aime! Je

t'aime! Mais parle donc! parle donc! » Comme s'il eût entendu sa pensée, il reprit :

— Le sentiment que je vous ai voué, rien ne pourra ni l'abolir ni le diminuer... Ce qui est à vous dans mon cœur vous appartient pour la vie. Vous me croyez, n'est-ce pas? Vous en êtes bien sûre?

— Mais oui, mon ami!

Et, bien que dans la chaleur de sa protestation il eût remonté au-dessus des poignets l'enlacement de ses mains, elle sentit sous le sein gauche comme un courant glacé qui lui coupa la respiration.

— Notre chère intimité, cette vie où le travail s'allège grâce au plaisir d'être deux ; nos promenades; la joie de vous écouter, de vous admirer... dites-moi que rien ne peut changer cela?

« L'étrange garçon, pensa-t-elle. Il croit à ce poncif que la passion détruit l'amitié ? » Et, avec une voix brisée d'amoureuse, elle balbutia :

— Je ne demande qu'à vous donner davantage.

Si Laurent Sixte avait eu la compréhension de ce qui se passait alors dans l'âme de la Patronne, une phrase comme celle-là l'aurait atterré. Il l'entendit à peine, tout à son effort d'exprimer ce qu'il avait à dire. Ce loyal garçon n'était pas assez naïf pour ne pas s'être aperçu du goût qu'avait pour lui Camille. D'ailleurs, il surprenait souvent, autour d'eux, des allusions, des sourires. Mais, conscient d'être resté dans les strictes limites du respect, il rendait à Camille ce témoignage qu'elle-même

n'avait jamais excédé la camaraderie protectrice. Il pensait : « On la calomnie... Elle a eu des aventures, mais elle est assagie et assainie. Les années... l'épreuve de la guerre... la maladie... » Ah! qu'il marquait ici une méconnaissance radicale de l'âme féminine, puisqu'il en arrivait à se persuader : « Malgré ce que je vais dire, elle restera ma chère Patronne. »

Après tant d'hésitations, il se jeta à l'eau, d'un coup :

— J'ai tenu à ce que personne, avant vous, n'apprenne de moi la nouvelle de mon mariage.

Il n'y eut pas de brusquerie dans le geste de Camille, retirant ses bras des mains de Laurent. Il n'y eut même pas de tremblement dans sa voix quand elle répondit :

— Ah! vous vous mariez! Avec qui?

— Avec une jeune fille qui est un peu ma parente et que j'ai fait entrer l'an passé à la Banque des Vosges comme interprète d'italien. Elle est, comme moi, Bourguignonne. Et c'est pour régler des intérêts à elle que j'ai dû...

— Quel âge a-t-elle?

— Vingt ans et demi...

— Elle s'appelle?

— Mlle Migier. Marie Migier.

— Vous avez son portrait sur vous? Montrez!

La conversation se continua ainsi quelque temps en répliques courtes et naturelles. Camille ne manifestait aucune gêne : un peu de froideur seulement. Mais Laurent perdait pied de plus en plus. Sans

que la Patronne eût rien précisé, il comprenait enfin. Son cœur honnête souffrait d'humilier, de faire souffrir une femme qu'il admirait, à qui il avait voué de la reconnaissance, du dévoûment. Il montra pourtant la photographie de sa future. Camille vit une jeune fille de taille bien prise, de figure intelligente, sans vraie beauté, mais appétissante comme une pêche de printemps.

— Elle est charmante, dit-elle.

Comment prolonger un tel entretien? Ce fut Laurent, la tête en feu, qui prit congé, alléguant la fatigue du voyage, une migraine...

— Et puis, lui dit Camille en le reconduisant jusqu'à la porte du petit salon, je pense que vous ne finirez pas la journée sans aller saluer Mlle Migier?

... La porte du petit salon s'est refermée sur Laurent Sixte. La Patronne est seule. Elle reste un instant debout devant cette porte, retombée sur son rêve mort comme un couvercle sur un cercueil. De grosses larmes débordent de ses yeux, mais elle ne sanglote pas : elle est immobile. Soudain les larmes s'arrêtent. Elle s'approche de la haute glace qui se dresse au-dessus d'une console, entre les deux fenêtres. Un long vase où s'alanguissent des tiges de roses masque en partie la surface réfléchissante; elle l'écarte. Maintenant elle voit son image, de la chevelure jusqu'au-dessous des genoux. Elle se regarde, elle se juge, Elle ôte le diadème qui cache sur son front la glorieuse cicatrice. La voici,

telle qu'elle est offerte, à sa propre critique. Avec une sorte d'avidité haineuse, elle note les cheveux appauvris sur les tempes, la flétrissure des paupières et des orbites, autour des yeux trop ardents, trop beaux, dont la jeunesse violente accuse plus rudement la déchéance du visage. Comment n'a-t-elle jamais remarqué ou jamais voulu voir ces deux longues sinuosités, qui, suivant les os malaires, divisent chacune des joues en deux tranches saillantes, l'une vers les narines, l'autre vers les oreilles? Depuis sa maladie, elle a contracté l'habitude, chaque fois qu'elle se regarde dans une glace, d'un certain jeu des mâchoires qui dissimule la base de ces deux sillons, là où ils se creusent le plus profondément, à droite et à gauche de la bouche. Cette fois, elle lâche exprès ses muscles : la tête du squelette semble alors saillir sous le masque de peau, rendue effrayante par l'embrasement des yeux. Elle cesse aussi de tendre le menton en avant, et le flasque fanon descend, plissé comme la peau d'une loche, de dessous la mâchoire inférieure jusqu'à la pomme d'Adam. Ce n'est pas assez. Sa main droite cherche à détacher l'épaulette du corsage de velours; elle veut voir, voir de près, tout ce qu'elle méditait d'offrir au nouvel amant. Et comme l'épaulette résiste, que ses doigts énervés ne trouvent pas l'agrafe, elle s'irrite, elle arrache furieusement avec l'épaulette tout un côté du corsage rouge : la glace réfléchit la moitié de son buste nu, la misère des clavicules, la poche accablée du sein vide, les cercles des côtes... Voilà... Voilà

Camille Engelmann... Voilà ce qui a été la maîtresse de Dutrier, ce qui méditait d'être la maîtresse de Sixte. Elle envoie à ce fantôme un ricanement désespéré... Elle lui crie tout haut, elle lui crie de près, comme si l'image entendait :

— Mais il a raison, voyons ! il a raison, tu entends ! Avec cette gueule-là !

Et soudain, épouvantée comme si c'était le fantôme qui lui avait crié cela, de derrière la glace, elle se sauve ; elle fuit le salon, telle qu'elle est, elle se précipite dans la salle à manger, où le maître d'hôtel, en train de rajuster les cristaux dans un bahut, s'arrête stupéfait au passage de cette demi-nudité sinistre, qui bondit et disparaît, traînant des lambeaux de velours rouge.

III

Malgré l'effort d'Albine pour se maîtriser (le dernier soir que Roger passa chez elle, avant de se rendre à Nancy où il était mandé en consultation), elle avait paru au jeune homme passablement nerveuse. Elle s'en était expliquée spontanément en disant : « Je crois que ma névralgie n'est pas loin... » Roger ne fut donc pas surpris outre mesure quand, se présentant chez elle le jour même de son retour à Paris, il fut reçu par la femme de chambre, qui lui dit :

— Mme la comtesse prie monsieur de l'excuser.

Juste après le départ de monsieur, elle a été prise de sa névralgie... Monsieur sait comment est Mme la comtesse dans ces moments-là : roulée sur son lit, dans le noir, sans manger, presque sans parler... C'est pour cela que monsieur n'a reçu qu'une dépêche à Nancy, et encore c'est moi qui l'ai écrite.

Tous les intimes d'Albine, et Roger lui-même, connaissaient les crises violentes de migraine et d'abattement qui la terrassaient presque chaque mois, tantôt pour quelques heures, tantôt pour plusieurs jours. Et ce n'était pas la première fois que Roger lui-même se heurtait à la consigne inflexible d'une femme qui, ayant vécu pour sa beauté, ne consentait à être vue qu'en beauté.

Justine insista, d'ailleurs, pour le rassurer :

— Mme la comtesse m'a bien recommandé de dire à monsieur qu'il ne s'inquiète pas. C'est une névralgie comme toutes les névralgies qu'elle a : monsieur sait bien... Je téléphonerai à monsieur pour lui donner des nouvelles. Et, aussitôt qu'elle pourra se lever et causer, peut-être demain, Mme la comtesse recevra monsieur.

Roger s'en revint chez lui sans angoisse, mais contrarié, un peu irrité. Le sentiment passionné qu'il ressentait pour Albine n'était pas de ceux qu'une dépression physique, l'altération du visage, le ravage de la maladie peuvent amortir : au contraire. Il y avait des moments où Roger haïssait l'impérieuse beauté d'Albine, à l'égal de sa fortune, de son luxe, de ses façons de mondaine... Ah ! par quelle aber-

ration de coquetterie lui fermait-elle aujourd'hui l'accès de cette ombre douloureuse où il l'imaginait gisante, les tempes moites, les mains fiévreuses, le souffle haletant?... Comme il l'eût enlacée, comme il l'eût bercée, comme il l'eût chérie, — épurée, sublimée par la souffrance, dépossédée un instant de ce qui n'avait que trop suscité, autour de sa beauté, l'appétit des mâles?

Justine n'avait pas exagéré l'état lamentable de sa maîtresse. Il y avait bien, comme elle l'avait dit, tantôt sur le lit, tantôt sur les coussins de la chaise longue, une femme en lambeaux, qui gémissait dans la nuit.

Depuis la visite d'Hobson, elle gît ainsi, terrassée. Les yeux fermés, les mains sur ses paupières et sur son front, elle a, comme dans un cauchemar périodique, la sensation de se heurter à un mur, et d'essayer, pour passer outre, de le renverser avec ses faibles muscles de femme, tendus à se briser. Car il faut passer. Vainement elle s'applique à distraire son esprit de cette impasse, vainement elle absorbe les cachets de soporifique. Le sommeil, pour elle, c'est une brusque chute dans le néant, puis, quelques minutes après, le réveil atroce, où elle revit, seconde par seconde et avec une acuité de sensation décuplée, la visite d'Hobson.

Oh! elle n'a été ni longue, ni dramatique, cette visite d'Hobson... Justine a annoncé : Madame... c'est ce monsieur anglais... » Il est entré, corpulent, le teint rose, les cheveux blancs ras, une brosse de

moustache encore blonde sur la lèvre supérieure. Et à peine a-t-il commencé ce qu'il avait à dire qu'Albine a entrevu la vérité, comme Jocaste aux premières paroles du berger thébain.

Hobson a dit :

— Madame, il existe au sud de Londres, à South-Croydon, — il existe depuis plus de cinquante ans une maison de santé d'un genre spécial, consacrée aux accouchements clandestins. Des pavillons isolés, dans un parc ; des médecins sûrs ; des infirmières muettes. Au mois de mai 1898, une jeune Française y fut conduite un soir par un gentleman français d'une trentaine d'années, qui lui-même était depuis deux mois secrétaire d'ambassade à Albert House, après avoir été attaché au quai d'Orsay, à Paris : M. Jules Perdigant.

» Ayant mis au monde un garçon, la mère quitta la maison clandestine aussitôt que possible après l'accouchement. Le père, qui était marié et ne pouvait réparer autrement le dommage, se chargeait de faire élever l'enfant.

» Cela, madame, vous le savez.

» Ce que vous ignorez, c'est qu'après le départ de l'accouchée M. Perdigant fit connaissance, à la maison de santé même, d'un médecin du pays de Cornwall, qui se trouvait dans le même cas que lui. Il était marié, comme lui ; sa maîtresse, une institutrice française, avait accouché le même jour. Ce médecin, madame, je vous en fais l'aveu, c'était moi.

» Notre enfant mourut douze jours après sa nais-

sance. N'attendez rien de romanesque : il se passa la chose la plus naturelle du monde. Mon amie conçut un violent chagrin de la mort de son bébé, un chagrin qui m'inquiéta. Je lui suggérai (avec l'acquiescement du père) de reconnaître et d'adopter l'autre petit Français, né presque en même temps. Elle y consentit, d'abord avec réserve, puis passionnément. Comme la plupart des femmes en pareil cas, elle voulut que l'adopté fût vraiment « son fils », qu'il ne sût rien... Cela arrangeait tout le monde, moi-même autant que M. Perdigant, qui, d'ailleurs, versa entre les mains de la mère adoptive une somme largement suffisante pour élever et plus tard pour doter l'enfant...

» Voilà...

Albine avait écouté ces quelques phrases sans donner aucun signe d'émotion, comme si cette banale histoire d'enfant reconnu eût concerné une autre qu'elle. Elle était seulement immobile, mais d'une immobilité presque point humaine : même les prunelles des yeux, les cils des paupières ne bougeaient pas. Hobson finit par s'alarmer de parler à cette statue.

— Je vous fais mal, madame... Croyez qu'il faut la nécessité pressante pour que j'aie...

Elle redevint vivante et mouvante, comme si elle sortait d'une léthargie :

— Vous ne pouviez pas agir autrement, monsieur. Ne vous excusez pas. Maintenant, épargnez-moi de vous entendre dire ce que vous souhaitez : ce sera fait, et fait par moi. Retournez en Cornouailles...

Roger est en ce moment absent... à Nancy, en consultation. Vous avait-il annoncé ce voyage?

— Non.

— Alors, passez chez lui, comme si vous le croyiez ici. Laissez-lui quelques lignes expliquant votre venue de façon plausible, quelques lignes qui ne l'inquiètent pas, au contraire. Dites-lui... que vous avez reçu sa lettre... que vous reviendrez dans quelques jours causer de ses projets. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est qu'il apprenne que vous avez séjourné à Paris sans lui faire signe. Comme il prévoit votre opposition, il soupçonnerait aussitôt que vous vous êtes adressé à moi.

Hobson acquiesça et prit congé : ils n'avaient plus rien à se dire. L'entrevue avait duré moins d'une demi-heure.

Seule, Albine eut juste la force de regagner sa chambre et de s'abattre sur le premier siège rencontré. La crise fut d'abord toute physique : la pensée tourbillonnait dans son cerveau, sans se fixer.

— Ah! fit Justine, la trouvant prostrée, voilà que madame la comtesse a sa névralgie!...

Et c'était, en effet, « sa névralgie », avec une intensité décuplée. Après des heures et des heures, la torture physique s'atténua, la pensée renoua son fil. Alors ce fut l'obsession, le cauchemar sans cesse renaissant de la visite d'Hobson, de son récit, de son départ, les chutes soudaines dans une brève inconscience, le cauchemar qui recommence, et de

nouveau la sensation de se heurter à un mur, de crisper contre ce mur toute la force de son corps : car il faut le renverser, il faut passer outre, il le faut !

« Si je ne parviens pas à dormir quelques heures, se dit-elle en un moment de lucidité, c'est la folie qui vient... »

Elle força la dose de véronal et finit par tomber dans une demi-léthargie, coupée de réveils obscurs où le tournoiement de la pensée tenait encore du rêve. Toute sensation de la durée était abolie. Ce fut par Justine qu'elle sut, après, qu'elle avait ainsi vécu toute une nuit, tout un jour, et puis encore une nuit. Au matin du second jour, quand elle rouvrit les yeux, la lueur d'une veilleuse faisait osciller des cercles de pénombre au plafond. Justine, assoupie à son tour, ronflait à petit bruit dans un fauteuil, près du lit...

« Je vais mieux, se dit Albine; je suis rompue, mais je peux penser. »

En effet, sa pensée, malgré la drogue absorbée, évoluait comme épurée, séparée du corps... Ainsi détachée d'elle-même, Albine avait l'impression de *revenir*, comme un esprit, parmi les ruines d'un monde habité antérieurement et maintenant détruit. Elle s'étonna de ressentir, dans ce désert, un apaisement. L'angoisse mystérieuse qui s'était emparée d'elle depuis qu'elle connaissait Roger, l'angoisse qui, les jours récents, — l'avant-veille, la veille, — était devenue intolérable, eh bien ! cette angoisse-là s'était évanouie, détruite par la catastrophe même.

« J'en mourrai peut-être... Mais pourtant, je suis sauvée... » Et ce fut vraiment, d'abord, cette sensation de « rescapage » qui domina et qui, sans doute, tel un violent réactif, tout en la laissant brisée, sauva sa raison. Elle s'en rendit compte, et rejetant obstinément le souci de ce qui viendrait après, de ce qui arriverait de Roger et d'elle-même, rejetant l'angoisse de « passer le mur », qui, dans son cauchemar, lui barrait la route, elle s'attarda, elle se baigna dans le sentiment de sa délivrance... Pour la première fois de sa vie, elle fut humble et résignée. Pour la première fois, cette orgueilleuse se dit : « Je suis punie... Mais je l'ai mérité... » Pour la première fois, la notion de la faute, du péché, la pénétra. Elle se jugea ; elle jugea ce don-juanisme, cette loi du bon plaisir qu'elle avait délibérément substituée, pour régler l'amour, à la loi traditionnelle, si mystérieuse, si improuvable, et qui pourtant renaît, se restaure, s'impose à nouveau après toutes les tentatives, sociales ou individuelles, pour la dénoncer. Le titre du livre que préparait Roger lui revint à la mémoire : *Contre la morale des Sexes*. Hier, elle aurait souscrit à ses conclusions... Pourtant, si ce livre a raison, s'il n'y a pas de morale des sexes, pourquoi, aujourd'hui, elle, Albine Anderny, brisée qu'elle est par un désastre si formidable qu'elle ne sait pas si elle pourra vivre demain, pourquoi se sent-elle sauvée d'un péril affreux? S'il n'y a pas de morale des sexes, il n'y en a pas du tout : c'est comme de manger, de boire et de marcher, c'est du domaine

de l'animalité libre et joyeuse, et l'animalité, en effet, ne connaît pas de telles angoisses, ni de tels scrupules. Dans la vie de l'animalité, il n'y a ni Jocastes ni Œdipes... C'est donc autre chose pour les femmes et les hommes, et le geste de l'amour a son bien et son mal non seulement dans ses conséquences, mais en lui-même? Comment? Pourquoi?... Mystère! Secret cosmogonique. Secret divin. Pourquoi un poison est-il un poison? N'est-ce pas l'action occulte de cette loi qui ôta, dès l'origine, toute sensualité à l'attrait de Roger pour elle, à son attrait pour Roger? Albine ne discute plus; elle courbe la tête, elle se détourne avec épouvante de ce qui aurait pu s'accomplir; l'horreur sacrée qu'elle en éprouve déborde le présent, reflue jusqu'au plus lointain de son passé : et ce passé tout entier l'irrite et lui répugne. Elle voudrait l'effacer de sa mémoire et du temps. Elle le hait.

Elle le hait à ce point qu'elle ne le comprend plus. Elle ne comprend plus qu'elle ait pu agir comme elle a agi. Elle a été mère et elle a fui son enfant, comme on fuit un danger. Elle essaye de plaider : « J'étais bien jeune... dix-huit ans!... J'étais bien mal conseillée... Henriquette Dupont... Julien... une morphinomane et un viveur... » Elle a fui son enfant; elle s'est contentée de l'assurance qu'il serait élevé par d'autres, qu'il ne souffrirait pas de la pauvreté. Non seulement elle l'a fui, mais elle en a même fui le souvenir, et elle a réussi à l'oublier. C'est merveilleux comme on peut endormir son sens moral par le divertissement de la vie

Elle qui n'a jamais fait de mal à personne; elle qui a même connu la compassion, la charité, le dévoûment à autrui, elle a commis cela et n'en a pas eu de remords, parce que, si elle n'avait pas étouffé ce remords-là, elle ne pouvait plus continuer à vivre comme elle voulait vivre... Les confesseurs, recevant l'aveu des bouches que délie le doigt de la mort, savent combien d'existences humaines, simplement honnêtes et parfois bienfaisantes, contiennent ainsi un crime unique, mais essentiel, et sans quoi toute la vie qu'on leur raconte était bouleversée, ne pouvait pas être.

« Maintenant, je suis châtiée. C'est juste... » Qu'ils sont heureux, pense-t-elle, ceux qui, courbés sous la destinée, peuvent, comme les condamnés d'autrefois, faire ainsi « amende honorable » devant l'appareil de sanction qui va, du même coup, consommer leur châtiment et les délivrer de la vie!

Mourir! Ah! si elle pouvait!... Mourir! Payer sa dette, comme dit le jargon de la justice, payer sa dette du misérable prix de la vie! Ce serait trop beau. Ce serait trop facile. Hélas! malgré sa détresse présente, elle sent bien que la vigueur magnifique de son sang, de ses nerfs, de ses muscles n'est pas brisée. La vie va la ressaisir, pour des années et des années encore. Quelle ironie désespérée! Le mot de Werther chuchote dans son souvenir : « Voici la clé de ta prison... » C'est vrai : le déclic d'un ressort, une goutte de liquide sur la langue, et l'on s'évade. Mais, d'abord, toute

la loi traditionnelle a ressaisi d'un coup cette malheureuse, tout ce à quoi ont cru, dans leurs gentilhommières du Périgord, les aïeules courbées en prière devant la Vierge, les grands-pères confessant leur foi dans les geôles de la Terreur... Plus de révolte contre ce qui est prescrit mystérieusement et qu'on ne comprend pas! La soumission! La soumission qui vous guide malgré vous-même et supplée à votre impéritie par l'expérience séculaire! Werther a menti. On n'a pas le droit de trancher une vie humaine, fût-ce la sienne : tel est l'instinct de l'humanité, et nul raisonnement de sophiste ne prévaudra là-contre, pas plus que pour marier Œdipe à Jocaste. Albine portera le fardeau des années à venir aussi longtemps qu'il plaira au destin : elle ne transgressera pas la loi traditionnelle. D'ailleurs, elle a une autre raison de vivre, une raison plus proche, plus personnelle : elle n'est pas seule dans la vie. Quelqu'un a une créance sur elle, plus ancienne, plus lourde, plus impérieuse que lui-même ne le suppose. Se soustraire à une telle dette par la mort ou par la fuite, ce serait recommencer le crime de South-Croydon. Et plus grièvement. Car la vie de l'enfant était assurée, et il a vécu. L'adulte abandonné consentirait-il à vivre?

Mais alors, voici le mur du cauchemar qui se dresse de nouveau devant la misérable, et voilà qu'elle se crispe de nouveau pour le briser, ou pour le franchir. Derrière cet obstacle, il y a la possibilité de vivre, peut-être, pour elle et pour lui. Elle se prend à y rêver.

A quoi bon rêver? Ce c'est pas réalisable. Il n'y a pas de moyen humain pour passer de l'état présent à ce rétablissement des choses dans leur ordre véritable. Il n'y a pas de moyen humain pour dire à Roger : « La femme que j'ai été, qui a fait ce que j'ai fait, c'est ta mère. » Ni pour le maintenir dans son erreur.

Alors, c'est bien le mur dressé, infranchissable et impénétrable. « Le temps passe! il y aura bientôt quarante-huit heures que Roger est rentré à Paris. Il téléphonera dès qu'il fera grand jour. Il insistera... Et s'il suppose que je ne veux pas le recevoir, il commettra quelque acte de fou... » Albine s'efforce d'imaginer la rencontre, elle parvient à construire quelques répliques : mais, dès qu'il faut en venir au fait, à l'essentiel, c'est de nouveau la tête qui se bute contre un mur. Des pleurs de désespoir sourdent de ses yeux; elle implore, en sanglotant, l'ordonnateur caché de ces forces obscures, le législateur de ces lois singulières, dont la raison ne perçoit pas les fondements, mais sous lesquelles l'instinct courbe même la raison. Est-elle donc devenue croyante? Elle-même n'en sait rien. Elle tâtonne. Elle cherche une issue.

La clarté du jour, malgré persiennes closes et rideaux tirés, conquiert peu à peu la chambre. Il n'y a plus de ronds mouvants au plafond. La veilleuse jaune, noyée de blancheurs, est imperceptible. Justine, écrasée de fatigue, semble une poupée cassée, posée moitié dans le fauteuil, moitié hors du fauteuil... Albine ne prie plus. Sa pensée

flotte, moins lucide. Est-ce qu'elle-même s'assoupit? Elle est apaisée... Le mur, elle ignore comment, est franchi ; une tranquille hallucination lui montre Roger auprès d'elle, Roger sachant la vérité, l'acceptant, l'aimant. C'est une mère avec son fils : tout est clair, naturel, sincère et sain désormais. Et elle veut lui dire, dans la sécurité, le mot qui lui montait aux lèvres la veille dans le désespoir : « Mon petit!... » Mais les syllabes ne veulent pas se modeler sous sa langue, le son ne veut pas jaillir de sa gorge, les lèvres ne veulent pas articuler. Et ces deux mots impossibles à sortir l'étouffent, l'étranglent... Elle gémit, elle se débat.

— Madame!... Madame!...

C'est Justine qui la réveille en la secouant par les épaules. Albine balbutia :

— Quoi? qu'est-ce que c'est?

— Madame la comtesse avait un cauchemar... Elle criait... Alors je lui ai parlé... Mais madame criait toujours... Oh! elle avait l'air de tant souffrir! Alors, j'ai secoué un peu.

— Vous avez bien fait, Justine. D'ailleurs, je ne veux plus rester dans mon lit. Préparez mon bain, je vais me lever.

Elle se lève, elle s'efforce d'accomplir minutieusement les rites compliqués de sa toilette. Le bain. Le ponçage des pieds et des mains. La chevelure. Les dessous. La robe d'intérieur. Mais elle assiste à cette cérémonie comme une étrangère. La vanité de tout cela ne l'irrite même pas : elle la surprend et la consterne. « Ç'a été ma vie! ça. et l'admira-

tion des gens pour le résultat! Ça, et quelques sursauts des nerfs, les mêmes que Justine éprouve, sans toute cette préparation, quand elle rencontre le mécanicien de Camille Engelmann! » Voilà qu'il est neuf heures. Certainement Roger va téléphoner. On pourra le remettre à l'après-midi, tout au plus. La journée ne finira pas sans qu'il soit ici, en sa présence.

« Je ne dirai rien. Je le laisserai parler... Non! Je dirai que ma tête est trop douloureuse, que je ne peux pas prononcer un mot, ni écouter... Non! je dirai que je suis forcée de m'absenter, d'aller en Hongrie pour une liquidation d'intérêts. Ah! tout cela est absurde! »

Tout cela est absurde, en effet. Mais, à travers les absurdités, quelque chose de net commence tout de même à se préciser dans l'esprit de la patiente.

La vérité ne doit pas, ne peut pas être révélée à Roger : il ignorera toujours l'indignité de sa mère.

Autre évidence : la rupture définitive doit être consommée entre eux au plus vite; aujourd'hui même, si c'est possible.

Enfin la rupture ne peut pas s'accomplir par une simple lettre et un départ brusqué : autant vaudrait mettre un revolver aux mains du malheureux et lui dire : Disparais!... Il faut rompre d'accord avec lui. Il faut qu'il la quitte, résolu à ne plus la revoir.

— Mais qu'a donc Madame?... Madame se sent souffrante?...

Justine, qui apportait la robe d'intérieur, approche un siège où Albine s'assied, toute raidie,

toute figée. Elle lui frappe dans les mains, elle approche un flacon de sels des narines pincées.

— Merci... Justine. Ce n'est rien.

Ce n'est rien en effet. Le sang recommence à circuler, les muscles jouent à nouveau. Ce n'est rien. Seulement, c'est pire que la mort. Dans un éclair lucide, Albine a entrevu le moyen d'exécuter ce plan épouvantable : ne pas dire à Roger ce qui ne peut pas lui être dit, et cependant, l'ayant revu une seule fois, le séparer d'elle pour la vie sans qu'il ait même l'envie de la revoir... Oui, c'est possible. C'est faisable : seulement, pourra-t-elle continuer à vivre, après?... Ah! le téléphone! Voilà l'appel redoutable. Il va falloir fixer l'heure de la suprême expiation.

Albine regarde Justine décrocher le récepteur Elle écoute.

— Alo! C'est ici... Oui... C'est Justine, madame.

« Tiens! Ce n'est pas Roger. » Alors, peu importe! Albine n'écoute plus.

— Alo! C'est que Mme la comtesse est souffrante, madame, je ne crois pas qu'elle puisse recevoir personne...

« Non! non!... » fait Albine par geste.

— Je vais tout de même demander à Mme la comtesse... C'est Mme Lorande qui aurait besoin de voir Mme la comtesse, tout de suite, tout de suite, ajoute Justine en se tournant vers sa maîtresse.

Albine répète son geste de la main droite : « Non! non!... »

— Mme la comtesse regrette beaucoup, elle ne peut recevoir pers...

Mais Albine, se ravisant, a bondi de sa chaise et pris le récepteur des mains de la femme de chambre.

— Alo ! c'est toi, Berthe ?

— Oui. Je t'en supplie ! J'ai besoin de te voir !

— Viens, je t'attends.

Mieux vaut encore parler, s'étourdir jusqu'à l'heure prochaine où la Passion commencera.

IV

Les premiers mots de Berthe Lorande, quand elle pénétra, moins d'un quart d'heure plus tard, dans la chambre d'Albine, furent inattendus, mais d'une féminité qui la peignait toute :

— Tiens ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

— A mes cheveux ? Rien.

— Regarde-les.

Albine les avait vus dans la glace de la coiffeuse, tout à l'heure, quand Justine les accommodait. Justine les avait maniés. Ni l'une ni l'autre ne s'étaient avisées de rien. Albine s'approcha de la fenêtre et se mira dans une glace à main. C'était vrai : quelque chose était changé dans la nuance de ces somptueux anneaux châtains. Mais il fallait, pour apercevoir le changement, l'œil aigu de l'artiste, cet œil que les formes, les couleurs et les sons impressionnent comme

un contact, cette faculté exceptionnelle qui continue d'agir instinctivement, même quand l'artiste est ravagé de souci. Déjà Berthe regrettait sa question imprudente.

— Non, je me trompais, reprit-elle. C'est le reflet de la tenture.

— Mais si, mais si, tu as raison, répondit Albine. Ils sont un peu, un tout petit peu plus ternes, et plus pâles.

Et, avec une parfaite indifférence, elle reposa le miroir sur la commode.

— Renvoie Justine, dit Berthe à voix basse.

— Justine, laissez-nous...

Elles sont seules, assises face à face dans l'attitude qu'elles prennent volontiers pour causer ensemble, de manière à se toucher presque et à plonger chacune ses regards dans les yeux de l'autre. Alors seulement Albine, dont les sens sont encore amortis par les fumées du soporifique, s'aperçoit que Berthe, elle aussi, est en kimono matinal et chaussée de mules... Berthe arrache brusquement la toque plantée à la diable sur ses cheveux roux : les cheveux dépeignés, mal rassemblés par une fourche d'écaille, s'écoulent à demi sur ses épaules. Albine contemple enfin le visage exsangue, de la couleur des pétales d'un camélia mourant, et les yeux méconnaissables, meurtris, jusqu'à perdre leur éclat, et toute beauté.

— Mon Dieu ! Qu'as-tu, ma chérie?

— Oui, n'est-ce pas?... J'ai reçu le coup, je le

sens ! Je n'ai pas osé regarder ma figure après cette nuit désespérée. Il me semble que j'ai pris trente ans de plus... Albine ! Albine ! Je suis perdue ! Tout est fini !...

Elle se niche dans le sein de sa grande amie ; les cheveux roux épars sur la soie de Chine bleue font monter aux narines d'Albine une senteur de sève poivrée, qui lui serait insupportable si son odorat ne somnolait pas, comme sa vue, comme tous ses sens. Albine, au contraire, ressent un soulagement étrange à bercer cette douleur, que d'abord elle laisse se dégorger en pleurs silencieux. Elle berce la tête brûlante, le mince buste qui sursaute. Elle dit :

— Pleure, ma chérie, soulage-toi... Ne parle pas.

A quoi bon parler, en effet ? Est-ce qu'Albine n'a pas compris ? Cette pitoyable forme féminine qui palpite dans ses bras, Albine sait bien que c'est une naufragée du même naufrage qu'elle, et qui vient s'accrocher à elle, moins dans l'espoir de se sauver que pour ne pas être engloutie toute seule.

Berthe relève enfin la tête, rejette en arrière les boucles rousses, ramène les pans du kimono sur la double pointe de sa gorge, toujours puérile, que ses sanglots avaient libérée. Elle s'installe dans un fauteuil : elle médite, elle parle.

— Voilà... J'ai passé une nuit... il n'y a pas de mots pour des heures pareilles... et puis je ne les trouverais pas, s'il y en avait. Quand le jour s'est levé, j'ai voulu me tuer. Mais je ne sais pas comment on peut se tuer. Il paraît qu'aujourd'hui tout le monde a un revolver. Moi, je n'en ai pas... On m'en

mettrait un dans les mains que je ne saurais pas m'en servir. Du poison? J'ai manié les fioles à étiquette rouge d'une trousse de pharmacie qu'on m'avait apportée l'avant-veille (tu sais que j'allais partir). Ces fioles, qu'est-ce qu'elles contenaient? Assez de poison pour guérir ou pour calmer, sans doute... probablement pas assez pour tuer. Et puis, comment cela vous tue-t-il? Je ne veux pas souffrir trop. Je ne veux pas être une morte horrible. Enfin, j'ai trouvé : mon balcon... Tu sais? celui de ma chambre, à pic sur la rue. J'y ai couru. J'ai regardé. Pas une voiture. Un homme, marchant vite, tournait le coin, disparaissait. Une petite caisse à roues, comme une voiture d'enfants, arrivait, pleine de boîtes à lait; une jeune fille en toile bleue, avec des cheveux clairs, la poussait paresseusement ; et c'était petit, de là-haut, petit et plat : une fourmi qui pousse une graine. Elle s'arrêta le long du trottoir, juste sous ma fenêtre. Dieu! que c'est haut! On doit avoir le temps de penser pendant qu'on tombe, et quelle épouvante!... une longue épouvante! Je me suis penchée un peu davantage. J'ai compris que, pour basculer par-dessus le balcon, j'étais trop petite. Mais, avec un tabouret, j'y arriverais. Du coin de l'œil gauche, malgré moi, je voyais, je regardais le tabouret, par la fenêtre restée ouverte. Il était en soie jaune : un journal plié traînait dessus. J'ai eu envie d'aller chercher le tabouret. J'ai résisté, mais je sentais qu'une volonté extérieure s'infiltrait en moi, se substituait à la mienne, qu'elle allait me dominer... Croirais-tu, Albine, qu'à cet instant-là

j'avais tout oublié? Je ne me rappelais même plus pourquoi je voulais me tuer. Il s'agissait seulement de savoir si j'irais ou non chercher le tabouret jaune. Je suis rentrée dans la chambre. J'ai été jusqu'au tabouret, je l'ai saisi. Alors ma pauvre fidèle Clarisse, qui était entrée dans la chambre pendant que j'étais sur le balcon, et que je n'avais pas vue, m'a dit : « Madame a besoin de moi?... » Ça a rompu l'horrible enchantement. J'ai lâché le tabouret. Et, tout d'un coup, j'ai eu une peur affreuse de retourner sur le balcon, de monter sur le tabouret, de basculer, de faire ce voyage d'épouvante, si long... jusqu'à la petite voiture à lait... de m'écrouler dessus, de mourir. J'ai pris des mains de Clarisse un manteau, une toque qu'elle tenait, je me suis mis cela sur moi au hasard. Clarisse me regardait hébétée. Je lui ai dit de te téléphoner, et, dès que j'ai eu ta réponse, je me suis sauvée comme si le feu était à la maison...

Albine lui avait saisi les poignets, et ses doigts les serraient instinctivement comme pour la retenir.

— Chérie! chérie!... ce que tu me racontes me bouleverse. Alors, tu as failli?...

— Oui... Je crois. Peut-être, à la dernière seconde, aurais-je résisté? Mais non! Cela m'attirait trop... Et si je rentrais chez moi, il me semble que j'y retrouverais la tentation, tapie dans la chambre et me guettant.

— Reste ici, reste!... Je ne te permettrai pas de partir avant de te voir délivrée de cette hantise. Il

ne faut pas, ma petite. On n'a pas le droit... Il y a l'*autre* qui a besoin de nous... On ne peut pas tout lâcher comme cela, se dire : « Advienne que pourra ! moi, je m'évade. » Si je te parle ainsi, c'est que moi, comme toi, j'ai envisagé l'évasion.

— Toi? toi aussi, tu es malheureuse? Et moi qui t'obsède avec ma misère !

— Ne parlons pas de moi. Mais, quelle que soit ta misère, sache que je l'échangerais égoïstement contre la mienne. Non. Ne me demande rien. Aujourd'hui je ne puis rien te confier. Mais je puis encore te servir, et cela me fait du bien. Te voilà plus calme. Explique-moi...

— Oui, je vais te raconter. Laisse-moi seulement arranger mes cheveux, qui m'agacent. Et je voudrais aussi baigner mes pauvres yeux dans un peu d'eau chaude.

Avec une volonté de lenteur et d'exactitude, elle parla, quand, les cheveux en ordre et les yeux moins rougis, elle reprit sa place en face d'Albine.

— As-tu vu Riol ces jours-ci?

— J'ai dîné avec lui samedi chez les Pellet-Maurice.

— Vous avez causé ensemble?

— Oui, un bon moment, après dîner.

— Il ne t'a pas parlé de moi?

— Il m'a dit qu'il t'avait vue chez lui trois fois ces jours-ci, pour un petit traitement sans importance, le même que j'ai suivi l'an passé chez lui.

— Oui. La discrétion professionnelle. Samedi? C'est justement le jour où il m'a signifié son arrêt. Et il avait pu, ensuite, aller dîner dans le monde? Il a pu manger, boire, bavarder, flirter avec toi! Eh bien! le même jour, quelques heures avant, il m'avait condamnée à mort. Ah! le bourreau! le bourreau!

— Quoi, s'écria Albine, ton état serait grave?

— Il ne s'agit pas de ma santé. J'ai des artères de vingt ans : c'est Riol qui l'assure! Seulement (et elle se pencha vers son amie pour lui parler de tout près, à voix basse) ces artères de vingt ans... et la jeunesse de tout mon corps... et mes cheveux qui continuent d'allonger... et ce sentiment que j'ai toujours d'aller vers mon accomplissement, de n'être encore que l'ébauche inachevée de ce que je serai un jour, d'être une enfant qui va être femme, de grandir au lieu de vieillir : eh bien! Albine, ce n'était pas une illusion. C'est la réalité de ma nature. Oui. J'ai vingt ans, à près de quarante. Dans deux ans, j'aurai vingt ans, toujours! Les fées bienfaisantes m'ont fait ce cadeau extraordinaire, dans mon berceau. Mais il y a la mauvaise fée qui a ajouté en ricanant : « Seulement tu ne seras jamais une femme. »

— Je ne comprends pas.

— Jamais je ne serai un être comme toi, comme Jeanne Saulnois, comme Camille. Ni pour être mère, ni pour être aimée. Il paraît que c'est à peu près sans exemple, que l'art moderne d'un Riol a raison de tous les cas, sauf du mien. Conçois-tu qu'un

médecin puisse annoncer cela à une femme éprise, qui rêve de se donner toute, pour la première fois de sa vie, conçois-tu qu'un médecin puisse, après trois séances d'angoisse, m'annoncer cela et ne pas sentir qu'il me condamne à mort? Eh bien !... Riol souriait. Il essayait de plaisanter...

Albine allait répondre, mais Berthe ne lui en laissa pas le temps. Elle avait hâte de se raconter, et déjà le soulagement que lui valait sa confession se marquait sur ses traits détendus, dans ses gestes moins fébriles.

— A présent, fit-elle, soudain méditative, je comprends cette vie sentimentale bizarre qui a été la mienne. On m'a accusée de coquetterie. On m'a donné l'affreux nom d'allumeuse. Des hommes m'ont haïe après m'avoir adorée. Albert Saulnois s'abîme, me dit-on, dans une neurasthénie mortelle. J'ai cru quelque temps que je pourrais l'aimer... *les* aimer. Et puis, rien. Ce n'est pas ma faute. Il n'est pas juste qu'on me déteste... J'ai cherché, sans connaître encore la vraie cause de mon anxiété, l'enchanteur qui prononcerait le *Sésame*... Je ne l'ai pas trouvé, je ne pouvais pas le trouver. Il n'y avait ni enchanteur, ni *Sésame!* Même l'homme que je suis enfin sûre de chérir, l'homme que je désire — entends-tu, Albine? — car je le désire lui, physiquement, comme les hommes ont pu me désirer... cet homme-là, même lui ne peut pas prononcer le *Sésame*. Voilà... Dis, Albine, s'il existe un être plus misérable que moi?

— Il en existe un, fit Albine. C'est moi. Ne m'interroge pas ! ajouta-t-elle en jetant ses mains en avant comme pour arrêter la question. La preuve que mon malheur passe le tien, c'est que toi tu as pu me le raconter. Moi je ne peux pas.

Et, de tout près, sa voix profonde brisée comme un cristal :

— Comprends donc que je t'envie. Oui, je t'envie. Comme un damné peut envier une âme du purgatoire. Allons ! dis-moi ce que tu as fait de l'homme que tu aimes, après que tu as su... Si tu l'as désespéré, tu es sans excuse. Raconte !...

— Comme tu me parles ! balbutia Berthe.

— Raconte !

— Eh bien !... Quand j'ai quitté Riol, je suis rentrée chez moi résolue (tu n'en doutes pas ?) à renoncer au voyage de Rhénanie. Même devant Riol, mon humiliation avait été si atroce que je le hais, à présent, ce Riol. Je voudrais qu'il meure, avec ce qu'il sait de moi. Alors, Jean, tu comprends... l'être jeune, ardent, confiant, qui m'admire sans réserve, qui a misé sur moi tout son bonheur... c'était impossible... c'était fini. J'ai télégraphié que je n'irais pas, que j'étais souffrante.

— Et il est arrivé à Paris le jour même.

— Tu l'as vu ? Non ? Eh bien ! tu as deviné. Hier soir à six heures, il a forcé ma porte ; il est apparu en face de moi. Il avait compris ; dans la banalité de ma dépêche, il avait senti la catastrophe, la fin.

La salive lui manqua un instant, elle dut s'arrêter

— Va donc ! dit Albine presque rudement.

Elle pensait : « Encore une image déformée de mon désastre. C'est donc une affreuse règle, une Némésis inflexible qui sévit sur nous toutes ? »

Berthe reprit :

— J'ai été forte. Oh ! je ne prévoyais pas que j'aurais tant de force. Dès que je l'ai vu, j'ai senti tout moi se tendre contre lui. Ne pas céder. Ne pas livrer mon secret. J'ai bien joué ma scène... ma scène affreuse... Une scène qui n'était pas nouvelle pour moi... Tant de fois je l'avais répétée avec d'autres, qui suppliaient, pleuraient, menaçaient... puis qui en venaient aux injures, me crachaient leur rancune avec des mots d'apaches. Lui, pauvre enfant !... Tout le désespoir... mais pas une bassesse, pas une laideur. Les autres, leur fureur m'amusait, au fond, comme une parade de pantins disloqués. Lui, j'avais envie, à la fin, de me jeter à ses pieds, de lui dire : « Je t'aime ! Je t'aime ! piétine-moi, tue-moi. Je voudrais être tienne, je te le jure !... » Hélas ! c'est cela que je ne pouvais pas dire ! La mort dans le cœur, j'ai dû être une fois de plus cette Berthe Lorande que les autres ont connue, le jour inévitable où, excédée de leur désir, je les ai chassés... Guilloux... Saulnois... Tous. Je n'ai eu qu'à laisser parler mes lèvres, de mémoire. Elles ont prononcé les mots qu'il fallait pour étouffer l'espoir, pour tâcher d'étouffer l'amour, — car je ne tiens pas à ce qu'on souffre. J'ai accusé ma nature, mon cœur inconstant. Une fois de plus, j'ai dit : « Ne m'en veuillez pas ! J'ai cru sentir l'étincelle... et puis...

tout s'est éteint. » Et, pendant que je disais cela, le feu me brûlait.

Albine, épouvantée, pensait : « Mais c'est moi... c'est moi... c'est le rôle qu'il va falloir que je joue, moi aussi... » Elle dit :

— Et lui? lui?

— Il a été si douloureux, et avec tant de dignité, de beauté, que, s'il était demeuré quelques instants de plus... je n'aurais pas cédé, non! cela, je ne peux pas... Mais je lui aurais crié : « Ce n'est pas vrai! Ce que je t'ai dit n'est pas vrai! Je suis toujours pareille. Je suis tienne comme hier. Tu es ma raison de vivre! Tu es mon dieu! Épargne-moi! ne me demande rien, ni mon corps ni ma pensée. Je ne peux pas!... Mais ne me hais pas! Ne me quitte pas!... » Oui, j'allais crier cela dans des sanglots quand, après m'avoir regardée un moment en silence, — un regard qui me corrode encore le fond des yeux, — il a dit simplement : « Adieu! Soyez sans crainte. Vous ne me reverrez pas. » Et il est parti.

— Ensuite? fit Albine.

— Ensuite? mais... rien. Toute ma force de réaction m'a quittée dès que je me suis retrouvée seule. Ce qu'a été la nuit pour moi, je te l'ai dit. J'ai voulu mourir. J'ai eu peur. Je me suis réfugiée près de toi... Albine! Ne me regarde pas comme cela! Tu as l'air de ne plus m'aimer... de ne plus vouloir me recueillir, me consoler...

Albine s'était levée et observait l'étrange et captivant petit être, l'être ambigu, ni femme, ni

fille, qui ouvrait sur elle des yeux apeurés. Elle saisit des deux mains les frêles épaules :

— Berthe, lui dit-elle, tu ne te rends pas compte que tu es une criminelle?

— Mais...

— Je parle de ton moral, de ton cœur. Ne réponds pas! Ne te défends pas! Écoute! Tu m'as raconté tes angoisses, ta souffrance, ta tentation de mourir. Et ce qui est affreux, tu m'as raconté tout cela sans sortir un instant de toi-même. Tu n'as parlé de l'autre que pour me dire le mal que cela t'avait fait *à toi* de lui faire mal. Tu as pleuré sur ta solitude : la sienne, tu l'as omise. Tu as voulu te tuer : et lui, et lui? Sais-tu seulement, malheureuse, s'il vit encore à l'heure qu'il est?

— Albine!

— Malheureuse! malheureuse! C'est bien vrai, malgré ta beauté, ton charme et ton génie, la nature t'a laissée inachevée. Et c'est pour cela que j'ai pitié de toi tout de même, orgueilleuse, insensible, méchante!

— Tais-toi, Albine, tais-toi, sanglotait la coupable. Ne me meurtris pas davantage. Je ferai... je ferai... ce que tu me diras de faire.

— Quoi! poursuivit Albine, tu n'es séparée de l'homme que tu chéris, et qui t'aime, que par un aveu qui coûte à ton orgueil, et tu le repousses? Tu préfères qu'il emporte de ton cœur une image monstrueuse, plutôt que s'il te savait blessée, infirme, dans ton corps? Ah! femme-enfant! que tu connais mal ces hommes avec lesquels tu as joué, comme

une enfant joue à la poupée! Veux-tu bien rejoindre ce malheureux et lui dire : « Je t'ai menti. Mon souhait éperdu est de t'appartenir. Voilà la pauvre chose que je suis. Veux-tu de moi? Si tu juges qu'en me livrant à toi, telle que je suis, je ne contente pas ton souhait... eh bien! tu me rejetteras, tu me fouleras aux pieds, tu iras vers d'autres plus parfaites. Moi, du moins, je ne t'aurai rien refusé... »

Les yeux de Berthe s'élargissaient, et une sorte d'extase enthousiaste en chassait la peur.

— Oui... murmura-t-elle... Oui... c'est cela. Dis encore, Albine, dis!

Albine, brisée par l'émotion de sa colère sacrée, retomba assise sur le canapé, la tête penchée, les mains allongées entre les genoux. Berthe la contempla; l'impression qu'elle avait reçue en arrivant se précisa :

« Oh! c'est une autre femme! Qu'elle est belle, toujours! Mais c'est une autre femme!... »

— Nous avons fait fausse route, toi comme moi, reprit Albine. Si tu me juges rude avec toi, sache que pour moi-même je le suis davantage. Nous avons fait fausse route, toutes les deux. Nous avons hardiment bouleversé un ordre de choses qui ne s'explique pas, qui ne se justifie pas avec des arguments de raison, c'est vrai... mais qui est la loi de toute la nature vivante, et depuis qu'il y a une histoire, la loi des hommes. Il y a deux sexes qui se complètent, mais c'est une chimère que de vouloir échanger leurs rôles dans l'amour; c'est aussi fou que de vouloir échanger ceux de la graine qui va

chercher le sol, et du sol qui l'attend et la recueille. Nous avons voulu disputer à l'homme son privilège du choix, de l'offensive dans l'amour... C'était une erreur, déjà... Et tout de suite, nous avons poussé la doctrine à l'extrême : nous n'avons pas été Roméo; nous avons voulu être don Juan... La fin de don Juan nous attend : ce perfide renard de Guilloux avait raison. Ce qu'il appelle « la vieille idole de pierre » se dresse devant nous le jour où justement nous voulons, vaincues par l'amour, reprendre notre rôle de femme, être choisies au lieu de choisir, nous donner au lieu de prendre... Elle se dresse devant nous et nous écrase. Tant pis pour nous !

Elle passa la main sur ses yeux, comme pour arrêter les larmes qui allaient jaillir.

— Moi, c'est fini, ajouta-t-elle d'une voix détimbrée. Je suis écrasée, morte : ne me demande rien, je ne veux pas être consolée. Toute la question, pour moi, est de savoir comment je parviendrai à mourir. Car je ne me tuerai pas. Toi, tu as encore un espoir : après tout, c'est juste, et la destinée te le doit. Tu es la moins coupable. Tu n'es qu'une enfant. Voyons... As-tu quelque idée de ce qu'est devenu Jean lorsqu'il t'a quittée?...

— Non... Mais (ajouta-t-elle à voix basse, comme une coupable qui s'excuse) lui non plus ne se tuera pas.

— Tu en es sûre?

— Jean est croyant.

— Et si la douleur balaye tout, la foi avec le reste?

— Ce serait possible? Ah! tu as raison! Je suis criminelle! Laisse-moi partir, courir...

Elle était debout, elle allait s'élancer telle qu'elle était, sans même couvrir ses cheveux roux. Albine la retint.

— Attends! Pas au hasard. Après un choc pareil, où va un homme comme Jean de Trévoux? Aux pieds d'un prêtre, il me semble. Tu m'as dit qu'il avait un directeur de conscience, à Paris?

— Oui, l'abbé Pilliart, de Sainte-Clotilde. L'abbé s'opposait à nos projets, naturellement. Il me combattait.

— N'importe. Comme suprême démarche, si tu ne retrouves pas ailleurs la trace de Jean, il faudra te cuirasser le cœur et te rendre à Sainte-Clotilde. Outre ce prêtre, auprès de qui Jean a-t-il pu se réfugier?

— Chez lui, peut-être. Chez sa mère, dans l'hôtel de la rue du Pré-aux-Clercs. Mais tu sais que Mme de Trévoux est absente.

— Oui. Elle ne doit rentrer d'Italie que la semaine prochaine. Passe tout de même rue du Pré-aux-Clercs. Commence même par là : le concierge de l'hôtel saura peut-être quelque chose. Ensuite!

— Jean aime beaucoup Roger.

Albine hésita, réfléchit.

— Roger est le dernier à qui Jean raconterait une scène où tu as joué un rôle pareil.

— Il y a Jeanne Saulnois. Il a grande confiance en elle.

— Jeanne Saulnois ne reçoit personne. Son mari

est gravement malade. Elle ne le quitte pas et ferme sa porte. On ne laisse même pas monter. Enfin... essaye toujours. Cours t'habiller chez toi... Eh bien? Qu'est-ce que tu attends?

— Je ne veux pas rentrer chez moi, balbutia Berthe, baissant le front.

— Pourquoi?

— J'ai peur! J'ai peur du balcon! J'ai peur du tabouret jaune!

— Alors, viens. Je vais te prêter des souliers, des vêtements, n'importe quoi. Justine t'arrangera. Mais vite, vite!

CINQUIÈME PARTIE

I

Dans l'imagination fervente de Berthe, l'idée semée par Albine, que Jean de Trévoux, désespéré, pouvait passer outre l'impératif religieux, et se tuer, — cette idée, d'abord écartée, avait germé soudain, poussé des racines et des rameaux, projeté son ombre sur tout l'esprit, comme ces arbustes que le printemps des tropiques fait jaillir d'une graine en un jour... Le taxi rouge qui l'avait amenée stationnait toujours devant la porte d'Albine ; Berthe y remonta et jeta l'adresse des Trévoux. C'était loin : en plein faubourg Saint-Germain, rue du Pré-aux-Clercs. Le chauffeur se plaignit d'avoir attendu longtemps sur place, invoqua la disette d'essence.

— Vous aurez vingt francs par heure. Mais ne grognez pas, et roulez vite !

Sautant, brimbalant, sonnant de toutes les pièces

de son moteur poussif et de sa carrosserie disloquée, le taxi rouge démarra, se lança... Berthe Lorande, assise au bord de la banquette aplatie, se penchait en avant, haletante, animant la course, lui semblait-il, de son impatience. Elle évoquait l'attitude, le visage, la voix de Jean, à la minute où il l'avait quittée; elle tâchait d'en induire ce qu'il avait dû faire ensuite. « Il ne menaçait pas... Ni un mot de reproche, ni un geste de colère... Mais quelle détresse, et aussi quel étonnement dans son regard! On aurait dit qu'il me découvrait telle que je suis... » Et elle sanglotait : « Jean, je ne suis pas cette femme-là... Je suis bien celle que tu aimais, qui est toute à toi...! »

Le taxi s'arrêta devant l'hôtel de Trévoux, façade de plâtre étroite et fumeuse, avec de hautes fenêtres aux persiennes fermées. Mme de Trévoux n'était pas encore revenue d'Italie. Seule, à gauche de la porte cochère, la baie grillée de la loge montrait des vitres et des rideaux. Berthe connaissait bien les concierges, vieux ménage de paysans acclimatés depuis vingt ans dans la capitale. La femme, ronde et propre, répondit :

— M. Jean a déposé sa valise hier après-midi, vers cinq heures. Il a dit que ce n'était pas la peine de la monter dans sa chambre, qu'il repartait probablement le soir même. Seulement, il n'est pas revenu la chercher.

— Mais alors, où a-t-il passé la nuit?

— Oh! ça, madame, je ne sais pas! répliqua la femme, sans manifester la moindre inquiétude. Ce

n'est pas la première fois que M. Jean ne couche pas dans l'hôtel, surtout quand Mme la baronne est absente. Et puis, cette fois, j'étais sortie un moment dans le quartier, c'est mon mari que M. Jean a vu. Il est un peu dur d'oreille, mon mari : il n'a peut-être pas très bien compris, et il ne veut jamais avoir l'air... par amour-propre...

Berthe, dont la langue et les lèvres desséchées ne pouvaient plus articuler un mot, se dirigea vers le taxi. La concierge la suivait :

— Si M. Jean repasse ici, faut-il lui dire quelque chose de la part de Mme Lorande?

Elle réussit à balbutier :

— Oui... qu'il me téléphone... tout de suite...

Et dès que l'autre fut rentrée dans sa loge :

— A la préfecture de police! jeta-t-elle au chauffeur.

Maintenant, elle ne doutait plus que Jean ne se fût tué. Son imagination, à la fois débridée et précise, reconstituait l'événement : l'officier bleu qui descend l'escalier, gagne la rue, erre quelque temps par les larges voies proches du parc Monceau, puis se décide... court vers les fortifications... Par le boulevard Malesherbes, c'est tout près. Berthe le voyait aussi nettement que si elle assistait au drame, dévalant dans le fossé, au revers des pentes en démolition, et là...

Elle frappa sur la vitre. Le taxi s'arrêta.

— Allez d'abord au commissariat de police du boulevard Malesherbes, commanda-t-elle par la portière.

Mais le chauffeur n'obéit pas. Il arrêta sa voiture, descendit et vint à la portière, l'air amical et confidentiel. Les vingt francs par heure l'avaient rendu complaisant.

— C'est-y pour un accident que vous êtes tourmentée? dit-il.

— Oui... un accident qui a dû se produire dans le quartier du parc Monceau... aux fortifications, probablement.

— C'est cela. Je m'en doutais. Quelqu'un qui n'est pas rentré cette nuit, et vous craignez qu'il se soit péri? Le commissariat de police pour ce quartier-là, c'est rue Jouffroy. Mais moi, je vais vous dire une bonne chose : le mieux, c'est de continuer à rouler comme nous allions, jusqu'à la Préfecture. Là, à cette heure, ils ont en mains tous les rapports de la nuit... tout absolument, les accidents aussi bien comme les vols et les mauvais coups...

— Eh bien !... allons d'abord à la Préfecture, consentit Berthe.

L'huissier du préfet l'installa dans un petit salon d'un vert cru, papier vert sur les murs, velours vert sur les sièges, tapis vert sur la table. Un homme d'allure importante, exhibant à la fois la rosette rouge de sa jaquette et la rosette rouge de son pardessus d'été déboutonné, arpentait la pièce avec impatience. Pour ne voir ni le salon vert, ni le visiteur agité, Berthe regarda par la fenêtre, qui donnait sur une cour de service. Mais à cette cour calme et ennuyeuse se substituait dans son cerveau

l'image des fossés d'enceinte, des pentes en démolition et d'un corps qui dévalait...

Soudain, des voix derrière elle... La porte du cabinet du préfet s'était ouverte. Le préfet parlait sur le seuil :

— Votre Altesse peut être tranquille. La plus absolue discrétion. Tous mes hommages... Entrez, mon cher président.

Malgré elle, Berthe s'était retournée.

Elle vit le « cher président », le monsieur aux rosettes, s'engouffrer dans le cabinet du préfet. Les deux femmes qui en sortaient, la grande-duchesse Hilda et Mme Lelièvre, la reconnurent.

— Comment, très chère madame, vous ici? s'écria l'Altesse, courant à elle. Vous venez voir ce charmant préfet? *A thorough gentleman indeed*, et la discrétion même. Est-ce qu'à vous aussi on a volé quelque chose? A moi, mon collier... mon grand collier de perles... qui vaut près de deux millions. Et vous ne devinerez jamais qui... Lelièvre, je puis le dire à cette excellente Mme Lorande, qui écrit de si beaux romans, pour qu'elle fasse un livre contre ce bandit?... Je vous donnerai tous les détails, *ach! Schade!...* un homme que j'avais comblé de bienfaits... Dites le nom, Lelièvre. J'ai juré de ne plus le prononcer.

— Ramon Genaz, murmura piteusement la suivante... Il a abusé de la confiance de madame... Il a vendu son collier de perles, et il l'a emporté à l'étranger.

— Où il est en concubinage avec la Vitzina, j'en

suis sûre, ragea l'Allemande. Car cette catin non plus, le préfet me dit qu'on ne la retrouve pas à Paris! Mais vraiment, pourquoi venez-vous dans cet endroit, vous, ma chère grande autoresse?

Berthe inventa une histoire de sac à main précieux perdu dans un théâtre. D'ailleurs, la duchesse l'écoutait à peine et brusquement rompit l'entretien :

— Hâtons-nous, Lelièvre. Le préfet a dit que le ministre de l'Intérieur nous attend... Au revoir, charmante autoresse. Écrivez le livre tout de suite sur ce voleur et cette catin! Commencez aujourd'hui même. Tous les documents, je vous les donnerai. Sans mettre les noms, bien entendu!

Elle était déjà dans l'escalier, entraînant Mme Lelièvre, qui essayait de corriger par des saluts et des sourires l'impertinence de ce départ. Mais la porte du préfet s'était rouverte :

— Entendu, cher président. Mardi à huit heures. Entendu!... Madame?

Il accueillit Berthe, empressé, curieux. Il l'introduisit dans son cabinet, la fit asseoir.

— Outre que j'ai lu toute votre œuvre, madame, dit-il, je me permets de vous rappeler que nous nous sommes rencontrés au Cercle interallié, le soir où l'on fêtait ce général américain...

Elle l'interrompit, dit ce qui l'angoissait. Les rapports des commissariats furent apportés sur la table du préfet.

— La nuit a été remarquablement calme, déclara celui-ci, les consultant. Une mort subite dans un débit à Vaugirard... soixante-deux ans, journalier.

Une rixe place d'Anvers... une femme Leboucq, grièvement blessée... Un neurasthénique, Perginard, rentier, cinquante-deux ans, rue des Saules, qui s'est pendu à sa fenêtre... C'est tout ce que je vois de plus grave. Voulez-vous que je fasse faire un supplément d'enquête dans les commissariats ?

— Oh ! oui... je vous en prie !

Elle donna tous les renseignements nécessaires, avec une complète insouciance de se compromettre elle-même : l'heure où Jean était venu chez elle la veille, la discussion, la rupture, le départ de l'officier, le fait qu'il avait déposé sa valise rue du Pré-aux-Clercs et n'y avait plus reparu.

— M. de Trévoux, questionna le préfet, n'est pas... Comment dire? Enfin, c'est un homme équilibré? Ce n'est pas un impulsif?...

— Non... Mais c'est un homme très ardent, très décidé.

— Eh bien, madame, je ne crois pas qu'il y ait lieu de vous inquiéter. Probablement vous allez le voir revenir chez vous aujourd'hui... D'ailleurs, je vous téléphonerai aussitôt, si une nouvelle enquête m'apprend quelque chose... C'est très improbable... Pourtant, il y a dans Paris une complice des désespérés qui garde parfois longtemps leur secret...

— Laquelle?

— Mais... la Seine, madame.

Malgré cette vague menace, Berthe quitta la Préfecture plus rassurée. Elle se refusait à concevoir le lieutenant Jean de Trévoux enjambant le parapet

d'un pont, comme une grisette lâchée par son amant. Elle donna au chauffeur l'adresse des Saulnois : 29, rue d'Assas. Comme la voiture franchissait le pont du Châtelet, le paysage de la cité émut ses regards : la nef vénérable que le flot des siècles ballotte sans l'engloutir se dresse là, symboliquement, comme à son port d'attache. Aujourd'hui, le plus radieux, le plus frais printemps déversait une joie splendide sur le décor de la Cité. Le fleuve clapotait doucement, couleur de jais avec des reflets d'or. Non, ce n'était pas lui, Berthe en était sûre, qui gardait le secret de Jean disparu. Enfiévrée d'une bizarre espérance, l'amoureuse ne doutait plus, maintenant : elle allait joindre la piste, cerner le fugitif, le voir, le saisir... peut-être tout à l'heure, quand ce taxi cahotant aurait passé le deuxième pont, traversé les quais, le boulevard Saint-Germain, atteint le Luxembourg...

Mais, chez les Saulnois, comme Albine l'avait prévu, on ne la laissa pas monter.

— Ce n'est pas la peine que madame se dérange. La sonnette de la porte, le téléphone, tout est arrêté. On a donné une clé au médecin. M. Saulnois ne va pas du tout : le moindre bruit, c'est une crise. On va le transporter à Valmont, dans une chambre toute noire, pour plusieurs mois, sans voir personne... Que madame écrive.

Malgré son audace ordinaire, Berthe n'osa pas forcer la consigne : n'était-elle pas responsable de la souffrance qui sévissait là-haut, dans cet appartement clos comme une tombe ? Du reste, si personne

n'y pénétrait, Jean avait dû se heurter à l'obstacle, lui aussi. Elle s'informa : un officier, un jeune lieutenant en tenue bleue, s'était-il présenté? Non. Aucun officier, ni vieux, ni jeune. Personne.

Cet échec, pourtant prévu, brisa l'énergie qui avait soutenu Berthe jusque-là... Elle donna au chauffeur, en remontant dans le taxi rouge, l'adresse de sa propre demeure, rue de Logelbach. Affalée comme une loque sur la banquette grinçante, elle n'osa même pas regarder le miroitement du fleuve, quand l'auto passa le pont de la Concorde. « Il y a dans Paris une complice des désespérés qui garde parfois longtemps leur secret... » La phrase restait fichée dans sa mémoire comme une flèche empoisonnée... Elle faillit taper à la vitre, dire au chauffeur : « A la Morgue !... » Ce furent ses muscles qui lui refusèrent leur service; il lui restait tout juste assez de force pour regagner le gîte, pauvre bête fourbue qui ne songe plus qu'à la tiédeur obscure de sa remise. Le trajet lui parut sans fin. Elle reprit un peu d'élan quand elle eut quitté l'odieuse boîte rouge, et, comme l'ascenseur était en course, elle monta à pied les cinq étages, fouettée soudain par l'espoir que Jean était peut-être revenu, ou qu'il avait téléphoné, ou que le préfet avait téléphoné, selon sa promesse.

Personne n'avait téléphoné, sauf Albine, pour rassurer la vieille Clarisse.

Clarisse, employée dans son enfance à la mercerie de Jouy-en-Josas, admirait sa maîtresse aveuglément. Pieuse et pure elle-même, elle innocentait résolument tous les actes de Berthe. L'assiduité du jeune Tré-

voux (qu'elle avait d'ailleurs connu gamin) ne l'avait pas plus choquée que tant d'autres présences d'hommes dans la maison. Elle savait bien, elle, que madame « ne fautait point ». Son seul chagrin était le paganisme absolu de Berthe ; elle consumait ses gages en cierges à saint Antoine de Padoue et à sainte Claire pour obtenir du ciel la précieuse conversion. Cette fois, quand Clarisse eut de son mieux baigné, épongé, massé, pansé sa maîtresse (sans la questionner, car elle avait un tact merveilleux pour ne jamais égratigner cette sensibilité délicate), quand elle eut réussi à lui faire avaler un peu de thé, grignoter une biscotte, Berthe lui dit tout d'un coup :

— Clarisse, apprends-moi à faire une prière.

Inondée de bonheur, la vieille servante obéit... Berthe était étendue sur son lit, accoudée contre le traversin. Clarisse, à genoux, ses dures mains jointes appuyées sur la couverture, près du chevet, disait les paroles imploratrices... Berthe regardait avec une curiosité passionnée le visage tanné, élimé, ridé, parsemé déjà des tavelures et du lichen de l'âge, mais que l'austérité et l'abnégation de toute une vie avaient pourtant paré de dignité, voire de noblesse : quelque chose de rigide, de définitif, d'intangible. Levées vers le plafond, les prunelles d'un bleu opaque, un peu voilées, regardaient vers l'invisible avec une confiance surhumaine. Les lèvres gercées et pâlies prononcaient, tant bien que mal, les mots de supplication, mêlant un latin et un français pareillement déformés. Qu'importe!

S'il existait vraiment un mystérieux ordonnateur des choses, au delà de ces apparences matérielles, un appel aussi fort, aussi sincère, pouvait-il ne pas l'atteindre, ne pas l'émouvoir ? « Qu'elle est heureuse, cette Clarisse, pensait Berthe... même si sa croyance est un leurre ! » Et déjà, sa raison balançait entre la foi de la servante et sa propre incrédulité. « Toutes nos puissances d'agir tendent instinctivement vers leur but, vers leur but réel... L'élan si total de cette fille peut-il seul aller vers le néant ?... » Avec la docilité que Pascal recommande à l'apprenti croyant, elle se mit à l'école de l'ignorante.

— Va doucement, Clarisse, que j'entende bien !...

Et, après elle, elle redit en elle-même les syllabes que la vieille bouche articulait en les maltraitant. Mais Berthe n'avait pas assez l'habitude de la prière pour fixer sa pensée, et, tandis qu'elle répétait à voix basse les mots soufflés par Clarisse, son rêve vagabondait. Elle pensait à toutes les églises qu'elle avait visitées, n'y cherchant que l'émotion de l'art, la curiosité de l'art : sincèrement païenne, n'ayant de religieux qu'une sorte de culte panthéiste pour la nature, le printemps, le soleil, la beauté des choses et des êtres vivants... Ah ! si !... un jour pourtant, elle avait ressenti, devant la prière d'autrui, une émotion comparable à celle que la foi de Clarisse lui inspirait aujourd'hui... C'était durant ce voyage en Corse qu'elle fardait avec Albine, il y avait six ou sept ans... Dans la chapelle d'un couvent des Bernardines, sur la crête du cap Corse, à

Maorta... Un jour de la semaine de Pâques, où le Saint-Sacrement rayonnait dans l'or, devant le tabernacle... La nef était vide, sauf deux nonnes, agenouillées à droite et à gauche du chœur. L'une gardait la tête baissée et l'on distinguait mal ses traits. Mais l'autre, jeune encore et belle (autant qu'on en pouvait juger à distance et dans la demi-obscurité du chœur), tendait vers l'hostie rayonnante son visage comme sublimé, avec une telle passion que les deux voyageuses en avaient reçu la brûlure. Sorties de la chapelle, elles en avaient parlé longtemps. Albine avait dit : « J'ai senti, en regardant cette femme en prières, le frôlement d'une aile d'ange. A l'ordinaire, l'appareil des églises m'éloigne plutôt : je ne les aime que vides. Si jamais la vie me déçoit, je reviendrai ici chercher le frôlement d'aile de l'ange... »

... « Mon Dieu, prononçait Clarisse, j'ai un profond regret de vous avoir offensé, pour l'amour de vous-même, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, et que le péché vous déplaît ! »

Berthe l'interrompit :

— Demande que Jean revienne ici... bientôt, aujourd'hui... tout à l'heure.

La vieille, interdite, rappelée brusquement du ciel sur la terre, murmura : « Comment demander cela?... »

Puis, décidée, elle dit :

— Nous allons dire ensemble un *Sub tuum!*

Cette fois, Berthe força son esprit à adhérer étroitement aux paroles de Clarisse. Prompte aux

sautes d'imagination, elle avait à peine achevé la prière qu'elle se sentit toute revigorée. « Non, se dit-elle, Jean ne s'est pas tué... Il a souffert, il a prié... Il a la foi, lui aussi. Est-ce que Clarisse se tuerait pour un chagrin? »

La vieille femme de chambre, la voyant plus calme et prête à s'assoupir, alla doucement tirer les rideaux de la fenêtre. Recrue de fatigue, Berthe Lorande s'endormit. Clarisse, auprès d'elle, égrenait son chapelet. Après chaque dizaine, elle ajoutait simplement : « Mon Dieu, sainte Mère de Dieu, faites que M. Jean revienne ici tout à l'heure, avant que ma Berthe se réveille... »

Hélas! quand Berthe se réveilla, vers quatre heures, M. Jean n'était pas revenu. Berthe eut une violente crise de nerfs et de larmes, que Clarisse soigna, berça de son mieux. Mais elle ne put empêcher sa maîtresse de se lever, de se faire habiller vivement.

— La voiture est en bas?

— Oui, comme d'habitude.

— Je la prends... A tout à l'heure... Je vais jusqu'à Sainte-Clotilde, voir l'abbé Pilliart. C'est l'ami et le directeur spirituel de Jean.

Sur le seuil de l'appartement, elle embrassa les joues tannées de la vieille et lui glissa dans l'oreile :

— Prie pour moi! Prie tout le temps!

A Sainte-Clotilde, elle ne trouva point l'abbé Pilliart. Il souffrait d'un rhumatisme à la main, lui apprit-on, et gardait la chambre; mais le sacristain,

aimable et prolixe, ne cacha pas qu'il était visible, pour ses pénitents et ses pénitentes, 23, rue de Martignac, en face. C'était une maison habitée exclusivement par des ecclésiastiques, sur la place même de l'église. Il y avait une chapelle et deux confessionnaux. Berthe s'y rendit à pied. Elle fut reçue sans difficulté, mais dut attendre un bon quart d'heure dans un petit salon provincial, où quelques objets de prix et de goût, cadeaux, sans doute, de paroissiens mondains, contrastaient avec le fond bourgeois du décor. L'abbé Pilliart ouvrit enfin la porte de son bureau, contigu au salon. Berthe vit un homme d'une quarantaine d'années, avec un visage bilieux, où luisaient deux yeux très petits, d'un brun un peu jaune. Ses cheveux drus grisonnaient. Il avait l'air lointain et ennuyé. Le bas de la main et le poignet gauche étaient emmaillotés d'un pansement.

Il fit asseoir Berthe Lorande dans un fauteuil de reps rouge assez fatigué, à côté de la table de chêne nu qui lui servait de bureau. Aussitôt elle déchaîna contre lui son ardente éloquence, convaincue que ce prêtre incarnait sa dernière chance de rejoindre et de regagner Trévoux ; saisie aussi, il faut le dire, par son besoin irrésistible de conquérir, de ployer à sa fantaisie une volonté d'homme. Sans croire qu'elle mentît, ni même qu'elle imaginât, elle présenta au prêtre une image d'elle-même complètement transfigurée, une Berthe Lorande mystique, exaltée, n'ayant jamais accordé à Jean qu'une amitié ardente, mais chaste. Elle dit, avec des mots

si douloureux que l'aveu fut pudique, l'obstacle qui les séparait. Elle l'avouait au confesseur, mais n'avait-elle pas le droit de garder ce secret vis-à-vis d'un être neuf et sensible comme celui qu'elle aimait?

Ici l'abbé, dont le visage attentif n'avait pas bougé sous cette somptueuse avalanche de mots, interrompit :

— Madame, je vous en prie, ne confondons pas. Le sacrement de pénitence est une chose, la conversation que nous avons en ce moment en est une autre... Vous ne m'avez pas, jusqu'ici, parlé de confession.

Berthe eut la sensation de se cogner contre une barrière. Tout l'appareil de son éloquence s'émietta soudain. Elle lut, dans les petits yeux jaunes de l'abbé, le jugement dédaigneux qu'il portait sur elle. Elle éclata en sanglots.

— Ah! s'écria-t-elle... Je savais bien... J'avais bien compris... dans certaines phrases que Jean m'a dites... J'avais bien compris que vous étiez mon ennemi... Je ne le mérite pas pourtant... Je... je...

Le prêtre ne parut pas ému le moins du monde :

— Madame, reprit-il, je ne suis l'ennemi que du désordre moral. Mon ancien élève Jean de Trévoux est entre vos mains : quel que soit le genre de vos relations (et je n'en veux connaître que ce que vous venez de me dire), j'estime ces relations périlleuses pour son avenir...

— Périlleuses?... Pourquoi?

— Parce que vous êtes beaucoup plus âgée que

lui... Parce que vous appartenez à un milieu artiste et libre qui ne lui convient nullement... Enfin parce que vous êtes incroyante et qu'il est croyant. Ni lui ni vous ne pouvez être heureux ensemble : votre devoir est donc, à mon avis, de ne pas le dévier de son vrai chemin.

Chacune de ces paroles émises d'une voix égale, et comme s'il les eût récitées, tombait sur le cœur de la malheureuse en gouttes de soufre brûlant. Malgré sa souffrance, elle sentit que l'abbé parlait de Jean comme d'un être dont l'avenir importe plus que le présent. Donc, Jean vivait.

— Vous l'avez vu... depuis? demanda-t-elle.

L'abbé eut une seconde d'hésitation.

— Oui; je l'ai vu. C'est ici qu'il est venu en vous quittant, hier soir.

— Ah! s'écria-t-elle... Il vit! Où est-il?...

Elle se levait déjà. Le regard glacé de l'abbé la fit retomber sur le fauteuil.

— Je vous promets, balbutia-t-elle, de ne pas aller le retrouver, de ne pas chercher... Mais... il est bien, n'est-ce pas?... Il n'est pas malheureux?...

— Je n'ai aucune raison pour vous le cacher : Jean de Trévoux, venu à Paris avec une permission de quatre jours, passera, sur mon conseil, ces quatre jours en retraite, dans une maison que je lui ai désignée.

— Vous le verrez?

— Je le verrai...

— Ah! dites-lui qu'hier j'ai menti... que je l'ai renvoyé le cœur brisé. Je ne pense qu'à lui... je...

De nouveau, elle eut la sensation de se cogner à une barrière. La phrase commencée mourut sur ses lèvres; elle détesta cet homme en noir, dressé entre elle et son amant. Elle le détesta : mais elle ne pouvait plus s'en détacher. Il lui semblait que, si elle le quittait, le dernier lien qui la rattachait à Trévoux se romprait, et que, par ce prêtre seul, — dût-elle ne jamais revoir Trévoux, — Trévoux serait persuadé qu'elle n'était pas indigne. Soudain, elle eut froid. Ses dents claquèrent.

— Ne me renvoyez pas, monsieur l'abbé! implora-t-elle.

L'abbé, qui ne la quittait pas des yeux, répondit d'une voix où l'oreille si sensible de Berthe perçut une intonation un peu moins sévère :

— Mais, madame, je ne songe pas à vous renvoyer.

Il la laissa pleurer silencieusement tant qu'elle voulut. On eût dit qu'il savait d'avance comment la crise finirait, et qu'il attendait le dénoûment avec une patiente certitude. Tel un chimiste regarde dans l'éprouvette se déposer un précipité.

Berthe essuya enfin ses yeux en pleurs. Ah ! toute son éloquence, toute sa confiance en son pouvoir étaient bien renoncés ! L'homme en noir, ni beau, ni distingué, ni même très intelligent, avait brisé sa force en deux ou trois touches mystérieuses, comme ces lutteurs japonais qui, d'une chiquenaude, désorganisent un colosse. Elle balbutia :

— Est-ce que vous consentiriez... à m'entendre?

Elle n'osa pas dire le mot. Ce fut l'abbé qui le dit.

— En confession ? maintenant ?

— Oui.

— Si vous le désirez... Mais j'ai encore une personne à recevoir.

Il se leva le premier ; elle le suivit jusqu'à la porte du bureau, qu'il ouvrit sur l'antichambre.

— Valérie !... Valérie !

Au second appel, parut une mince femme habillée de gris comme une converse, mais coiffée d'un bonnet noir.

— Conduisez madame à la chapelle, lui dit-il.

Et à Berthe :

— Dans une dizaine de minutes, je pourrai vous prendre. D'ici là, recueillez-vous.

Berthe suivit la mince converse vêtue de gris. Un corridor bien ciré, — éclairé par un bec de gaz désuet, dont le faible papillon lumineux bruissait faiblement, — sentait l'encaustique et le benjoin. Berthe pensait : « C'est fini... Je suis prise... Pourtant, si je veux, je n'ai qu'à me sauver... » Mais elle continuait de suivre le dos gris de la converse.

Environ une heure après, sa voiture la ramena rue de Logelbach. Elle était calme et triste. Elle-même, s'analysant encore malgré sa dépression, caractérisait cet état en se disant : « Je suis aplatie... » Un concours d'événements et d'influences l'entraînait vers un ordre de choses nouveau. Pour résister, il aurait fallu de la force, et toute force était brisée en elle. « Jean est vivant !... » Elle se

répétait cela de temps en temps, pour s'empêcher de choir dans une sorte de léthargie... Mais ces trois mots n'avaient déjà plus pour elle le même sens enivrant.

C'est dans cet état d'affaissement, d'indifférence à la vie, symptôme fréquent des conversions commençantes, qu'elle regagna son gîte. Clarisse la guettait dans l'antichambre. En revoyant la vieille servante, Berthe eut comme un bref éblouissement : leur conversation de tantôt, tellement inaccoutumée, lui apparut alors comme l'étape initiale du chemin où maintenant elle se sentait engagée pour la vie. Elle fondit en larmes. Clarisse la soutenait dans ses bras, mêlant, pour lui parler, les appellations d'autrefois et celles d'aujourd'hui :

— Madame... Ma petite... Vous n'êtes pas malade? Vous n'avez pas de mauvaise nouvelle?

— Non, Clarisse, dit Berthe, épongeant ses yeux. Au contraire.

— M. Jean ?

— M. Jean va bien.

Elle avait beau tamponner ses yeux, le flux renaissant des pleurs continuait de lui baigner les joues sans qu'elle sût bien sur qui elle pleurait, sur Jean, sur l'amour brisé, sur elle-même. Plutôt sur elle-même.

Clarisse la guida jusque dans la chambre, et comme Berthe enlevait son chapeau et son manteau :

— Il y a une dame au salon, pour madame, dit-elle. Elle n'a pas voulu s'en aller, bien que j'aie dit que madame ne reviendrait peut-être pas dîner.

Et il n'y a pas eu moyen non plus de lui faire dire son nom. Mais c'est une dame que madame connaît.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Je n'ai plus de mémoire pour me rappeler le nom des gens, ni l'endroit où je les ai vus. Cette dame blonde-là, je ne crois pas qu'elle soit venue ici... Mais j'ai dû aller lui porter une lettre... ou bien elle s'est trouvée à la campagne chez Mme de Trévoux, pendant qu'on y était.

— Je vais voir qui c'est, dit Berthe.

Elle s'arrangea un peu, sans nulle coquetterie, puis se rendit au salon. Qui elle allait trouver là, cela lui était bien égal ! Rien ne comptait plus.

Au salon, Clarisse, parcimonieusement, n'avait allumé qu'une des lampes de la cheminée.

Berthe reconnut la visiteuse quand elle fut tout près d'elle.

— Tiens !... Jeanne !

C'était Jeanne Saulnois. Revenue à ce calme un peu endormi qu'elle avait emporté de la maison des prêtres, Berthe remarqua que Jeanne était maigrie, ravagée.

— Je vous ai fait attendre, excusez-moi, reprit-elle. De quoi s'agit-il ?

Jeanne, dont les lèvres tremblaient, répondit :

— Vous êtes venue chez nous ce matin.

— Oui... vers onze heures.

— Pourquoi ?

Jeanne remarqua l'hésitation de Berthe, avant que celle-ci répondît :

— Mais... je suis venue prendre des nouvelles du maître.

— Non, Berthe, répliqua vivement Jeanne. Vous avez insisté pour qu'on vous laissât monter. Or, ce n'était pas moi que vous vouliez voir, n'est-ce pas? Vous vous souciez très peu de moi. Vous vouliez voir Albert... Après des semaines où vous l'avez complètement rejeté de votre vie, la fantaisie vous plaisait de le ressaisir. A moins que ce ne fût un pervers désir de constater le mal que vous lui avez fait...

Sa langue desséchée articulait difficilement les mots. Elle dut faire une pause. Berthe écoutait, très calme, et s'étonnant elle-même de son calme. Quelle étape avait-elle donc parcourue, durant cette unique journée, pour que tout cela lui parût si indifférent, si loin d'elle?

— Berthe, reprit Jeanne, je vous... (elle avait sur les lèvres : « Je vous défends... » mais le mot ne sortit pas), je vous... demande de laisser mon mari en repos. Il a été, il est encore très malade... Les médecins disent pourtant qu'il guérira... mais par l'isolement absolu. Moi-même (elle eut un sanglot), je vais être séparée de lui pendant des semaines. Vous... vous... ce serait la rechute certaine. Laissez-le... Laissez-nous...

Elle tomba sur un siège et sanglota, un mouchoir appuyé sur sa figure: Berthe n'entendait plus que ces mots, qu'elle répétait obstinément : « Laissez-nous! Laissez-nous » Mais cela encore n'émut pas son cœur. Elle pensait : « Jeanne m'agace, voilà

tout. Il faut qu'elle s'en aille le plus vite possible... »
Et ce fut avec un peu d'impatience dans la voix qu'elle répondit :

— Vous pouvez être bien tranquille, Jeanne. Je ne tiens nullement à revoir votre mari. Et, puisque vous le désirez... même les manifestations de politesse... je m'en abstiendrai.

Ce fut dit si nettement, si placidement, que Jeanne ne put mettre en doute que ce fût sincère. Mais justement cette placidité l'offusqua ; dans un repli mystérieux de son cœur, elle ressentit douloureusement que son mari fût si aisément sacrifié. Le goût de piquer la rivale au vif, auquel nulle femme ne résiste, lui fit répondre :

— Bien ! J'y compte. D'ailleurs, vous avez mieux !

Elle se leva et voulut rompre sur cette réplique. Berthe lui posa la main sur le bras.

— Jeanne, vous souhaitez me blesser. A quoi cela vous sert-il?... Mais, comme toutes les femmes irréprochables, vous avez un peu de méchanceté vindicative contre... les autres. Moi, je suis ce que je suis, mais je n'ai de méchanceté contre personne,.. Même pas contre vous en ce moment. Et je vais vous le prouver.

Jeanne, interloquée, balbutia :

— Je ne comprends pas.

— En effet, vous ne comprenez rien au mal de votre mari. Albert ne m'aime pas, il ne souffre pas de mon absence. Il est jaloux, tout simplement. Il croit que j'appartiens à Jean de Trévoux, moi qui

me suis refusé à lui, Albert. Eh bien ! je vais vous donner le moyen de le guérir. Dites-lui d'abord que je n'ai pas plus appartenu à Jean de Trévoux qu'à lui. Dites-lui aussi que je ne reverrai jamais Jean de Trévoux. C'est la vérité... Vous sentez bien que je ne mens pas... Allez !... Dites cela à votre mari.

L'émotion de Jeanne fut si vive qu'elle saisit les mains de Berthe, et elle mit tant de force dans cette étreinte que Berthe ne sut pas si c'était violence ou gratitude. Berthe se dégagea doucement.

— Maintenant, reprit-elle, qu'on ne me tourmente plus avec tout cela. Je ne suis à personne, je n'ai jamais été à personne. Je ne serai jamais à personne. Tout cela m'excède. Allez !

Ensemble, les deux femmes gagnèrent l'antichambre et la porte d'entrée que Berthe ouvrit :

— Adieu, Jeanne. Vous n'êtes pas à plaindre, croyez-moi.

Il y eut un instant où leurs yeux se fouillèrent, comme pour y chercher les traces de l'ancienne amitié. Mais la coupure, avec le passé, était trop profonde. Jeanne dit simplement :

— Adieu, Berthe !...

II

« Mon cher Laurent, j'ai attendu, pour vous écrire ceci, que toute la maison fût endormie, cette grande maison que j'aime parce que je l'ai faite,

parce que c'est la maison Camille Engelmann, et aussi parce que c'est là, parmi son activité fiévreuse, que j'ai fini de vous connaître et que mon cœur s'est rempli de vous. Oui, Laurent. A distance, j'ai le courage de vous dire ce que je n'ai pas su vous faire comprendre, ni osé vous avouer. Aussi bien, tout est changé maintenant. Vous m'avez confié que vous aimez une jeune fille, que vous allez l'épouser. Mon humble aveu n'a donc plus d'importance : mettons qu'il ait pour vous un intérêt rétrospectif. Je sais que vous professez pour « la Patronne » un sincère dévoûment, que vous ne dédaignez ni son caractère, ni son esprit. Il ne peut pas vous être indifférent qu'elle vous aime... qu'elle vous aime tout bêtement, comme n'importe quelle midinette peut aimer.

« Où en étais-je?... Mes idées sont un peu sens dessus dessous, et rétives à se mettre en ordre. Vous comprendrez bientôt pourquoi. Où en étais-je? Ah! oui... Je vous disais que c'est l'instant du plus profond silence nocturne. Je suis assise à la table où nous avons si souvent travaillé ensemble. Je vois en face de moi le fauteuil où vous vous asseyiez chaque matin, pour nos sérieuses conversations... Comme je vous regardais parler! Tellement que parfois je n'écoutais pas ce que vous disiez. Il vous fallait répéter. Et vous ne vous aperceviez de rien! Vous croyiez que je n'avais en tête que l'emprunt Yougoslave ou les prospections de Galicie! Les hommes sont naïfs!... Pensez aussi que j'écris sur ce sous-main fait

d'une reliure du dix-septième : vous le revoyez bien, n'est-ce pas? Si souvent vous vous êtes penché dessus, avec moi, quand nous étudiions ensemble un document. J'avais alors une envie folle de vous embrasser... Ne riez pas, Laurent ! Au surplus, je suis sûre que vous ne riez pas ; vous avez du chagrin, je l'ai bien vu quand vous m'avez quittée après m'avoir montré le portrait de Mlle Migier. Cela ne vous fait pas rire, que je vous aime; cela vous consterne. Vous sentez que, dans cette rencontre, il faut que quelqu'un soit sacrifié : Mlle Migier, vous ou moi. Vous êtes désolé que ce soit moi : mais vous y consentez, pourtant, car vous avez beau être la bonté même, vous êtes cruellement égoïste en ce qui concerne votre amour. C'est dans l'ordre.

« Et voilà encore que j'ai perdu le fil... Faut-il que la Patronne soit chavirée, hein, mon ami? pour perdre le fil deux fois de suite en deux pages... Tout cela, digressions et divagations à part, était pour vous prier de faire un effort d'imagination. Vous êtes peu imaginatif; tâchez pourtant de représenter l'heure exacte, le lieu exact où je vous écris. Il me plaît de penser que vous m'aurez « vue » à cette heure considérable de ma vie. Je veux dire que cela me console un peu.

« Car j'ai beaucoup de chagrin. Je suis pleine de rancune contre la vie, contre ma vie. Je n'ai pas mérité cette fin désolante. J'accuse l'injustice du sort. J'ai tant travaillé, Laurent! Et mon travail a été utile à tant de gens, qui ont vécu, ou

vécu plus heureux, par moi, par ma peine! J'ai beau sonder ma conscience, je ne me souviens pas d'avoir fait volontairement du mal à autrui. Même en affaires, même avec mes ennemis d'affaires, j'ai toujours joué le *fair play*. Je n'y ai pas de mérite, car je suis tyrannisée par ma conscience. Il fallait que je lui obéisse : autrement ma vie aurait été empoisonnée. Par exemple, quand la guerre a éclaté, rien ne me forçait, responsable d'intérêts si graves, à devenir infirmière, et, devenue infirmière, à servir dans l'endroit le plus dangereux... Eh bien! si, Laurent! il a fallu... Je n'ai pas pu me dérober. Une force impérieuse m'a traînée où je n'avais aucune envie d'aller. Lorsque j'ai transporté mes blessés sous le feu des fokkers, à Serrigny, je n'étais pas exaltée, je n'étais pas héroïque. Je pensais : « Est-ce stupide de risquer ce que je risque quand on peut s'en dispenser, et quand tant d'autres s'en dispensent ? » Mais je continuais à m'exposer. Je ne pouvais pas faire autrement.

« C'était absurde. Je le constate aujourd'hui, cette vie tyrannisée par la conscience ayant abouti à une faillite si totale qu'on dirait d'une gageure du destin.

« Moi qui ai plus d'imagination que vous, Laurent, je vous vois très bien lisant ma lettre. Et je vous vois, ayant lu les dernières lignes que je viens d'écrire, poser le papier et prendre votre air méditatif, reculant le buste, penchant un peu la tête, fermant imperceptiblement vos jolis yeux gris, et plissant si drôlement le haut de votre nez! (Que

de fois, encore, j'ai eu envie de vous embrasser, quand vous méditiez ainsi!) Vous méditerez en lisant les lignes qui précèdent, vous penserez : « Oui, la Patronne a une conscience d'honnête homme, d'homme loyal et généreux, d'homme brave. C'est dommage que... » Et vous êtes si tendrement gentil pour moi que peut-être vous n'achèverez pas votre pensée. Eh bien! Je vais l'exprimer à votre place : « C'est dommage, pensez-vous, que cette loyale et brave Patronne ait fait bon marché de la vertu essentielle des femmes, de celle que moi, Laurent Sixte, je prise entre toutes, que je sens vivante et forte chez ma fiancée, et que ma fiancée continuera certainement de respecter quand elle sera Mme Sixte. » Laurent, vous avez raison en fait. Au cours de ma vie, j'ai pratiqué des vertus importantes, assez rares chez les femmes. Je n'ai pas pratiqué ce qu'on appelle, pour une femme, *la vertu*. Jeune encore, et n'ayant reçu aucune tradition morale (puisque je n'ai pas connu ma mère et que mon père était un viveur), j'ai regardé en face cette prétendue vertu de la femme. J'ai jugé que c'était une convention, fondée sur l'égoïsme jaloux des mâles et sur leur souci de transmettre leur propriété à des enfants réellement nés d'eux : en somme, une simple loi d'intérêt matériel, respectable comme un tarif douanier, sans plus. J'ai grandi. J'ai regardé autour de moi, aussi bien les mœurs du peuple que les mœurs des dirigeants. J'ai constaté que la fameuse loi, officiellement respectée par tous, était, dans la pratique, trans-

gressée par beaucoup de ses défenseurs; l'histoire m'apprenait qu'il en avait été toujours ainsi. Hommes ou femmes, les seuls êtres qui observaient réellement cette règle soi-disant essentielle m'ont paru être ceux qui, par tempérament, n'avaient pas envie de la transgresser. Êtes-vous de ceux-là, mon ami? J'incline à le croire. Mme Laurent Sixte aura, j'en suis sûre, un mari attentif qui lui donnera toute satisfaction; mais vous êtes plus affectueux qu'amoureux; le désir ne vous harcèle point. Je vous envie. Car la nature m'a créée tout autre. La continence me pèse; les tourments de Phèdre ne me sont pas inconnus. De là, sans doute, mes idées sur cet ordre de choses. Ma libre vie d'amour, plus semblable à la vie d'un homme qu'à celle d'une femme, j'étais sincère en estimant qu'elle n'outrageait pas la morale vraie. Et si j'ai mené cette vie ouvertement, ce fut non point par ostentation, mais par conscience. L'hypocrisie me fait horreur. Un acte que j'accomplis, j'en veux la responsabilité privée et publique.

« J'ai choqué ainsi beaucoup de gens qui menaient la même vie, mais plus secrètement. Ceux-ci, je les dédaigne. Malheureusement, j'ai choqué aussi les « vrais croyants » : vous, par exemple. Laurent, je veux que vous sachiez ceci : depuis que je vous connais, ma vie fut parfaitement pure, au sens de la pureté qui vous plaît. Conversion bien récente! penserez-vous. Il ne tenait qu'à vous d'en prolonger l'effet, car c'était une conversion définitive. Si j'avais été votre femme, Laurent, ce

qui, après tout, n'avait rien d'anormal, vous auriez eu une compagne aussi fidèle que pourra l'être Mlle Migier. Je vous en donne ma parole, et vous savez ce que vaut la parole de la Patronne.

« Pourquoi ce changement ? Parce que je vous ai aimé autrement que je n'avais aimé encore, et que, pour vous plaire, mon instinct me suggérait d'être tout autre que je n'avais été jusqu'alors. Immédiatement cet instinct nouveau modifiait mes idées sur l'amour. Le don-juanisme où je m'étais complu, ah ! comme il me gênait en face de vous ! J'aurais voulu l'effacer de ma vie. Il m'inspirait de la rancune. Je commençais à le détester. Ne connaissant pas Mlle Migier, c'était Jeanne Saulnois que j'enviais. Bienheureuse, celle-là, dont la vie tout entière a été consacrée à un seul amour ! On l'admire, on la respecte ; on la cite comme un type de l'épouse vertueuse sans pruderie, fidèle compagne, fidèle associée. On dit : « Voyez, elle a résisté même à Guilloux, qui est un professionnel de la séduction !... » Belle vertu ! Quelle femme ne l'aurait pratiquée à sa place ? Elle a le privilège d'une éducation traditionnelle, dans une vieille famille de province ; à vingt ans, elle a rencontré l'homme fait pour elle ; elle l'a aimé ; elle l'a épousé ; il était séduisant, fin, spirituel ; il est bientôt devenu célèbre ; la galanterie des mondaines se l'est disputé, et, s'il a cédé parfois, Jeanne savait bien qu'elle tenait ferme la meilleure part. Parmi celles que ce Guilloux appelle les don Juanes, qui de nous n'échangerait sa destinée contre celle d'une Jeanne

Saulnois ? Moi aussi, avec cette faveur du destin : rencontrer à vingt ans l'homme que l'on aimera, je n'aurais point été don Juane. J'aurais été la plus ardente, mais la plus sûre des compagnes.

« Laurent, je vous assure que je ne suis pas méprisable. Plus sincèrement que le convive du Commandeur, mes tentatives s'efforçaient vers un idéal. Au moment même où je rencontre cet idéal, la statue de pierre se dresse entre lui et moi : la vieille idole, figure menteuse et traditionnelle de la vertu féminine. Soit, comme pour le Convive, mon heure est venue!

« Mais, en somme, pourquoi vous dire tout cela ? J'essaie de justifier devant vous mon passé, comme si votre jugement sur ce passé était le véritable obstacle entre nous.

« Or, vous le croyez peut-être, vous. Mais il n'en est rien.

« Le véritable obstacle n'est pas dans le passé, mais dans le présent. Il n'est pas moral, il est tout physique et matériel.

« Au lieu de devenir mon collaborateur, en 1920, si vous l'étiez devenu en 1912, Laurent Sixte, alors que rayonnait de moi cette force attractive à laquelle aucun homme ne résistait, vous n'auriez pas résisté non plus. Vous auriez abjuré le culte de la vieille idole pétrifiée : le divin désir vous aurait jeté dans mes bras, et une fois à moi, comme j'aurais été la plus honnête compagne, votre morale, comme toutes les morales, se serait

conformée aux nécessités inflexibles de votre instinct.

« Ah! Laurent, c'est de ce retard, c'est de ce caprice du destin que je ne me console pas. Dire que j'aurais pu vous apparaître quand mes yeux avaient tout leur éclat, quand mes cheveux sentaient la jeune sève, quand ma bouche était si voluptueuse que des hommes en détournaient parfois les yeux de peur de perdre l'esprit, quand les traits de mon visage et les lignes de mon corps gardaient la ferme pureté de leur contour, quand j'avais encore mes jambes et mes seins de Diane!... Jamais je ne me consolerai de cette sournoiserie du destin qui m'a donné ce pouvoir de conquérir tous les hommes, qui m'a donné de rencontrer le seul homme que je pouvais aimer vraiment, et s'est diverti à combiner la rencontre quand il m'avait ôté le pouvoir. Laurent! Laurent! Vous n'avez pas connu la vraie Camille, et c'est pour cela que vous ne l'avez pas aimée! Vous avez connu une lamentable mutilée, qui, des mois, a gémi, le ventre recousu, sur un lit d'hôpital, qui a pu revivre, mais comme un débris de ce qu'elle fut!

« Mais je n'ai que trop parlé de mon désastre. Et ce n'est pas seulement pour vous en parler que je vous écris.

« Cher Laurent, j'ai surtout voulu vous assurer que je vous quitte sans nulle rancune. Vous avez été le plus droit, le plus honnête des amis. Vous ne pouviez vraiment pas me dire : « Patronne, gardez-vous de m'aimer. Mon cœur n'est pas

libre... » D'autant plus, grand enfant naïf, que vous ne vous doutiez de rien... Vous étiez doublement aveuglé, par l'amour de votre fiancée et par ma déchéance physique. Vous avez piétiné mon cœur sans y prendre garde. Je ne vous en veux point. Je vous suis, au contraire, reconnaissante de l'affection loyale et forte que vous m'avez donnée. Jamais je n'en avais connu de pareille. Quel brave homme vous êtes! Si franc, si droit, si net... et aussi, tellement charmant à regarder! Que j'aime vos yeux, la couleur de votre teint, vos cheveux grisonnants qui vous laissent si jeune, vos mains grandes et fines, la lenteur précise de vos gestes. Et cette physionomie confiante, un peu naïve, si attirante! En pensant que je ne reverrai plus tout cela, j'ai le cœur en loque.

« Car je ne vous reverrai plus, mon ami. Ni vous, ni personne. La vie que j'ai menée jusqu'à présent me pèse, et vous m'avez fait comprendre que je n'en saurais mener d'autre. Les complaisances plus ou moins intéressées des surbordonnés pour la Patronne, désormais la Patronne en a la nausée. Et comme, malgré les apparences, elle est restée jeune de tempérament, la Patronne n'aperçoit d'autre solution au problème que de s'esquiver discrètement. D'ailleurs, la vie sans vous me semblerait vide : et je n'aurais pas la force d'âme nécessaire pour continuer, avec le fiancé ou le mari de Mlle Migier, les relations de tendre camaraderie qui me furent si douces...

« Je m'en vais... Mon désir est que personne ne

se doute des raisons véritables de mon départ. Outre cette lettre qui vous parviendra demain à la première heure (j'ai tout agencé pour cela), je laisse, avec mon testament, une déclaration brève et nette, spécifiant que je ne puis supporter plus longtemps les douleurs consécutives à ma blessure et à l'opération que j'ai subie. Je ne mens pas, au fond. Si je n'avais pas été blessée, opérée, mutilée, je serais belle encore et vous m'aimeriez. N'est-ce pas que c'est inique? J'ai agi comme un homme courageux : et, parce que je ne suis pas un homme, je suis punie de mon courage. Ah! je meurs bien de ma blessure, et ma lettre dit vrai.

« Avec cette lettre « officielle », on trouvera mon testament. Je vous demande d'être l'exécuteur de mes volontés : vous ne me refuserez pas ce dernier dévoûment. Ma fortune est importante. Pour les trois quarts, je la lègue aux œuvres que j'ai créées et soutenues. Le dernier quart se partagera entre Mlle Migier et vous. De cette façon, nul ne pourra soupçonner ce qui fut. Je vous conjure de m'en garder le secret, même vis-à-vis de votre fiancée. Dites-lui que vous m'aviez raconté vos projets, que je les encourageais, et que, malgré l'accès de neurasthénie qui a précipité ma fin, je n'ai pas oublié de mettre un peu de duvet au fond de votre jeune nid.

« Je vous lègue aussi la plupart des objets qui m'entourent dans mon cabinet de travail : le sous-main, entre autres, *notre* sous-main, dont plusieurs fois vous vous êtes servi devant moi. Je vous donne

enfin un grand portrait de moi, peint par Laslow en 1913. Je ne vous l'ai jamais montré, parce que je redoutais la comparaison entre mon passé et mon présent. Je vous demande de le suspendre chez vous, dans la pièce où vous travaillez : ainsi la vraie Camille Engelmann, la jeune, la jolie, celle d'avant la catastrophe, substituera peu à peu son image à l'image désolante que vous avez connue.

« Enfin, j'avise le président de notre Conseil d'administration que je laisse tout en ordre, afin que ma mort volontaire ne nuise pas à la Banque. Et je vous désigne au Conseil comme mon successeur éventuel. Je souhaite qu'on suive mes suggestions. De toutes façons, il m'est doux de partir, sachant que votre avenir est assuré.

« Là... Voilà réglées les questions d'affaires. Maintenant, adieu, Laurent. Je vais m'évader de la vie... Dans très peu d'instants, je ne serai plus ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide : je ne serai rien. On ne pourra plus me faire de mal. Vous ne pourrez plus me faire de mal, méchant! Savez-vous que je goûte une sensation de puissance illimitée, une sensation qui est presque joyeuse, à jeter le défi à la figure du destin : « Tu ne pourras plus rien contre moi... » Rien ... si tout finit avec la vie... Et moi, je crois que tout finit avec la vie. Oh! je sais bien que c'est une simple hypothèse, pas plus prouvable que l'hypothèse de la survie. Personne de sensé ne s'imagine voir clair dans la nuit. L'hypothèse que Camille Engelmann ne sera plus *rien* tout

à l'heure est celle qui s'adapte le mieux à ma raison, à mon expérience, à mon instinct. Voilà tout. Si je me trompe, je ne puis croire que l'improbable survie m'amène en présence d'un Juge qui soit un tortionnaire. Quand la malheureuse Camille se présentera à son tribunal avec son pauvre corps mutilé, son pauvre cœur lacéré, montrant le bien qu'elle a fait et le mal qu'elle a souffert, si le Juge a seulement l'indulgence et la bonté d'un honnête homme ordinaire, il l'absoudra, il la recueillera. Telle est ma foi, dans mon incroyance.

« Adieu, cher Laurent. Ayez pitié de mon souvenir, vous qui n'avez pas eu pitié de moi ! Vivre dans vous, c'est la seule survie que j'ambitionne. Mon cher ami, gardez-moi en vous. Vous êtes tout ce qui m'anime encore dans cette solitude affreuse à travers laquelle je fais mes derniers pas vers le néant. Adieu, je vous embrasse de toute mon âme, comme si j'étais votre femme. Ne protestez pas, vous êtes veuf de moi, déjà, à l'heure où vous sentez le frôlement de cette étreinte. Il n'y a pas de quoi rendre jalouse votre vraie femme.

« Et puis, sachez-le, elle ne vous aimera jamais, jamais comme je vous aurais aimé... comme je vous aime, mon chéri, mon chéri !

« CAMILLE. »

III

Dans l'agonie morale où se débattait Albine Anderny, la brusque venue de Berthe Lorande racontant ses angoisses, le réconfort passionné qu'elle lui avait offert avaient fait comme une trêve ardente. Mais, sitôt disparu le taxi rouge, suivi par son regard jusqu'au tournant de la rue, le souci de cette moindre aventure s'évanouit, ou plutôt, si elle y pensa, ce fut pour se dire :

« Berthe croit que c'est souffrir, cela!... Ah ! que n'ai-je son cœur, et que ne suis-je à sa place! »

Or, pendant la trêve même, ainsi qu'il advient souvent au cours du sommeil, le mécanisme mystérieux de la pensée, de la réflexion, avait continué de jouer en elle, moins conscient, non moins actif. Et l'issue possible, la brèche dans le mur, — que la malheureuse avait entrevues comme dans une palpitation d'éclair, juste avant le coup de téléphone de Berthe, — lui apparaissaient maintenant avec la netteté d'une épure sur une planche à dessin... Il existe, le moyen de consommer aujourd'hui même, entre Roger et elle, la rupture définitive, sans révéler ce qui ne peut pas lui être révélé. Il existe; il est évident; il semble infaillible. Pour le mettre en œuvre, il suffit de prendre ce cornet de téléphone suspendu à portée de la main, de prononcer les chiffres d'un certain numéro, et, dès qu'une certaine voix répondra, il suffit de dire : « Venez,

je vous attends... » Puis, quand Roger sera là, dans cette chambre où il n'a jamais pénétré encore, mais où Albine veut le recevoir, parce que les murs, les meubles, les objets, au long de cette crise atroce qu'elle vient d'endurer, se sont pour ainsi dire amalgamés à son angoisse, qu'ils sont la pierre de son calvaire et le bois de sa croix, et qu'elle sent s'exhaler d'eux comme une suggestion de sacrifice, — quand Roger sera là, en sa présence, il suffira de prononcer certaines paroles, et c'est Roger qui rompra le pacte et qui s'enfuira, non pas désespéré, mais plein d'un dégoût et d'une indignation qui le sauveront du désespoir.

Voilà le plan. Il paraît simple à l'esprit d'Albine, esprit si lucide en ce moment qu'il semble arraché aux contingences du corps, suspendu au-dessus d'elle-même comme une lampe fixe et intense. Un secret unique doit être défendu à tout prix : au prix de l'aveu complet, détaillé, de toutes les autres défaillances de sa vie, au prix de tout ce qui pourra détruire en Roger l'image épurée qu'il s'est faite d'Albine, voire au prix d'inventions affreuses. Il faut que Roger se sauve de cette chambre et de l'amour d'Albine, avec la conviction qu'il échappe à pis que la mort. Il faut qu'il s'évade, gorgé de fureur et crachant son mépris en injures. Alors, sans doute, sa fureur même le sauvera du suicide. On ne se tue pas pour l'être qu'Albine va lui révéler.

Il s'en ira, il vivra. Vingt-quatre ans ! C'est un enfant ! Tant d'années lui restent pour oublier une

aventure qui fut, en somme, l'ébauche d'un projet, et d'un projet sur lequel a plané dès l'origine une sorte de gêne obscure et lourde. Bizarre amour qui n'a pas même enfiévré la surface de la chair, qui s'est refusé la saveur d'un baiser. Roger oubliera. Albine sait par expérience que la seule mémoire tenace de l'amour rompu, disparu, réside dans les sens. Les sens de Roger ne lui rappelleront rien. Il oubliera. Il aimera d'autres femmes. Une femme plus que les autres. Il se mariera. Il aura des enfants. Il sera heureux. Albine, un moment hallucinée, s'imagine mêlée à ce bonheur, regardant, touchant, baisant des enfants qui, pour être nés d'une autre femme, n'en seraient pas moins issus d'elle, puisqu'ils seraient les enfants de Roger. Son cœur se fond ; elle sanglote. Ah ! c'en est trop ! On ne peut supporter la vie qu'elle est en train de se construire. Ne vaut-il pas mieux oser la vérité, dire à Roger simplement : « Eh bien, voilà ! Tu n'es pas né de l'institutrice française : je vais te révéler qui est ta mère... ta mère qui, sans te connaître pour son fils, ne t'a aimé que comme un fils, ta mère qui, en t'aimant sans te connaître, s'est lentement purifiée dans cette tendre ardeur, lentement dépouillée de son passé. Recueille-la.., pardonne-lui... Aime-la ! »

Non. Impossible. Rien qu'à cette évocation, la désespérée a senti le mur infranchissable de nouveau dressé devant elle. Dire la vérité lui coûterait plus encore que tout ce qui la menace, si elle garde le secret. Le secret gardé, — l'image déshonorante

qu'elle laissera dans le souvenir de Roger ne sera du moins que celui d'une passante, d'une aventurière de l'amour. Ce ne sera pas le souvenir de sa mère. Y survivrait-il, le malheureux?

Ainsi tout ramène la vaincue à la solution qui concentrera sur elle-même le plus de souffrance. Et sans délai : il n'est plus temps de différer, ni de méditer. Elle s'y résout avec horreur, comme on se précipite dans la rue du haut d'un quatrième étage pour échapper à l'incendie. Elle appelle Justine.

— Je vais mieux, ma fille. Voulez-vous téléphoner à M. Vaugrenier que je le recevrai tout de suite après déjeuner, vers deux heures, ici?

— Bien, madame...

Mais quand elle voit Justine saisir le cornet de l'appareil, elle se sauve dans son cabinet de toilette, dont elle tire la porte après elle. Elle a peur de cette voix lointaine, qu'elle n'entendra pas, mais qu'elle devinera entre les répliques de la servante. Elle a peur d'arracher le cornet des mains de Justine.

A travers la porte, Justine dit :

— M. Vaugrenier viendra à deux heures.

— Bien!

— Madame a besoin de moi?

— Non. Je vous sonnerai.

Et maintenant, seule dans la vaste pièce faïencée de blanc, devant la table à coiffer, orientée pour qu'une lumière éclatante, crue, brutale, éclaire le buste reflété dans la glace, Albine s'observe, tout

comme, la veille, Camille Engelmann s'est observée. On dirait qu'un destin ironique conduit par les mêmes étapes, à leur déclin, ces vies comparables... Mais Albine, elle, a toujours pratiqué envers sa propre beauté la franchise d'examen la plus sévère, contrairement à tant de femmes qui composent instinctivement leurs traits dès qu'elles en aperçoivent le double dans un miroir. La voilà, telle que l'ont faite quarante heures de torture. La toilette matinale n'a corrigé que très passagèrement un désordre maintenant reparu. La coiffure, qu'elle n'a plus surveillée, s'est dérangée en partie. La robe d'intérieur s'entr'ouvre avec négligence, découvre le cou et le haut des seins. Les bras sont nus dans les larges manches. Albine s'observe. Le souhait éperdu qu'elle forme depuis tant d'années, quand elle s'assied à cette place, face au miroir, le souhait de se juger faite encore pour susciter le désir des hommes, faite pour le bonheur de l'amour, ah! comme il est loin cette fois! Désir des hommes, bonheur de l'amour, elle les honnit. N'est-ce pas d'eux qu'est venu le désespoir du présent? Elle regarde son visage, ses cheveux; elle scrute son col, son sein, ses bras nus avec une tout autre inquiétude. Dans la lutte qu'elle va soutenir tout à l'heure contre Roger, elle voudrait se présenter meurtrie, vieillie, définitivement exclue du désir et de l'amour! Le désir, l'amour!... Une sorte d'horreur sacrée la saisit à concevoir qu'ils vont peut-être surgir, dans cette suprême entrevue, surgir de lui qui ne sait pas vers elle qui sait. Puissent les quarante

heures de torture l'avoir assez macérée, assez vieillie! Elle approche ses yeux du miroir, avec une attention plus minutieuse qu'aux jours où, le cœur allègre et avide d'amour, elle se disait : « Je veux être plus belle qu'hier. » Elle s'observe... Berthe a vu juste; ses cheveux ont changé de nuance, surtout autour des tempes. Pour mieux s'en assurer, elle arrache les fourches d'écaille qui les maintiennent : les voilà déroulés, cachant à demi la nudité du buste sous leurs ondes odorantes et tièdes. Albine scrute la racine même de ces pousses innombrables. Oui ; certaines semblent blanches, regardées de près; mais le reflet châtain des tiges voisines absorbe cette blancheur. La nuance de la coulée tout entière a pâli, ce n'est pas niable : Albine pressent que ce pâlissement va continuer, résorber peu à peu le pigment d'ambre qui l'illumine toujours; dans un mois, peut-être, elle aura les cheveux gris. Mais aujourd'hui cette atténuation du glacis ambré, loin de la vieillir, la rajeunit, comme un imperceptible nuage de poudre. Elle se souvient qu'un soir déjà, s'étant poudré les cheveux à un dîner de « têtes », elle avait observé ce même effet de rajeunissement : le visage, faiblement coloré, prend alors, par contraste, un éclat plus vif. Et justement voici que monte aux joues de la victime, du fond de son cœur torturé, un afflux de sang inhabituel : ses joues délicates semblent fardées avec art; les lèvres ont l'incarnat de l'adolescence. Certes, les grands yeux sombres s'enfoncent, dirait-on, plus profondément sous la

double arcade des sourcils qui se teinte de brun tout entière, tandis que, sous les paupières et au-dessous des yeux, un reflet mauve s'élanguit. Mais comme les yeux eux-mêmes empruntent à la fièvre un éclat doublé, comme les lignes du visage gardent leur dessin pur, Albine est forcée de reconnaître que jamais, jamais, elle n'a contemplé d'elle une image à la fois plus attrayante et plus émouvante. « Jamais, jamais... » murmure-t-elle, — sans oser achever : « jamais je n'ai été plus belle. » Et, pour la première fois, cette beauté lui semble anormale et détestable. Vraiment, il tient trop bien, sur elle, le masque d'amour et de désir de la don Juane. Pas plus que le temps, la souffrance n'a pu l'arracher.



Ces quarante heures de torture que la destinée infligeait à Albine, Roger en avait passé les premières concentré sur lui-même, sourdement irrité de n'avoir pas été reçu par elle, attendri pourtant de la savoir dolente, nullement inquiet sur le fond des choses.

Aucun pressentiment d'une crise prochaine ne l'effleura d'abord. Rien, dans son passé à lui, ni dans ce qu'il savait du passé d'Albine, ne contenait ce germe qu'Albine, mieux instruite par la vie, savait guetter dans son propre cœur : le germe qui se développe isolé, secret, comme le noyau d'un cancer, et, comme le cancer, se révèle soudain quand il est trop tard pour guérir. Un seul fait (et Albine l'avait bien

prévu) aurait pu lui donner l'éveil : s'il n'avait trouvé, en rentrant à Paris, aucune nouvelle d'Hobson. Mais la lettre était là, qui l'attendait : elle ne contenait rien d'anormal, ni d'invraisemblable. Hobson, qui s'intéressait aux travaux pasteuriens, venait plusieurs fois à Paris chaque année, et presque toujours, comme la plupart de ses compatriotes, il décidait ses voyages à l'improviste. La lettre était un peu sèche; mais Hobson n'écrivait jamais « tendre ». Roger se dit : « Le vieux n'est pas content; il ne renonce pas à me placer sa petite Britannique... Mais il ne m'aura pas... » Et il répondit aussitôt à son parrain une lettre affectueuse, confirmant toutefois son projet d'épouser Albine.

Ainsi, pendant les deux premières journées, Roger ne connut ni le pressentiment ni l'inquiétude. Du côté d'Albine, il n'insista pas et ne manifesta son humeur que par le silence. Il n'écrivit pas, il ne téléphona pas. Il se contenta de répondre avec une politesse brève aux messages parlés que Justine lui transmettait. Dans la banalité de ces messages (Mme la comtesse a toujours sa migraine... Mme la comtesse va un peu mieux, mais elle ne peut encore recevoir), il ne perçut d'abord aucun mensonge, aucune défaite, alors qu'un Guilloux eût aussitôt flairé de l'imprévu, du mystère. La femme demeurait pour Roger (comme pour la plupart des impulsifs passionnés, lorsqu'ils sont en même temps des théoriciens tout d'une pièce) l'indéchiffrable énigme : d'autant plus qu'il ne la jugeait pas énigmatique et se flattait de la comprendre.

L'aiguillon du pressentiment ne commença de le frôler qu'au matin du troisième jour. Comme si la nuit lui avait porté, non le conseil, mais la clairvoyance, sa mémoire avait recueilli, rassemblé de menus indices récents, et les lui représentait avec une obstination singulière... Quelque chose de saccadé, de fiévreux, dans l'attitude d'Albine, le dernier soir passé avec elle avant le voyage de Nancy... Sa retraite obstinée prolongeant la séparation après le retour... La réticence des communiqués de Justine... Autour de ces indices, il faillit alors percevoir le travail du pressentiment; il faillit s'aviser du point jusque-là indolore. Mais, à ce moment même, Justine téléphona pour le convoquer. Et toute l'angoisse fut aussitôt balayée par ce bonheur imminent : « Je vais *la* revoir. »

Quand, à deux heures, le valet de chambre l'introduisit dans la bibliothèque d'Albine, l'inquiétude l'angoissa de nouveau. Il se demanda : « Mais enfin... qu'est-ce que j'ai donc? » Il conçut l'idée absurde qu'Albine, après l'avoir mandé, n'allait pas le recevoir. Nerveux, il s'approcha de la fenêtre, regarda la rue solitaire, la façade muette de l'hôtel d'en face, environnée de frondaisons. Il imaginait déjà sa réplique, si vraiment on voulait l'éconduire... Il se cabrait : « J'ai le droit de la voir, même malade, et je la verrai. » Et devant le vide de la rue, il scandait ces mots en lui-même, avec un geste de ses poings fermés. Il sursauta quand la voix de Justine prononça doucement, derrière lui :

— Mme la comtesse prie monsieur de venir dans sa chambre.

Aussitôt sa confuse angoisse se mua en une inquiétude précise.

— Dans sa chambre?... Mais, alors, elle est plus souffrante?

— Oh! non, monsieur! Mme la comtesse va beaucoup mieux, au contraire.

Albine l'attendait assise dans un fauteuil, non loin de la fenêtre, à contre-jour. Un costume de drap sombre, ample et souple, avait remplacé sa robe d'intérieur, comme si elle eût été prête à sortir : mais elle ramenait sur ses genoux, en malade frileuse, une fourrure légère. Entre son fauteuil et celui où elle ferait asseoir Roger, elle avait disposé un guéridon empire, petit mais massif, sur lequel traînaient des livres... Puérilité émouvante, ces parades minutieuses en vue de l'affrontement tragique ! Elle-même avait une perception bien trop claire des forces qui allaient se combattre pour s'imaginer qu'on les pût entraver par le poids d'un meuble ou l'étoffe d'une robe. Mais n'est-ce rien que de gagner quelques instants de sécurité... les premiers après le premier regard échangé?... Et pareillement elle avait voulu prévoir les premiers mots qui seraient dits, les premières attitudes qu'il faudrait prendre. Elle avait tâché de deviner quelles seraient les reprises successives du duel, non pour se protéger elle-même, mais pour ne pas frapper, d'une rispote imprudente, l'adversaire au cœur.

— Albine!...

— Mon ami...

Il est entré, et sans qu'elle se rende compte comment la chose s'est faite, il est déjà penché sur elle, le front contre cette main qu'elle laissait traîner sur la fourrure ; elle sent l'humidité des yeux lui mouiller les doigts. Ce furent quelques secondes, peut-être même une seconde unique, dans le silence, sans gestes, sans paroles : un répit dispensé par la pitié du destin. S'il avait duré un instant de plus, Albine perdait pied dans son ferme propos : elle relevait, elle attirait contre elle cet enfant inquiet, elle renonçait à mentir, elle s'avouait maternelle... Mais elle avait forgé sa résolution à une flamme trop cuisante pour en oublier la morsure. Elle se ressaisit, d'un sursaut de volonté :

— Voyons, Roger... Soyez raisonnable. Nous avons à causer sérieusement.

La sèche sonorité de ces mots contrasta si rudement avec le tendre geste d'accueil que Roger se releva, dégrisé. La rancune des jours précédents lui remonta et, rebroussé, les traits raidis dans ce qu'Albine appelait « sa méchante figure », il répondit :

— C'est juste... Je vous demande pardon d'avoir oublié que nous avons toute une connaissance à refaire. Six jours sans nous voir !... Vous avez été souffrante?

Il affectait un air détaché, impertinent, qui lui seyait mal et sous lequel Albine devinait la peine. Elle répondit doucement :

— Oui, j'ai passé de mauvaises heures... Asseyez-vous là... oui, là, en face de moi, et ne devenez pas mon ennemi. Si vous m'aviez vue hier, avant-hier, vous auriez eu pitié. Je suis tout juste présentable aujourd'hui.

— Jamais vous n'avez été plus... vous-même, murmura Roger.

Et, sans se douter qu'il prononçait exactement les mots révulsifs, les mots nécessaires pour redresser le courage défaillant d'Albine, il ajouta :

— Aujourd'hui, vous êtes trop belle.

Alors elle perçut que son plan d'offensive était bouleversé, qu'il fallait brûler les étapes.

Elle fit rasseoir Roger, d'un geste de la main, car déjà il voulait s'approcher :

— Roger, je vous ai dit que nous avions à causer sérieusement.

Il sentit ses mâchoires se contracter et balbutia avec effort, essayant encore de faire de l'ironie avec son angoisse :

— Ah ! je me doutais bien !... Il y a du nouveau.

— Non, Roger, il n'y a rien de nouveau. Seulement, pendant les six jours de notre séparation, je me suis repliée sur moi-même. J'ai achevé, pour vous, l'examen de ma vie... ne protestez pas... C'était convenu entre nous.

Elle dut ramener la salive de dessous sa langue desséchée. Lui ne bougeait pas : il était un peu plus pâle et sa respiration s'entendit, dans la pause. Albine abaissa ses prunelles, pour ne pas apercevoir ce visage torturé; elle les fixa obsti-

nément sur les mains dégantées, qui tremblaient.

— Alors, reprit-elle à voix basse, je vous dirai tout, comme c'était convenu.

L'énervement de Roger fit explosion :

— Je me moque de ce qui a été convenu... Est-ce là une façon de me recevoir, après six mortelles journées loin de vous? Nous nous prenons tels que nous sommes aujourd'hui... Voilà.

Elle insista, disant les mots qu'elle avait préparés, et cela, justement, donnait à sa réplique quelque chose d'artificiel, de convenu, qu'elle percevait bien et que Roger percevait aussi.

— Prenez garde, Roger! Vous parlez maintenant, dans de la colère, dans de l'impatience... Et puis, ce que vous refusez aujourd'hui, vous me harcèlerez un jour pour le savoir. J'en suis sûre. J'en suis sûre! Je vous connais! Entre nous, pas d'obscurités... Toute la vérité. A moins... (elle eut l'intuition qu'il fallait brusquer), à moins que nous ne renoncions à nos projets.

Il se dressa sur ses pieds :

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous dites?

Elle n'avait pas la force de répéter. Elle fit un geste accablé qui signifiait : « J'ai dit ce que j'ai dit. »

— Ah! s'écria Roger en reculant. Je comprends. Vous avez réfléchi. Vous avez changé d'idées.

Cette fois ce ne furent pas des phrases préparées qui s'échappèrent des lèvres d'Albine :

— Oui, dit-elle, j'ai réfléchi, seule, et bien douloureusement. Et depuis que j'ai réfléchi, vous

m'êtes plus cher que jamais... Quand tout sera brisé entre nous, ma vie ne sera plus qu'une ombre de vie.

Il balbutia, n'essayant pas de cacher son désespoir :

— Voilà... Voilà... Vous avez dit... Vous avez pu dire que c'est brisé!... Vous avez dit cela, vous! vous!

Elle vint à lui et lui saisit les deux mains. Ah! le maintenir ainsi désarmé, sans force!... si elle l'avait pu! Elle parla doucement :

— Roger, je ne commettrai pas le crime de charger de moi votre vie. D'abord on n'épouse pas Albine Anderny, qui est plus que quadragénaire, quand on a la force de la jeunesse.

Il protesta, d'une voix meurtrie, mais violente :

— Non! non! vous savez bien qu'aucune jeune femme ne peut lutter avec vous. Et moi, je suis déjà ravagé. Vous êtes plus jeune que moi.

— Pour combien de temps, imprudent? Ai-je quarante-deux ans? En avez-vous vingt-quatre?

Il secoua la tête.

— Je vous aime, dit-il.

Elle s'écarta de lui, le laissant effondré sur le siège où il était. Elle-même à reculons, comme un dompteur qui surveille le fauve dont il a brisé l'élan, regagna le fauteuil, ramena la fourrure sur ses genoux, se refit dolente.

— Peut-être en effet, murmura-t-elle, suis-je seule à constater mon âge. Ce qui se cache sous mes apparences, je le sais. Tant de lassitude, par moments! de dégoût d'entreprendre! d'appel vers le repos! Non, je n'ai pas le droit d'associer cela à une verdeur presque

enfantine... laissez-moi parler... Vous êtes un enfant à côté de moi... Et savez-vous ce que j'ai compris, dans ma solitude? C'est que mon amour pour vous n'a le droit que d'être un amour de sœur aimée. (Elle n'osa pas dire : de mère). Du reste... c'est bien ce qu'il a été jusqu'ici. Sans nous en rendre compte, nous avons subi l'effet du déséquilibre de nos âges. Et, grâce à Dieu, rien de matériel...

Elle n'acheva pas. Mais elle en avait déjà trop dit. Ses paroles humilièrent Roger, l'irritèrent. Il se leva si brusquement qu'elle eut peur d'un assaut et, d'instinct, ramena ses bras devant sa poitrine.

— C'est un reproche? questionna-t-il de près. J'ai été trop respectueux?

— Non, Roger... Mais reculez-vous. N'ayez pas l'air de me menacer. Vous avez été la parfaite bonté, la loyauté même. Ne le regrettez pas. C'est ce qui me permet aujourd'hui de vous délivrer de moi. Oui... une délivrance... Mon parti est pris. Je ne vous infligerai pas le fardeau d'une vieille épouse... Surtout d'une vieille épouse qui ait mon passé.

Une si forte énergie, un accent de conviction si désespéré animaient ses paroles que l'élan de Roger fut rompu. Il recula. D'un geste qui lui était familier, il demeura en suspens, le menton dans sa main.

— Voyons... Voyons... murmura-t-il. Je commence à me demander si je rêve. Nous nous sommes quittés il y a six jours, d'accord. Toutes les réflexions que vous me dites là, vous aviez eu cent fois le temps de les méditer déjà. Vous ne me persuaderez pas que c'est d'avoir eu la migraine qui a fait de vous une

autre personne. Je puis être un enfant, comme vous dites, je suis au moins un enfant intelligent. Je vois... je comprends les choses... je ne me laisse pas leurrer. Il s'est passé du nouveau au cours de ces six journées. Quoi?

— Rien ne s'est passé.

— Allons! parlez! Je veux savoir.

Il était tout près d'elle, résistant encore à l'envie de la brutaliser. Mais, ainsi, il ne lui faisait pas peur. Et cette colère-là, qu'elle avait prévue, elle l'affronta, les yeux dans les yeux.

— Il s'est passé seulement, reprit-elle, bien maîtresse d'elle-même, que votre voyage d'abord, ma maladie ensuite, ont fait le vide autour de moi, à la veille de fixer l'avenir. J'ai vu l'abîme et j'ai reculé. Ma vie m'est apparue, comme si j'avais eu à juger une femme qui aurait vécu cette vie... une autre qui ne serait pas moi. Eh bien! Je vous défends, Roger, d'unir votre vie à une pareille vie. Cette femme a été ce qu'elle a été, c'est son affaire... Mais vous, si net, si droit, si pur... elle n'est pas pour vous.

Roger écoutait, très pâle, mais sans interrompre. Malheureusement, les nerfs d'Albine fléchirent : elle fondit en pleurs. Et la vue de ces larmes amollit le cœur pitoyable de Roger. Ce qu'il balbutia ne répondait pas aux paroles d'Albine : d'un bond il passait par-dessus les obstacles qu'elle accumulait. Et déjà il implorait.

— Je vous aime comme la vie vous a faite... ne me repoussez pas.

Il se penchait vers elle, et leurs mains s'étaient

nouées. Alors elle comprit qu'il fallait consommer le sacrifice. Elle lui dit de tout près :

— Roger, vous ne savez pas ce qu'a été ma vie. Il me semble que je ne le savais pas moi-même, jusqu'à ce suprême examen de conscience. Vous ne la connaissez pas toute. On vous a cité des liaisons durables, qui furent presque publiques. Mais... il y a d'autres rencontres... qu'on ne peut pas appeler de l'amour... ah ! Roger, vous me brisez les mains...

Il desserra les tenailles de ses doigts :

— Taisez-vous, dit-il, je vous défends... Ne me rendez pas fou. Si vous continuez, je ne sais pas... je ne sais pas ce que...

— Soit, fit-elle... Ne parlons plus de cela. Du reste, je n'ai plus de force... Mais lâchez mes mains... Vous me faites mal.

Il obéit. Il alla s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté du guéridon empire. Ce fut un armistice de quelques instants, consenti par l'épuisement des deux adversaires. Albine crut avoir pris assez d'avantage pour tenter le dernier coup.

— Il y a autre chose, reprit-elle, que j'ai compris, en réfléchissant toute seule. Je vous avais dit (et j'étais sincère) que je renonçais volontiers au train de ma vie présente, à tout ce qui en fait le luxe, la parure. Eh bien! en face de moi-même, je me suis interrogée. J'ai compris qu'en effet, maintenant, j'étais prête à quitter mon hôtel, à m'écarter du monde, à vivre d'une vie médiocre. Mais je ne me suis pas sentie assurée contre les regrets qui

pourraient m'en venir, plus tard... Jeune fille, ou très jeune femme, on peut changer ainsi une vie à peine commencée... Tandis qu'une femme comme moi, qui court vers la cinquantaine...

Ces phrases-là, Albine les avait longuement méditées ; elle les croyait d'un effet certain sur Roger, d'amour-propre si vulnérable. N'était-ce pas lui qui, dès l'origine, avait posé comme un cas de rupture l'hôtel, le luxe, la vie mondaine ? Elle fut surprise de voir qu'il ne bougeait pas de sa chaise. Il réfléchissait. Et subitement, il dit à demi-voix :

— Tout cela n'est pas vrai.

Albine protesta du geste ; il insista :

— Non... Ce n'est pas vrai. Je veux dire que vous me donnez des raisons qui ne sont pas les vraies. Vous êtes résolue à m'écarter. Alors vous cherchez à... vous tâchez que ce soit moi qui me révolte... qui parte... Eh bien ! n'y comptez pas. Vous voyez, je suis irrité... J'ai un peu de dégoût, parce que je sens du mensonge entre vous et moi. Mais je suis très calme... résolu à ne pas me laisser duper. Albine, vous allez me dire quelle est la raison vraie... Dites-la-moi, parce que, si vous ne me la dites pas, je la saurai tout de même. Et tenez... Je crois que je la sais.

Albine eut un cri :

— Vous la savez ?... Mais il n'y a rien !... il n'y a pas de raison...

Instinctivement elle déroba ses mains, encore endolories, car il était de nouveau tout près d'elle, debout. Mais comme il le disait, il était calme : un étrange calme féroce, un calme de bourreau.

— Oui... Je sais la raison. Et je n'ai qu'à vous voir troublée comme vous l'êtes... On m'avait bien renseigné.

— Ce n'est pas vrai!... Il n'y a rien!... Il y a ce que j'ai dit, et rien d'autre.

Mais son trouble même apparaissait à Roger comme un indice, comme une preuve.

Il reprit :

— On m'a dit... D'abord tout le passé, bien entendu... Tout ce que vous vouliez me répéter tout à l'heure... Tout, oui, tout... même le voyage suspect, jeune fille, avec Henriquette Dupont... même l'accouchement clandestin à l'étranger, quelques semaines avant de rencontrer Anderny. Vous ne m'apprendrez rien. Je n'ai pas cherché à vérifier : je vous l'avais promis. Votre vie d'avant moi vous appartient. Mais...

Il hésita : et ce fut l'angoisse peinte sur le visage d'Albine qui le décida.

— On m'a dit, — Guilloux m'a assuré, — une chose que je n'ai jamais voulu croire... qu'il y a quelqu'un dans votre vie *maintenant*... Oui, un amant! un amant! un amant!

— Ah!... cela, Roger! Non!... Non!... Ce n'est pas vrai!

Du coup, elle oublia son attitude voulue d'abattement, de misère physique : elle se dressa devant Roger, et ce fut elle qui lui saisit les poignets. Elle haletait... Et, pour la première fois, dans son égarement, elle le tutoya.

— On t'a menti... Qui t'a dit cette infamie? Je ne

veux pas que tu croies. Scrute ma vie... Fouille dans mes papiers. Rien, tu ne trouveras rien de pareil. Quand je t'ai revu, mon cœur était vide... et depuis je n'ai pensé qu'à toi, à devenir ce que tu aimes, malgré tes airs d'indépendance et d'anarchie : une femme honnête. Roger, aucun homme ne m'a effleurée depuis... Je n'ai même plus voulu revoir ceux... ceux qui se croyaient des droits, ni ceux qui espéraient. J'ai fermé ma porte, tu as bien vu! J'ai réduit ma vie du monde au strict indispensable. Dis que tu me crois!

— Évidemment, fit-il après un court silence, vous ne mentez pas, cette fois. Allons... continuez!... Puisque ce n'est pas cette raison-là qui nous sépare... dites-moi la vraie.

Elle s'écarta. Le sursaut de sincérité avait bousculé l'échafaudage des mensonges.

Elle balbutia :

— La raison? Je l'ai dite. Un homme de votre âge, un homme comme vous ne peut pas se marier avec moi. Et moi, de mon côté, je ne peux pas, à mon âge, changer mon existence, renoncer...

Elle n'acheva pas, comprenant que ses paroles ne pénétraient plus, qu'elles se brisaient, comme des flèches fragiles, sur une armure de défiance. Deux yeux immobiles, fixés sur elle, la transperçaient. Elle y distingua ce qu'ils contenaient rarement : de l'ironie.

Elle se tut, à bout d'énergie.

— Eh bien, dit posément l'adversaire... Soit!...

Elle comprit qu'il raillait. Elle sentit le vent du désastre.

— Soit, répéta-t-il... Après tout, vous avez peut-être raison. Pourquoi aurais-je un traitement de faveur, moi qui ne vaux même pas Bellinconi, Moreuil-Verdy, le prince héritier, tous les autres... Soit ! Au diable le mariage ! Je suis tout de même bon pour leur succéder !

Au pas qu'il ébaucha vers elle, elle recula si brusquement que le guéridon empire, heurté, culbuta : les livres volèrent çà et là sur le tapis. Derrière la barricade que formait le petit meuble à colonnes couché par terre, elle dit, les bras en avant :

— Jamais !... Jamais !...

En même temps, elle reculait encore se rapprochant de la porte : car, dans sa préméditation douloureuse, elle avait aussi envisagé l'assaut, la défense, la fuite.

Mais, d'un bond, l'agile adversaire l'avait déjà rejointe, et sa stature noire, à la taille étroite, aux larges épaules, se dressait entre elle et l'issue.

— Je t'en conjure ! implora-t-elle...

Elle sentit ses deux coudes prisonniers des tenailles d'acier qui, tout à l'heure, lui avaient meurtri les mains. Mais dans la douleur nouvelle qu'ils lui infligeaient, elle entrevit le salut, car, cette fois encore, elle ne lut que de la haine dans les yeux de son bourreau. Face à face, il lui dit :

— On avait raison. Tu es une espèce de monstre. Tu t'es jouée de moi. Tu m'as jeté un affreux sort... pour me désespérer après. Vraiment... il n'y a pas à chercher à te comprendre. Tu es un monstre, simplement. Et je crois que je vais te tuer.

Elle voulut, de toute sa force, échapper à l'étau qui la serrait. Il l'immobilisa, et ils continuèrent de se parler, sans geste, sans fracas, visage à visage, par bouts de paroles entrecoupées.

— Ne me tue pas, Roger! pour toi... pour toi...

— Est-ce que tu as peur?

— Pas pour moi... Pour toi. Tu ne peux pas... Ta vie ensuite serait trop horrible.

De si près qu'elle sentit le feu de son haleine, il répliqua :

— Tu t'imagines donc que je vais vivre?

Le choc de cette phrase sur les nerfs d'Albine fut tellement violent qu'elle eut la force de se dégager.

— Tu veux dire?... tu veux dire que tu... que tu te tueras?

Il laissa tomber la réponse si négligemment que nulle clameur n'eût été plus tragique.

— Voyons, Albine... Vous le savez bien!

Une seconde... Un élan de cette femme tout à l'heure dolente, inerte... et c'est lui qui est maîtrisé, qui est prisonnier dans deux bras forts de leur passion. Il va résister, mais toute sa résistance est soudain rompue, car la joue ardente d'Albine est contre sa joue; pour la première fois il sent les lèvres d'Albine sur ses tempes, sur ses cheveux, et il y a des baisers parmi les mots qu'elle balbutie :

— Non... Je ne veux pas... Roger... Dis que tu ne feras pas cette chose horrible! Réponds! mais réponds!

Et maintenant qu'il s'est laissé asseoir dans le fauteuil où tout à l'heure Albine était assise, il s'alanguit dans un étrange apaisement, comme si le sort qui pesait sur eux, sur lui, venait tout à coup de se rompre. Jamais Albine ne l'a tenu dans ses bras, et maintenant les bras d'Albine sont liés autour de son cou. Jamais il n'a senti l'effleurement de sa bouche, et elle le dévore de baisers. Quelle paix imprévue lui donnent cette étreinte, ces caresses! Il dit, faible et vaincu :

— Albine... Comme tu me parles! Jamais avant tu ne m'as serré contre toi... Jamais tu ne m'as parlé comme cela...

C'est elle qui a repris de la force, et qui le contient, et qui l'emprisonne. Elle ne le redoute plus.

— Ne demande rien! Laisse-toi apaiser! Laisse-moi te guérir! Oh! tu pleures, mon petit!...

Le voilà qui sanglote doucement, vaincu, désarmé. Elle le berce. Lui ne connaît pas le secret de ce profond accord, de cette intimité absolue qui s'est établie en eux au premier contact. Mais elle, qui a engendré ce vaincu, qui l'a porté dans ses entrailles et vivifié de son sang, elle ne s'en étonne pas. Non, ce n'est pas une invention de poètes, c'est la plus forte des réalités, cette unité, dédoublée mais durable, de deux êtres qui n'en firent qu'un de la conception à la naissance. Que la chair s'y soumette, que la vague profonde qui vient du fond des âges brise en pareil cas le remous fugitif du désir, quoi de plus probable, quoi de plus conforme à la nature? L'humanité éternelle en a eu l'intuition.

D'instinct, cet enfant s'y soumet et, aussitôt soumis, retrouve l'équilibre. Son cerveau désencombré devient plus lucide. Il ne comprend pas encore; comment comprendrait-il? Mais il entrevoit le côté de la lumière et il y tend. Il sent confusément qu'Albine, elle, possède cette lumière. A la façon dont elle l'étreint, le maîtrise, le calme et le console à présent, il devine, il est sûr qu'Albine sait sur lui des choses qu'il ne sait pas lui-même. Où a-t-elle donc puisé cette science, pendant les brèves journées d'absence? Un nom s'offre à sa mémoire.

Il murmure :

— Hobson est venu à Paris...

Et ses yeux interrogent Albine. Ah! ils ne mentent plus, les yeux d'Albine. Ils offrent à son regard hésitant, angoissé, la soumission résignée, la résolution d'être véridiques. Roger répète.

— Hobson est venu à Paris?

Elle fait signe que oui.

— Vous l'avez vu?

— Oui.

Elle pose ses mains sur ce front qui brûle. Elle le caresse. Elle murmure :

— Ne te consume pas à chercher. Toute la vérité vraie, je te la dirai.

Lui l'écoute à peine. Il suit son idée :

— Ce voyage à l'étranger... Guilloux le raconte...

Albine supplie.

— Je te dirai... Je te le promets... Pour le moment, apaise-toi.

Ah ! la malheureuse ! Le sang reflue à son cœur et laisse ses joues blanches comme une hostie. Roger, qui s'est dégagé, la regarde et pense, malgré lui : « Oh !... la voilà qui porte son âge. » Comme un reflet électrique qui s'évade quand tourne le projecteur, la jeunesse lumineuse s'est envolée...

Ils ne se parlent plus, mais ils ne se quittent plus du regard. Autant elle a voulu, tout à l'heure, défendre son secret, autant elle souhaite à présent qu'on lui épargne les paroles. Elle suit dans le regard de Roger la compréhension qui progresse. Elle murmure :

— Hobson... Je ne le savais pas... m'a connue jeune fille... à South-Croydon... pendant ce voyage... ce voyage en Angleterre.

Elle voudrait le ressaisir, le bercer comme tout à l'heure, mais elle n'ose plus. Pourtant, cette angoisse, entre eux, ne peut se prolonger : Albine sent que nul cerveau d'homme n'y résisterait ; Roger s'est reculé, et, d'un geste d'halluciné douloureux, palpe les artères saillantes de ses tempes. Il titube. On dirait qu'il va s'écrouler. Ah ! qu'elle soit perdue, elle, mais que lui en réchappe. Elle est à ses pieds, elle roule sa tête contre les genoux de sa victime, ses mains anxieuses le touchent, l'étreignent dans une palpitation affolée :

— Ne cherche pas. Ne te cogne pas la tête contre l'obstacle. Je te dirai tout... Après, tu me chasseras. Je ne te demande même pas de me pardonner... je disparaîtrai... je te le promets... Dis-moi que tu ne me détesteras pas, mon petit... mon petit enfant !

Et puis... plus de paroles. Deux pauvres lambeaux d'humanité se sont rejoints : accrochés l'un à l'autre, ils sentent que, s'ils se désunissaient, la vie de chacun d'eux cesserait aussitôt... Plus de paroles pour interroger, pour expliquer. Lui n'en veut plus dire, n'en veut plus entendre. Il ne sait pas par quels chemins la vérité est venue à lui. Mais il sait la vérité. Et, dans l'effondrement total, cette vérité lui semble presque bienfaisante, du moins salutaire. Tout à l'heure il croyait que sa vie n'avait plus d'issue... eh bien... si... elle en a une. C'est lui, maintenant, qui a enlacé la malheureuse abattue à ses pieds : ils mêlent la maladresse timide de leurs embrassements... Ils se reconnaissent, pareils à des ensevelis qui se tâtent sous un éboulement.

Elle redit obstinément :

— Mon petit!... Mon petit!...

Et comme lui aussi cède à l'élan de toute son humanité, comme il va proférer instinctivement le mot éternel, l'appel qu'en tous les pays les lèvres du fils jettent à leur mère, Albine, convulsée, pose ses mains sur cette bouche qui brûle, arrête la faible articulation, le faible bruit des syllabes :

— Attends!... dit-elle.

ÉPILOGUE

La route qui mène de Bastia vers la pointe du cap Corse contourne, en corniche, les sinuosités de la côte, longeant ou dominant la mer. Les villages qu'elle traverse se groupent dans des vallées peu profondes, qui découpent faiblement les falaises, et parfois s'infléchissent jusqu'à ces petits ports de pêcheurs qu'on appelle là-bas des marines.

Les points les plus élevés de cette belle route sont naturellement vers les cols qui font communiquer la côte orientale du Cap avec l'occidentale. Près de Sassorosso, la vue s'étend au nord jusqu'à la mer de France, à l'est jusqu'à la mer de Toscane, tandis qu'à l'ouest se creuse une vaste conque semée de villages. Le plus important de ces villages, Valetta. donne son nom à la conque.

Un assez bon chemin, praticable aux voitures, joint Valetta au hameau de Maorta, dans le voisinage de Sassorosso. Maorta est connu par son couvent de Bernardines, datant du XVIIIe siècle. La bâtisse a l'aspect d'une grande caserne. La chapelle, construite sous l'Empire devant une percée des crêtes, offre au regard la plus magni-

fique échappée sur la mer italienne. Une vingtaine de religieuses habitent le couvent. Leur règle est douce. Elles ne sont point cloîtrées de façon rigoureuse. L'objet de leur ordre étant surtout la charité et l'éducation, elles ont pu traverser sans encombre la période des lois de sécularisation. De la vallée de Valetta, il leur vient quelques élèves des meilleures familles. Elles secourent les petites agglomérations environnantes, quand la récolte déçoit le paysan. Et leur isolement même leur vaut une grande liberté.

C'est dans la chapelle de Maorta que naguère, à cette heure de la vie féminine qui est entre l'été et l'automne, Berthe Lorande et la comtesse Anderny, revenant d'une croisière en Méditerranée, avaient senti leurs cœurs vibrer à la vue de deux religieuses immobiles, en prière devant le Saint-Sacrement exposé. En sortant de la chapelle, elles s'étaient communiqué leur émotion. Les paroles qu'elles se dirent alors, le *libeccio*, qui soufflait ce jour-là avec violence, ne les emporta pas dans l'oubli.



Deux années et demie avaient coulé depuis la fin de la guerre des peuples.

La crise de frénésie qui avait secoué le monde déclinait partout, ne se révélait plus que par soubresauts : comme après l'incendie d'une poudrière, de temps en temps, une gargousse éclate. Non pas

que le désir de remuer, de faire du bruit, de ripailler, de jouir, fût apaisé dans cette génération surmenée : mais quelque chose de morne, de prostré, une endémie de renoncement et d'angoisse gagnait peu à peu... Et voilà qu'on recommençait à « attendre la fin », comme on avait attendu pendant la guerre.

Seulement, cette fois, la fin de quoi? On ne savait même plus. Et c'est ce qui donnait à cette attente le caractère d'un cauchemar de neurasthénique.

Cependant, çà et là, la société se rajustait tant bien que mal. Parmi les acteurs de la période frénétique, certains rentraient naturellement dans l'ordre banal des choses. Un Maurice de Guilloux épousait la riche étrangère longtemps guettée, enfin captée. Un Jean de Trévoux gagnait à Aïn-Tab ses galons de capitaine. Un Albert Saulnois discourait sous la Coupole. Une grande-duchesse Hilda réintégrait Finsburg, où son mari, outré du dernier scandale, la bloquait désormais. Quant aux naufragés de la tornade, ils s'annexaient peu à peu à cette obscure catégorie, vouée à l'oubli dans la guerre comme dans la paix : les disparus. Qui parlait encore du suicide discret de Camille Engelmann? Bien rarement était prononcé le nom de Berthe Lorande, dont les livres ne s'étalaient plus aux devantures, qui n'écrivait plus, qu'on ne voyait plus. Et nul ne s'inquiétait de ces autres disparus, Roger Vaugrenier, Albine Anderny. Dans l'angoisse du lendemain, personne ne se souciait de la veille. On avait assez de défendre sa propre journée, son propre lendemain. L'égoïsme

de chacun anesthésiait en lui la pitié et, pour plus de sûreté, le souvenir.



En mai 1921, par une après-midi ardente où le vent lui-même semblait dormir accablé, une calèche vétuste, traînée par deux mules et conduite par un petit cocher rabougri et noir, grimpait, parmi de maigres mâquis, la route de Sassorosso au couvent de Maorta. Il n'y avait, dans la calèche, qu'Albine et son fils. Albine, sous ses cheveux blancs, ayant gardé la parfaite beauté de ses traits : seule la meurtrissure des yeux attestait l'âge ; Roger montrant maintenant, au-dessus de sa tête ravagée, une toison de cheveux tout gris.

Ils venaient de Valetta, où ils s'étaient fixés sept mois auparavant. Albine, avec les restes de sa fortune liquidée selon les volontés de son fils, avait acheté là une habitation de moyenne grandeur et quelques terres alentour. Roger exerçait sa profession et, tout en faisant un peu de clientèle, y poursuivait ses travaux.

Ils atteignirent le couvent quelques minutes avant quatre heures. On les introduisit dans le parloir. Leur visite était annoncée ; la Sœur Monique — c'est-à-dire Berthe Lorande — avait l'autorisation de les recevoir. A peine eurent-ils à l'attendre. Dès qu'ils l'aperçurent, blanche apparition que le parquet miroitant de cire reflétait et qui semblait ainsi marcher sur des eaux sombres, ils eurent la même

pensée : « Elle n'a pas changé!... » C'était, en effet, la Berthe Lorande de toujours, habillée en moniale. Le temps non plus que les événements n'avaient marqué de trace vieillissante sur son visage. Mais la disparition de sa rouge auréole, masquée par le voile et le bandeau, en faisait pourtant une autre femme.

Si, naguère, au fort de la crise qui les avait en même temps secouées, ces deux femmes eussent imaginé un pareil rendez-vous, dans un pareil lieu, après la catastrophe, certes elles l'eussent rêvé romanesque, poignant, éclatant. Rien ne fut plus tranquille, ni, pour ainsi dire, plus bourgeois : un médecin de campagne, habitant avec sa mère un bourg perdu de l'île, rendait visite à une de leurs amies entrée en religion : voilà tout.

Ce n'est pas que la vivacité naturelle de Berthe fût abolie : elle restait éloquente, comme naguère, avec, en plus, une nuance de bavardage, avec des rires sans motif, habitudes contractées sans doute dans la fréquentation de ses compagnes innocentes. Mais ce qui frappait les deux visiteurs, c'est que Sœur Monique donnait l'impression d'un oubli radical, ou même d'une véritable amnésie touchant les événements qui avaient précédé son entrée en religion. C'était si évidemment sincère et spontané qu'une allusion à ce passé ne pouvait venir aux lèvres des deux visiteurs. « L'enchantement du cloître a opéré, » pensaient-ils. Cependant, avec toute sa chaleur d'autrefois, Sœur Monique décrivait la vie du couvent, les réveils nocturnes pour

prier, les jeûnes, les mortifications, les longues adorations.

— Ah ! s'écriait-elle, le regard extasié, faire vivre cela avec des mots! J'ai essayé... Mais quand le Père Bonarmi, notre aumônier, a lu ma prose, il l'a déchirée et m'a interdit d'écrire une ligne.

Et cet aveu, commencé dans l'émotion, s'acheva en fusée de rire.

Mais soudain la mère et le fils constatèrent que Berthe, ayant oublié *son* passé, gardait la mémoire du passé des autres. Devenue grave, elle questionna :

— Et vous?

Albine et Roger échangèrent un regard. Roger dit :

— Nous sommes venus chercher la paix dans ce creux de montagne, où nous habitons maintenant. Et il nous semble que nous l'avons trouvée.

Il ne dit rien de plus; Albine resta silencieuse. Berthe comprit que, comme elle-même, ni le fils ni la mère ne voulaient rouvrir la porte close sur le passé.

D'ailleurs, en ce moment même, d'autres sœurs pénétrèrent dans le parloir : la supérieure, Mère Sainte-Fine, deux novices italiennes, une réfugiée belge.

Elles venaient tout simplement saluer les visiteurs, non sans quelque curiosité. Elles firent un éloge enthousiaste de Sœur Monique, de sa piété, de son ardeur, de son endurance, de sa bonté allègre :

— Elle a renouvelé en nous l'esprit de pénitence, dit la Mère Sainte-Fine.

Sœur Monique souriait, du sourire charmant et

modeste qu'elle avait jadis, quand on acclamait ses œuvres.

***

La vieille calèche redescendait vers Sassorosso, au jour déclinant. La mère et le fils songeaient. Peut-être comparaient-ils la sombre austérité de leur vie commune, où la coupable et l'innocent expiaient ensemble le passé, à la pénitence ardente et fougueuse de Sœur Monique, pareille à celle que Don Juan Tenorio accomplit (dit-on) dans un cloître de Tolède, édifiant les autres moines par sa sainteté.

— Roger? murmura Albine.

— Ma mère?

— Regarde le reflet de ce soleil rouge sur la chapelle...

Les mules allaient au pas sur une brève remontée qui coupait la descente. La chapelle empire apparut toute rose, ses verrières en feu. Reflet, semblait-il, de ce brasier d'amour céleste, allumé là-haut par la nouvelle venue, qui, dans le morne couvent corse, toujours inassouvie, s'efforce de conquérir Dieu.

FIN

CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.



PQ 2383 P6D6

Prévost, Marcel
Les Don Juanes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

